



DESCRIPTIONS

DES ARTS ET MÉTIERS,

FAITES OU APPROUVÉES

PAR MESSIEURS DE L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES DE PARIS.

AVEC FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

NOUVELLE ÉDITION

Publiée avec des observations, & augmentée de tout ce qui a été écrit de mieux sur ces matieres, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie.

Par J. E. BERTRAND, *Professeur en Belles-Lettres à Neuchatel, Membre de l'Académie des Sciences de Munich.*

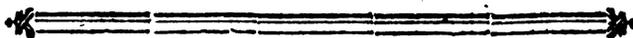
T O M E V I I I .

Contenant l'art de l'indigotier, l'art de la porcelaine, l'art du potier de terre, l'art de faire les pipes, l'art de faire les colles, fabrique de l'amidon, l'art du savonnier, & l'art du relieur.

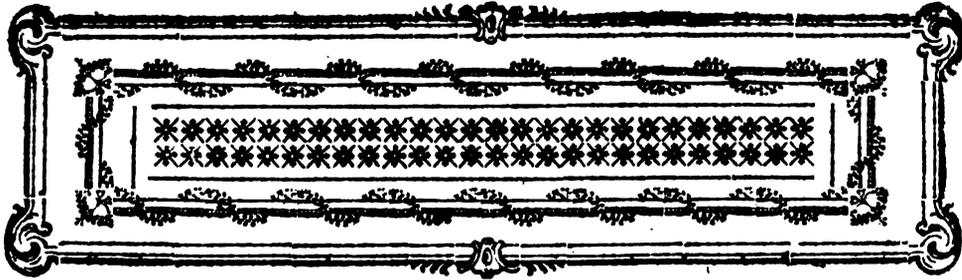


A N E U C H A T E L ,

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.



M. D C C. L X X V I I .



A R T D U R E L I E U R (1).

A V E R T I S S E M E N T.

1. **LORSQUE** l'académie royale des sciences entreprit de donner au public la description des arts & metiers, elle invita tous les savans, même ceux qui n'étaient point de son corps, à concourir à la perfection de ce grand ouvrage, en décrivant les arts dont ils auraient pu prendre connaissance, ou qu'ils auraient été à portée de pratiquer par eux-mêmes. Cette invitation a eu, en grande partie, l'effet qu'en attendait l'académie. Déjà nous avons vu plusieurs savans étrangers lui présenter des arts qu'elle a permis de publier sous les noms de leurs auteurs. Quelques artistes distingués dans leur profession, ont aussi donné la description des arts qu'ils pratiquent. De ce nombre font l'art du menuisier, celui du coutelier, & d'autres qui ne tarderont pas à paraître. Enhardi par ces exemples, animé du même zele, mais peut-être avec moins de talens & de connaissances, j'ai osé entrer dans la même carrière, & j'ai eu l'honneur d'offrir à l'académie le tribut de mon respect, en lui présentant l'art du relieur doreur de livres. J'avouerai cependant qu'il m'aurait été impossible de joindre cet art à ceux de l'académie, si, aux lumieres que j'ai tirées d'un manuscrit de M. Jaugeon, appartenant à l'académie, & d'un petit ouvrage de M. Gauffecourt de Lyon, je n'avais eu le secours de M. le Monnier le jeune, maître relieur, & relieur de S. A. S. Mgr. le duc d'Orléans (a). Cet artiste élevé par un pere distingué dans sa profes-

(1) Cet art fut publié par l'académie en 1772.

(a) Il demeure rue Saint-Jean-de-Beau-

vais, vis-à-vis les maisons du college, aux armes d'Orléans.

sion, en a toujours soutenu la réputation ; il a eu la complaisance de faire faire devant moi toutes les opérations de son art, ce qui m'a mis à portée de le connaître assez à fond. J'ai donc tâché de décrire toutes celles que doit subir un livre avant que d'être vendu ; on verra sur-tout que je me suis appliqué à décrire la manière de plier les feuilles, parce qu'il m'a paru que les auteurs qui s'étaient occupés de cet art avant moi, n'avaient pas assez détaillé cette opération, qui a de grandes difficultés, & qui est importante. Je n'ai point craint de tomber dans la prolixité pour me faire entendre, & j'ai cru devoir, sur cet objet, multiplier les figures ; aussi verra-t-on qu'il y a sept planches sur le seul pliment des feuilles. Mais je crois que si le lecteur veut bien ne pas se rebuter de l'ennui que lui causera la lecture de cette partie, il pourra, avec de la patience, & par le secours des figures, parvenir à connaître le pliment des différens formats ; du moins je puis assurer que j'y suis parvenu par ce moyen. On sera peut-être étonné que je n'aie point parlé dans l'ouvrage, de quelques autres formats, tels que *l'in-seize (a)*, *l'in-quarante-huit*, &c. Mais ces formats s'impriment si rarement, qu'il y en a que je n'ai pu me procurer en feuilles, entr'autres un petit format au-dessous de *l'in-cent-vingt-huit*, qu'on appelle *le pouce*, que j'ai cherché inutilement dans Paris. Quelqu'estime que mérite l'ouvrage de M. Jaugeon sur l'art de la reliure, qui n'est que la suite & la fin d'un plus considérable sur la fonte des caracteres & l'imprimerie, j'ai été surpris que cet académicien eût passé si légèrement sur cette partie de la reliure ; d'ailleurs il n'y avait en tout que trois planches gravées sur cet art, dont j'ai fait usage : ce sont les planches VIII, X & XI (2) de mon ouvrage. A l'égard du petit traité de M. de Gauffecourt, c'est un ouvrage imprimé à Lyon en 1761, de format *in-8°* ; il en est très-peu venu à Paris. M. D'hémery, inspecteur de la librairie, ayant bien voulu me communiquer un exemplaire qu'il a, j'ai trouvé l'ouvrage d'un homme d'esprit, qui connaît bien l'art, & peut-être trop bien, pour pouvoir s'appesantir à le décrire d'une manière très-détaillée ; d'ailleurs il n'y a pas une seule figure, & je ne fais pas comment on peut entreprendre la description de cet art sans figures : pour moi, j'avoue que je n'ai eu d'autre embarras que pour ne pas trop multiplier les planches ; mais aussi je crois que j'aurais renoncé à cet ouvrage, si ce secours m'avait été interdit.

2. J'AI évité d'entrer dans aucune discussion ni recherches historiques sur l'antiquité de cet art (3), sur la manière dont les anciens assemblaient leurs

(a) La feuille de ce format se plie comme celle de l'in-octavo qui s'impose par demi-feuille.

(2) Les planches de l'édition in-4°. ne répondent pas à celles de l'in-folio.

(3) Il est incontestable que l'art du relieur est plus ancien que celui de l'imprimerie ; mais si l'on envisage ces deux arts dans leur état actuel, il faudra dire que l'imprimerie, en s'établissant, a rendu néces-

livres avant l'invention de l'imprimerie, & même dans des tems plus reculés (4), parce que je me suis apperçu que cette partie aurait demandé une plume plus savante que la mienne, & ne doit être traitée que par des savans accoutumés à ces sortes de recherches, qui supposent une profonde connaissance des anciens usages.

3. Je me suis donc renfermé dans la partie purement mécanique de l'art que j'ai traité; j'ai pris tout le soin & toutes les précautions dont je suis capable, pour ne rien présenter au public que de vrai. Malgré cela, je ne doute point qu'il ne me soit échappé bien des inadvertances & des fautes que je n'ai pu prévoir. Je crois cependant devoir avertir des obligations que j'ai à dom Bedos, religieux bénédictin. Ce savant homme, correspondant de l'académie, auteur de l'art du facteur d'orgues, connu par plusieurs bons ouvrages, & qui s'est toujours occupé utilement des arts, a bien voulu examiner mon manuscrit avec la sévérité d'un critique judicieux & éclairé; ses observations m'ont relevé de bien des fautes, & me doivent concilier la faveur du public, déjà prévenu des talens de dom Bedos. M. Pinguet, chanoine régulier de sainte Genevieve, l'un des commissaires nommés par l'académie

faiseurs des procédés tous différens dans l'art du relieur.

(4) Les premiers livres étaient en forme de tables, dont il est fait mention dans l'écriture sous le nom de *sepher*. Quand les anciens avaient des matieres un peu longues à traiter, ils écrivaient sur des feuilles ou des peaux cousues les unes au bout des autres & roulées; c'est ce que les latins appellent *volumina*. Les plus anciens manuscrits étaient renfermés dans des coffres de bois de cedre. Lorsque le papier d'Egypte fut devenu d'un usage plus commun, on cousut les feuilles par le dos avec des cordons. On joignait à peu près de la même façon les tablettes de cire, que l'on couvrait par-dessus & par-dessous de deux planches. Les moines, devenus les depositaires de la science, copierent les anciens manuscrits sur du parchemin, qu'ils coupaient en feuilles plus ou moins grandes, cousues ensemble par le dos, & couvertes de peaux, avec deux morceaux de bois mince, pour servir de couverture. Après l'invention de l'imprimerie, lorsque les livres furent plus communs, on fit des

volumes garantis par des planches recouvertes de parchemin ou de peaux de porc, & garnies aux quatre coins de plaques de laiton, de cuivre, ou quelquefois d'argent & de vermeil. Tels étaient les anciens livres de chœur, & plusieurs manuscrits encore subsistans dans les bibliotheques. Mais ces volumes étaient si pesans, qu'un homme avait assez de peine à manier un in-folio médiocre. On omit donc les planches & la garniture, & l'on se contenta d'une simple couverture de parchemin; malheureusement elle était sujette à se plier, à se déformer, & elle ne durait guere. Le dos n'était que lié avec des cordons. Ce n'est qu'au dix-septieme siecle qu'on a inventé les reliures françaises & anglaises, qui sont infiniment plus commodes, plus durables, & moins cheres. Voyez l'*Encyclopedie*, au mot *livre*, & les auteurs cités. Voyez aussi ce que j'ai dit sur les diverses substances employées à faire des livres, dans mes notes sur l'*art du papetier*, inféré dans le quatrieme volume de cette collection, page 401 & suivantes.

pour examiner mon art , a bien voulu aussi me faire plusieurs remarques très-utiles. Muni de tous ces suffrages , & en particulier de celui de l'académie , j'ose donner mon ouvrage au public : trop heureux si je puis avoir mérité son approbation.

4. COMME j'ai remarqué qu'on était quelquefois embarrassé pour désigner les formats de certains livres reliés , j'ai cru qu'on ne trouverait pas déplacé que j'indique ici la maniere de s'en assurer. Je la tire en grande partie d'une note que j'ai trouvée dans la traduction de Salluste , par le pere Dotteville , de l'oratoire , troisieme édition , *in-12* , chez Lotin l'aîné , 1769 , page 402. Pour s'assurer , dit ce savant traducteur , du format de toutes especes de livres , il faut savoir que dans le papier se trouvent des raies qui traversent la feuille dans le sens de sa longueur ; ces raies , distantes entr'elles depuis onze jusqu'à quinze lignes , suivant la grandeur de la feuille , s'appellent , en termes d'art , *pontuseaux* ou *pointuseaux*. (Voy. l'art du papetier , par M. de la Lande , page 46 & suiv.) Or , par la seule inspection de ces pontuseaux (5) , on distinguera facilement les formats qui peuvent se confondre au premier aspect ; car ces pontuseaux sont toujours perpendiculaires dans tout *in-folio* , *in-octavo* , *in-dix-huit* , *in-trente-deux* , *in-soixante-quatre* , *in-cent-vingt-huit* ; & ils se présentent horizontalement dans les *in-quarto* , les *in-douze* , *in-seize* , *in-vingt-quatre* , &c. J'ai cru nécessaire de terminer cet avertissement par cette note , quoiqu'un peu étrangere à mon objet , en faveur des personnes qui , peu accoutumées à distinguer les formats , auraient des catalogues de bibliotheque à dresser.

(5) Il est bien plus simple & plus aisé de connaître le format des livres par l'inspection de la feuille. Telle qu'on la met entre les mains du relieur , la chose parle d'elle-même , & n'a pas besoin d'explication ; mais lorsque le relieur a fait son travail , & que le livre sort de ses mains , on peut hésiter quelquefois sur le format *in-8°* & *in-12*. Alors il faut faire attention à ce que les imprimeurs appellent la signature. La signature est une lettre ordinairement capitale , que les imprimeurs placent au bas des pre-

mieres pages d'une feuille. Pour le format *in-octavo* , la premiere page de la feuille est marquée d'une lettre capitale comme A ; la seconde qui est au verso , n'a point de marque ; la troisieme est marquée A ij , ou A 2 ; la cinquieme , A iij ou A 3 , & la septieme A iv ou A 4. Les autres pages de la feuille n'ont point de signature au bas. Ainsi toutes les fois qu'on voit les signatures finir à A iv , le livre est imprimé *in-octavo*. Pour l'*in-douze* , les signatures vont jusqu'à A vj ou A 6.



INTRODUCTION ET PLAN DE L'OUVRAGE.

5. ON appelle *relier un livre*, plier & assembler les feuilles par cahiers, les coudre, & les couvrir de cartons revêtus de veau ou d'autres substances. Cette opération, qui se fait par des ouvriers nommés *relieurs*, est indispensablement nécessaire, sur-tout depuis l'invention de l'imprimerie, pour nous mettre à portée de profiter des connaissances & des richesses que ce bel art nous a procurées. En effet, comment jouirions-nous de nos livres, si nous n'avions la facilité d'en rassembler les feuilles en un seul corps, pour prévenir qu'elles ne soient exposées à se perdre & à se déchirer ? Comment pourrions-nous les placer dans nos bibliothèques ? Quel embarras ne feraient-ils point sur nos bureaux, lorsque nous voudrions nous en servir ? Enfin pourrions-nous aisément les transporter hors de nos maisons, soit pour les communiquer à ceux à qui ils peuvent être utiles, soit pour notre usage & notre agrément ?

6. IL ferait donc superflu d'insister davantage ici pour établir la nécessité de faire cette dépense, qui ne laisse pas que d'augmenter le prix des livres, quand même on se bornerait à ne faire que le simple nécessaire avec propreté, sans recherche & sans magnificence. Il est vrai que quand un livre est de peu de conséquence, ou quand il est trop nouvellement imprimé pour être mis entre les mains du relieur, on se contente d'en plier les feuilles, de les couvrir d'une feuille de papier bleu ou marbré commun, ce qu'on appelle *brocher* ; mais outre que cette opération est de peu de durée & ne sert guère à la conservation du livre, il faut convenir qu'elle ne donne aucun agrément extérieur aux livres qui sont très-incommodes à placer dans une bibliothèque, où ils tiennent beaucoup plus de place que les livres reliés.

7. MON but, dans l'ouvrage que j'entreprends, est de mettre le lecteur à portée de connaître toutes les opérations auxquelles doit être soumis son livre, avant qu'il soit en état de lui être vendu ; & d'exposer le plus clairement qu'il me sera possible, les procédés que suivent les meilleurs relieurs dans la pratique d'un art qui, quoique rangé dans la classe des arts mécaniques, peut cependant être regardé avec une certaine considération, ayant l'avantage de tenir en quelque façon aux lettres. En effet, quoique le roi Louis XIV, par son édit de 1686, ait séparé la communauté des relieurs de celle des libraires-imprimeurs en l'université de Paris, cependant il a statué, par ce même édit, que les relieurs doreurs de livres seraient toujours censés & réputés du nombre des suppôts de l'université, & jouiraient en cette qualité, des privilèges dont ils avaient bien & dûment joui ci-devant.

8. CET ouvrage sera divisé en sept chapitres. Le premier, traitant des premières opérations qu'il faut faire lorsque les feuilles viennent de chez l'imprimeur ou le libraire, contiendra la manière de les plier, de les collationner, de les battre, de grecquer, de coudre, de détortiller & épointer.

9. DANS le second, où il sera question de mettre le livre en état de pouvoir recevoir la couverture, on verra la manière de couvrir les feuillets, assemblés & cousus, avec du carton; comment on forme les dos des livres; comment on les fortifie avec de la colle & du parchemin; la manière de rogner les bords des feuillets, de mettre la couleur sur la tranche, de la marbrer ou de la dorer; enfin de former la tranche-file, pour arrêter le haut & le bas des cahiers.

10. LE troisième chapitre sera employé à décrire la manière de couvrir le livre, soit avec de la peau de veau ou de mouton, soit avec du marroquin ou du parchemin; & les préparations qu'on donne à ces peaux, pour les mettre en état de recevoir la dorure.

11. LE chapitre quatrième traitera de la dorure qui s'applique sur les couvertures des livres; nous y décrirons la méthode & les instrumens dont on se sert pour dorer.

12. DANS le chapitre cinquième, nous décrirons quelques opérations qui se font en dernier lieu quand l'ouvrage est fini, pour y donner le dernier poli & le mettre en état d'être rendu au propriétaire ou au marchand.

13. POUR ne point interrompre le détail de nos opérations, nous avons attendu jusqu'au sixième chapitre à parler de quelques reliures qui sont moins d'usage, telle que celles en parchemin simple, celle à la hollandaise en parchemin, celle des antiphoniers ou gros livres qu'on pose sur les lutrins dans les églises; celle à la grecque à dos brisé, à dos à la hollandaise, celle des cartes géographiques, grands livres de figures & autres de format atlas, sur très-grand papier & à onglets; la reliure des porte-feuilles de bureau, qu'on appelle *reliure de Lyon*; la reliure des livres chinois, celle des livres turcs & autres, dont j'aurai pu me procurer des dessins.

14. ENFIN dans le septième & dernier chapitre, qui sera le plus court de tous, nous parlerons de quelques opérations qui se pratiquent moins communément, qu'il est bon cependant de ne pas omettre, parce qu'on les demande quelquefois: telles sont celles de laver les feuilles, soit en blanc & en neuf, soit en vieux, de régler les feuillets, & de parfumer les livres.



CHAPITRE

 CHAPITRE PREMIER.

Opérations qu'il faut faire avant de couvrir le livre de carton.

15. **N**ous diviserons ce chapitre en six articles. Le premier contiendra la manière de plier les feuilles. Le second, le collationnement des feuilles. Le troisième, comment il faut les battre. Le quatrième, comment on doit grecquer. Dans le cinquième, on verra comment il faut coudre le livre; & dans le sixième, la manière de détortiller & épointer les ficelles. (6)

ARTICLE PREMIER.

Pliment des feuilles en général.

16. L'OPÉRATION de plier les feuilles est une de celles de l'art que nous décrivons, qui demandent le plus d'attention de la part des personnes qui la font; ce sont ordinairement des femmes auxquelles elle est confiée; cependant elle demande non seulement des précautions, mais encore elle suppose qu'on sait bien lire, & qu'on connaît au moins les chiffres arabes ou romains, puisque ce sont principalement ceux qu'on met au haut des pages, qui guident l'ouvrière.

17. SI nos livres s'imprimaient de la même manière que l'on écrit les manuscrits, il n'y aurait aucune difficulté à plier les feuilles; le premier côté ou le recto d'un feuillet porte la première page, le second côté ou le verso, porte la seconde page, & ainsi des autres: il ne s'agit donc que de mettre les chiffres à côté les uns des autres dans leur ordre naturel jusqu'à la fin, soit que le manuscrit soit formé d'un seul ou de plusieurs cahiers; mais dans les imprimés, chaque feuille d'impression forme autant de cahiers qui doivent porter un certain nombre de pages, suivant la différence des formats. Expliquons ceci plus en détail.

(6) Avant de procéder au pliment des feuilles, il est à propos de collationner; c'est-à-dire, d'examiner si toutes les feuilles qui doivent former le livre s'y trouvent réellement. Il est très-ordinaire qu'il y ait à cet égard beaucoup de défauts. C'est au libraire qui vend, à les compléter. Une autre opération, nécessaire pour les papiers

sans colle, dont on se servait si généralement en Allemagne, c'est de passer toutes les feuilles dans une colle claire, mêlée d'alun, en all. *planiren*. On les pend ensuite sur des cordes de crin, on les bat légèrement après qu'elles sont seches, & enfin on les plie.

Tome VIII.

Z z z

18. L'*in-folio* est composé d'une feuille plus ou moins grande, qui contient quatre pages, ou de deux feuilles qui s'impriment l'une après l'autre, & dont on forme un cahier qui contient huit pages (7). Le cahier de l'*in-quarto* est composé d'une feuille pliée en quatre, & contient quatre feuillets ou huit pages; l'*in-octavo*, huit feuillets ou seize pages; l'*in-douze*, douze feuillets ou vingt-quatre pages. Dans ce format, il y en a qui font de deux cahiers, & d'autres d'un seul; nous expliquerons cela plus au long quand nous parlerons de son pliment; il nous suffira de dire pour le présent, que soit qu'il soit d'un ou de deux cahiers, il ne contient toujours que vingt-quatre pages. L'*in-dix-huit* contient dix-huit feuillets; il est de trente-six pages. L'*in-vingt-quatre* est différent, en ce qu'il s'imprime par demi-feuille, c'est-à-dire, que sur une même feuille de papier, on imprime à la fois deux exemplaires du même ouvrage (8), de sorte qu'on partage sa feuille en deux parties égales, dont chacune sert pour un exemplaire différent du même livre: ainsi la feuille entière de ce format contient vingt-quatre feuillets ou quarante-huit pages; mais la demi-feuille séparée qui se partage en deux cahiers, l'un de huit feuillets ou seize pages, l'autre de quatre feuillets ou huit pages, n'en contient que vingt-quatre.

19. Il y a deux sortes d'*in-trente-deux*, l'un d'une seule feuille, servant pour deux exemplaires, & contenant trente-deux feuillets ou soixante-quatre pages, dont la moitié forme deux cahiers de huit feuillets ou de seize pages chacun: le second *in-trente-deux* ne sert que pour un exemplaire; la feuille forme quatre cahiers de huit feuillets ou seize pages chacun.

Méthode de plier les feuilles.

20. NOUS avons dit que ce sont des femmes (9) qui sont ordinairement chargées du pliment des feuilles d'un livre; elles font cette opération sur un

(7) L'*in-folio* s'imprime aussi par cahiers de trois & de quatre feuilles. Si on l'imprime par feuilles, les relieurs se plaignent qu'il leur faut beaucoup de tems pour coudre. Le dos du livre, devenu fort gros par la quantité de fil qu'on emploie, ne fera jamais bien relié ni à Falkemands ni à la française. Le remède à ce mal est de coller quelques feuilles ensemble avant de se mettre à coudre.

(8) Les imprimeurs, pour des raisons tirées de leur commodité ou de leur intérêt, impriment aussi quelquefois l'*in-douze*

par demi-feuille. Cela leur arrive sur-tout lorsqu'ils manquent de caracteres pour faire les deux formes, alors ils n'en font qu'une à la fois & ils tirent à double.

(9) En Allemagne, l'ouvrier relieur doit achever son livre de tout point, depuis qu'il sort en feuilles du magasin du libraire, jusque qu'à ce qu'il soit prêt à être mis sur les tablettes de Facheteur. En France, il n'en est pas de même; on trouve de fort bons relieurs qui ne savent pas plier. Il est vrai que le pliment du livre, n'exigeant aucune force, est plutôt un ouvrage de femme.

carton qu'elles posent sur leurs genoux, mais plus volontiers sur une table; ce carton a dix-huit ou vingt pouces de long sur quinze à seize de large, & au moins trois lignes d'épaisseur, il pèse près de deux livres. On pourrait encore se servir d'ais de bois, qui seraient plus légers que ces cartons; mais outre que la dureté de ces ais pourrait à la longue leur blesser les genoux quand elles les posent dessus, le carton obéissant un peu au pressement du plioir, le papier s'y manie mieux.

Du plioir, & de la manière de s'en servir.

21. LE plioir (10) *pl. I, fig. 1*, est un instrument de bois commun, d'ivoire, de buis ou d'écaille, qui a depuis six jusqu'à dix pouces de longueur, sur seize à dix-huit lignes de largeur; il va en diminuant vers ses deux bouts, qui se terminent en rond. Son épaisseur est de deux lignes dans le milieu, & diminue d'une ligne vers chaque bord, qui finit en un taillant ou coupant moufle ou arrondi: on se sert plus volontiers de plioirs de buis; ils sont plus légers & moins chers que ceux d'ivoire, qui d'ailleurs sont lourds à la main, & ont l'inconvénient de s'ébrécher comme une lame de couteau. A l'égard de ceux de bois commun, ce sont les moins bons & les moins en usage; leur taillant se gâte aisément, & ils sont sujets à se casser (11).

22. LA manière de se servir du plioir, est de le passer de champ, ou par le tranchant, sur toute l'étendue de la feuille posée ouverte sur le carton pour la redresser; ensuite on met le tranchant du plioir à l'endroit de la feuille où l'on veut faire le pli; on prend la feuille par un des bouts, & on la rabat sur le plioir en la tirant & la mettant juste page contre page, pour déterminer l'endroit de son pli, faisant convenir bien exactement l'impression de la page correspondante, sans s'embarrasser si les bords de la feuille tombent exactement l'un sur l'autre. On retire le plioir, & on le passe à peu près de plat dessus le pli une allée & une venue, en appuyant légèrement. Si l'on veut couper la feuille, on remet le plioir dans le pli, & l'on pousse fermement d'un bout à l'autre brusquement & sans s'arrêter, sans quoi on courrait risque de gâter la feuille.

Pliment de l'in-folio.

23. QUAND le cahier de l'*in-folio* est d'une seule feuille (12), l'opération

(10) En all. *Falsbein*.

(11) Si l'on fait des plioirs de bois durs, comme de cerisier, de noyer, ou de chêne,

ils peuvent tenir lieu de ceux de buis, qui sont en effet les meilleurs.

(12) On n'imprime l'*in-folio* d'une seule

du pliment n'est point difficile, il faut mettre sa feuille ouverte devant soi sur une table, de manière que la lettre qui est au bas de la page, & qu'on appelle en termes d'art, *la signature première (a)* ou *la bonne lettre A*, soit à main droite en-haut, la face contre la table sur laquelle on plie; on doit avoir le haut des pages devant soi, & regarder les lettres à rebours; on prend le bout de la feuille du côté de la main droite, on met le plioir sur la ligne du milieu; on plie dans le sens de cette ligne & précisément dans les trous, qu'on appelle *les trous des pointures (b)* faisant tomber le chiffre de la page 2 sur celui de la page 3; on donne un coup de plioir par-dessus ce pli, & la feuille est pliée.

24. Si l'*in-folio* est de deux feuilles, la signature doit se remarquer aux pages 1, 3, & 5, en cet ordre: page 1, A; page 3, A ij; page 5, A iij: on pose ces deux feuilles ouvertes de la même manière que la précédente sur la table, c'est-à-dire que la première, celle qui touchera la table, sera la feuille signée A; la feuille A iij sera posée sur la première, & la plieuse doit voir à sa main gauche en haut à découvert la signature A iij; elle doit aussi voir en-bas les chiffres des pages 4 & 5; elle plie cette feuille intérieure dans le sens de la ligne du milieu, & dans les trous des pointures, faisant rencontrer le chiffre 4 sur le chiffre 5. Cette feuille ainsi pliée, sert de règle pour plier celle de

feuille que lorsqu'il est question d'un mémoire, ou de quelqu'ouvrage de peu d'étendue. Si l'on négligeait cette attention, le relieur serait obligé de coller deux ou plusieurs feuilles ensemble, pour en faire des cahiers, avant de les couvrir; ce qui augmenterait considérablement son travail.

(a) Chaque feuille d'impression ou cahier, est marqué d'une lettre appelée *signature*, qu'on met au bas de la première page de chaque cahier, au-dessous de la dernière ligne, pour faire connaître au relieur l'ordre des cahiers & des pages qui les composent: ces signatures se marquent avec des lettres initiales qui changent à chaque cahier. S'il y a plus de cahiers que l'alphabet n'a de lettres, on ajoute à l'initiale une lettre courante de même sorte, c'est-à-dire, un petit *a* à la suite d'un grand, & ainsi de suite; ce qu'on redouble tant qu'il est nécessaire. Ainsi s'il y a deux alphabets, le second s'écrit A a; s'il y en a trois, le troisième s'écrit A a a. Pour indiquer

l'ordre des feuilles qui composent chaque cahier, on ajoute à la première page du second feuillet, c'est-à-dire, à la page 3, le nombre de deux en chiffres romains A ij ou A a ij ou A a a ij, & ainsi de suite, jusqu'à celle qui fait le milieu du cahier. La signature A se nomme *première signature*; pour A a, on dit, *A seconde signature*; pour A a a, on dit, *A troisième signature*; & ainsi des autres; B *première signature*, &c.

(b) Les imprimeurs appellent *pointures* deux languettes ou languettes de fer attachées par une vis aux deux côtés du tympan. Ces languettes sont terminées par une pointe qui perce la feuille de papier qu'on imprime; elle arrête dans un état fixe, & fait qu'en posant ces pointes dans les mêmes trous qu'elles ont déjà faits lorsqu'on a imprimé le premier côté de la feuille, l'impression du revers de la feuille, ou la *retiration*, se rencontre juste avec l'impression du côté qui vient d'être imprimé.

dessous, faisant tomber les pointures de cette dernière sur le pli de la première, & le chiffre de la page 2 sur celui de la page 3. On fait la même opération successivement à tous les cahiers composés de deux feuilles (13).

Pliment de l'in-quarto.

25. POUR plier l'*in-quarto*, on pose sa feuille, la bonne lettre à main gauche en-haut, la face contre la table, de manière qu'on voie en travers devant soi les pages 2, 3, 7, 6; on plie d'abord sa feuille suivant la ligne perpendiculaire dans les trous des pointures, faisant tomber le chiffre 3 sur 2, & 6 sur 7; alors sans déranger sa feuille, on la plie de nouveau en faisant tomber 4 sur 5, & on la met à part pour faire la même opération à une autre feuille.

Pliment de l'in-octavo.

26. L'*IN-OCTAVO* se plie en posant la feuille, la bonne lettre à main gauche en-bas, la face contre la table; dans cette situation, on doit voir en long devant soi & du bon sens les pages 2, 15, 14, 3, & à rebours ou du haut en bas, les pages 7, 10, 11, 6; on plie suivant la ligne perpendiculaire, toujours dans les pointures, faisant tomber 3 sur 2 & 6 sur 7: on voit alors à découvert & du bon sens les pages 4 & 13, & à rebours les pages 12 & 5. On plie dans le sens horizontal, faisant tomber 5 sur 4, & 12 sur 13; par ce moyen on découvre les pages 8 & 9; en appliquant 8 sur 9, on a sa feuille pliée. Quelquefois ce format, ainsi que le précédent, s'impose par demi-feuille; alors on coupe la feuille du format *in-4°*, suivant la ligne perpendiculaire, aussi bien que celle du format *in-8°*: on plie celle *in-4°* comme on a plié l'*in-folio* d'une seule feuille, & celle de l'*in-8°*, comme l'*in-4°*.

Pliment de l'in-douze.

27. NOUS avons dit que la feuille *in-douze* contenait douze feuillets ou vingt-quatre pages. Cette feuille est ordinairement formée de deux cahiers; un gros qui contient huit feuillets ou seize pages, & un petit qu'on appelle *feuilleton*, & qui contient quatre feuillets ou huit pages: ce second cahier ou

(13) Les relieurs Allemands placent leurs feuilles *in-folio* les unes sur les autres, A, A ij, B, B ij, & ainsi de suite. Ils les plient toutes, avec les précautions indiquées; ensuite ils mettent l'une dans l'autre, celles qui doivent s'arranger ainsi, s'en servant

pour cela d'une espèce de sabre, en allemand *einstecke-Schwerdt*, qu'ils font entrer dans la feuille A ij; & l'enlevant, ils y mettent tout de suite la feuille A, ce qui forme le cahier.

ce feuilleton se leve toujours , & se plie à part du gros cahier ; mais quelque fois il est renfermé dans le gros , & le tout ne forme qu'un seul cahier. Quand le feuilleton doit être renfermé dans le gros cahier , la feuille ne porte qu'une seule lettre A , d'autres fois le feuilleton se met seulement à côté du gros cahier de seize pages , & alors la feuille *in-douze* est composée de deux cahiers : dans ce cas elle porte deux signatures ou lettres , favoir A & B : le premier cahier signé A , va jusqu'à la page 16 , & le feuilleton signé B commence à la page 17 jusques & compris la page 24.

28. QUAND on imprime un ouvrage qu'on fait ne devoir pas être considérable , & n'être composé que d'un très-petit nombre de feuilles , on l'impose de maniere que le feuilleton se mette en-dehors , & séparément du gros cahier.

29. Si l'on ne consultait que le profit des relieurs , toutes les feuilles s'imprimeraient de maniere que les cahiers s'encartaient : car comme nous avons dit que le pliment & la couture des feuilles se font en ville par des ouvrières qui ne font guere que cela , cette couture se paie au cent de cahiers cousus : ainsi moins il y a de cahiers , moins il en coûte au relieur ; un livre de 312 pages n'est pas un volume considérable ; si les feuilletons s'encartent , il ne fera que de treize cahiers , au lieu que si le feuilleton était en-dehors , il serait de vingt-six cahiers , que le relieur aurait à payer à la couseuse. Je reviens au pliment de notre feuille. Si le feuilleton s'encarte , on pose la feuille sur la table , la bonne lettre A à main gauche en haut , la face contre la table , & les pages de maniere qu'on voie en travers devant soi les pages 2 , 7 , 11 ; 23 , 18 , 14 ; 22 , 19 , 15 ; 3 , 6 , 10. Il y a des plieuses qui commencent par lever le feuilleton qui se trouve à leur main droite , elles plient cette bande suivant la ligne horizontale précisément dans les trous des pointures ; elles séparent cette bande en coupant le long de la ligne , & tout de suite elles en forment un cahier , faisant tomber le chiffre 10 sur le chiffre 11 , puis 12 sur 13 , & elles mettent ce feuilleton à part ; ensuite elles plient leur gros cahier. Mais cette opération étant plus longue que l'autre , & ces ouvrières ayant besoin d'expédier ce travail , voici la méthode qu'elles suivent ordinairement.

30. QUAND la feuille est posée comme nous l'avons dit plus haut , on la plie suivant la ligne perpendiculaire , faisant tomber les chiffres 10 , 6 , 3 , sur 11 , 7 , 2 ; quand la feuille est ainsi pliée , on voit en travers les pages 4 , 5 , 9 ; 21 , 20 , 16 , & les signatures A iij & A v ; on plie ensuite la bande de la droite , faisant tomber la page 16 sur 20 , & 9 sur 5 ; on coupe cette bande on la plie tout de suite , appliquant le chiffre 12 sur 13 , mettant en dehors la signature A v , qui se trouve à la page 9 ; on met cette bande qui fera le

feuilleton à part, on retourne à son gros cahier, & sans déranger la feuille, on plie la page 20 sur 21, 5 sur 4, puis 8 sur 17; on insère le feuilleton A dans le gros cahier, mettant 9 à côté de 8, & 16 sur 17, & la feuille est pliée.

31. QUAND le feuilleton ne s'encarte pas, c'est-à-dire, quand il se met à côté & en-dehors du gros cahier, on pose la feuille sur la table, de même que la précédente; mais alors les chiffres ne suivent plus le même ordre; on voit en travers les pages 2, 7, 19; 15, 10, 22; 14, 11, 23; 3, 6, 18; on plie de même que la précédente, suivant la ligne des pointures faisant tomber les chiffres 3, 6, 18, sur 2, 7, 19, de manière qu'on voie en travers les pages 4, 5, 17; 13, 12, 24, & les signatures A iij & B; on rabat le feuilleton B sur la feuille, avec les mêmes précautions que nous avons dit qu'il fallait avoir pour le précédent, ce qui fait voir à découvert les pages 20 & 21 du feuilleton; on coupe ce feuilleton, & mettant en-dehors la signature B, on le plie faisant tomber le chiffre 20 sur 21; on le met à part, & on plie le gros cahier comme on a fait celui de la feuille précédente, dont le feuilleton devait être encarté, faisant tomber le chiffre de la page 12 sur 13, & celui de la page 5 sur 4; puis cette feuille étant pliée en 4, on plie 8 sur 9, la signature A en-dehors; il ne reste plus qu'à mettre le feuilleton signé B, commençant par la page 17 à côté de la page 16, & cette feuille est pliée.

Pliment de l'in-dix-huit.

32. LA feuille de l'in-dix-huit est formée de trois cahiers, composés chacun d'un gros cahier & d'un feuilleton, qui s'encarte toujours: cette feuille porte trois signatures, A, B, C; c'est à cause de ces trois signatures qu'à la douzième page de chacun de ces cahiers, ou aux pages 12, 24, 36, on met une réclame. Une seule de ces réclames se voit quand la feuille est sur la table, les deux autres sont cachées en-dessous.

33. POUR plier cette feuille, on la met sur la table, la bonne lettre à main droite en-haut, la face contre la table, de manière qu'on voie devant soi dans le bon sens les pages 34, 27, 22, 15, 10, 3; 30, 31, 18, 12, 6, 7; & à rebours les pages 35, 26, 23, 14, 11, 2; on plie la bande de la main droite sur celle du milieu, dans le sens de la ligne perpendiculaire, faisant tomber les chiffres des pages 2, 3 & 7, sur ceux des pages 23, 22, 18, ce qui fait qu'on voit à découvert la bonne lettre A, qui auparavant était contre la table, & la réclame de la page 12; on coupe cette bande, & on la met à part sur la table; on plie de même celle du milieu, faisant tomber les chiffres des pages 14, 15, 19, sur ceux des pages 35, 34, 30; & de même qu'à la première bande, on découvre la lettre B & la réclame de la page 24, on coupe encore cette bande, & par ce moyen la feuille est partagée en trois

bandes égales : on met ces trois bandes l'une sur l'autre ; la bande A la première sur la table , la bande B au-dessus , & la bande C la dernière : on les arrange de manière que toutes les lettres se trouvent dans le même sens , à main gauche , la face contre la table. Ainsi il faut se figurer que sous cette bande C , sont les deux autres B & A , posées dans le même sens que C ; on voit donc les pages en travers , & C se trouvant la première , on voit les pages 26 , 27 , 31 , & 35 , 34 , 30 ; on commence à opérer sur le cahier C ; en pliant la petite bande de ce cahier , de la droite vers la gauche , ce qui découvre les pages 32 , 29 , & la signature C iij ; on leve cette petite bande & on la plie , faisant tomber le chiffre 30 sur 31 , découvrant la page 29 & la signature C iij , ce sera le petit cahier ou le feuilleton qu'on met à part : on revient à ce qui reste de la bande C , qui doit faire le gros cahier. On plie cette feuille en faisant tomber 27 sur 26 & 34 sur 35 ; on retourne sa feuille ainsi pliée , de manière qu'on voie en long devant soi , les pages 28 & 33. On plie ces deux pages l'une sur l'autre , découvrant 25 & la lettre C. On insère le feuilleton dans le gros cahier , mettant 29 à côté de 28 , & 32 à côté de 33 , & ce cahier est plié. Quand on a fait la même chose pour les autres cahiers , la feuille est entièrement pliée ; il ne reste plus qu'à les mettre à côté les uns des autres , suivant l'ordre des lettres A , B , C , & des chiffres.

34. QUELQUEFOIS *l'in-dix-huit* n'est que de deux cahiers ; alors on leve une bande comme le feuilleton de *l'in-douze* ; on plie le gros cahier comme la feuille *in-8°* , & on encarte le feuilleton dans le gros cahier.

Pliment de l'in-vingt-quatre.

35. LA feuille de *l'in-vingt-quatre* s'imprime par demi-feuille , qui se plie suivant la ligne perpendiculaire , dans les trous des pointures ; une moitié de cette feuille sert pour un exemplaire d'un livre , & l'autre demi-feuille sert pour un autre exemplaire du même ouvrage. Chaque demi-feuille est composée de deux cahiers signés A & B , dont le premier est de huit feuillets ou seize pages , & le second de quatre feuillets ou huit pages. La seconde demi-feuille est composée du même nombre de cahiers.

36. POUR plier cette feuille , on la pose sur la table , une bonne lettre à main droite en-haut à découvert , l'autre à main gauche aussi en-haut , mais contre la table ; dans cette position on voit toutes les pages en travers ; on plie donc sa feuille en long , faisant tomber la lettre A , qui est à la main droite , sur le verso de A de la main gauche , ou le chiffre de la page 1 de la première demi-feuille , sur le chiffre 2 de la seconde demi-feuille. On coupe la feuille en deux , on en met une moitié à sa droite & l'autre à sa gauche , afin de

de ne pas les confondre ensemble, & de ne pas mettre sur un même exemplaire deux feuilles pareilles; on continue de séparer ces deux bandes jusqu'à la fin du volume.

37. ON met sa demi-feuille, la bonne lettre A à main gauche en-bas, la face contre la table, de manière qu'on voie en long devant soi les pages 2, 15, 14, 3, 18, 23, & à rebours les pages 7, 10, 11, 6, 19, 22; on plie le feuillet signé B, dont on voit à main droite en-haut la signature B ij. On a soin de faire tomber les chiffres des pages 22 & 23, sur 11 & 14: on coupe ce feuillet, on le plie séparément, d'abord en faisant tomber 19 sur 18, & 22 sur 23, ensuite 20 sur 21; ce sera le petit cahier de cette feuille: on plie les gros cahiers comme on a plié l'in-8^o; c'est-à-dire, en faisant tomber 6 sur 7, & 3 sur 2; puis en faisant tomber 5 sur 4 & 12 sur 13; enfin, en mettant 8 sur 9, on a le cahier A, dont la dernière page est 16, à côté de laquelle on met le petit cahier signé B, qui complète la feuille entière de l'in-vingt-quatre.

Pliment de l'in-vingt-quatre d'un seul cahier.

38. IL y a encore une autre sorte d'in-vingt-quatre, formé d'un cahier de seize pages, qu'on appelle *gros cahier*, & d'un autre plus petit de huit pages, appelé ainsi que dans l'in-douze le *petit cahier* ou le *feuillet*, & qui s'encarte dans le gros; cette feuille sert comme celle de l'in-vingt-quatre de deux cahiers, pour deux exemplaires; ainsi chaque demi-feuille est marquée d'une lettre A. Pour plier cette feuille, on met la bonne lettre A à main gauche en-bas à découvert, l'autre bonne lettre A à main droite aussi en-bas, mais la face contre la table; dans cette position on ne voit les pages de la feuille qu'en travers. On plie suivant la ligne perpendiculaire dans les pointures; on sépare la feuille en deux, & on met la moitié à part pour servir au second exemplaire. On pose devant soi la moitié qu'on veut plier, la bonne lettre A à main gauche, en-bas la face contre la table, regardant du bon sens les pages 2, 23, 22, 3, 16, 9, & à rebours les pages 7, 18, 19, 6, 13, 12; on plie en faisant tomber le chiffre de la page 9 & celui de la page 12, sur ceux des pages 22 & 19; on coupe cette bande; & mettant la signature A v à main gauche en-haut, la face contre la table, & A vj à main droite à découvert, les pages 10, 11, 15, 14, en travers, on plie de droite à gauche, suivant la ligne ik, 11 sur 10 & 14 sur 15; on retourne pour mettre les pages en longueur, & l'on plie en mettant 12 sur 13; ce sera le petit cahier qu'on met à part.

39. ON revient à son gros cahier, qui est resté dans la même situation, c'est-à-dire, qu'on voit en longueur les pages 2, 23, 22, 3; on plie ce cahier

comme l'*in-8°*, d'abord suivant la ligne *gh*, faisant tomber 3 sur 2, & 6 sur 7, puis 5 sur 4, & 20 sur 21; & enfin la pliant 8 sur 17, on met le feuilleton *A v*, commençant par la page 9, au milieu de ce gros cahier, 9 à côté de 8, & 16 sur 17, & la feuille est pliée.

Pliment de l'in-trente-deux.

40. L'*IN-TRENTE-DEUX* s'impose de deux manières, ou par demi-feuille; alors la feuille sert pour deux exemplaires, & est composée de deux cahiers signés chacun d'une lettre différente: ou bien elle ne sert que pour un exemplaire; & alors elle forme quatre cahiers, qui sont aussi chacun signés d'une lettre.

41. POUR plier le premier, on met sa feuille, la bonne lettre *A* à main droite en-bas à découvert, pendant que l'autre bonne lettre *A* est à main gauche aussi en-bas, mais la face contre la table; de manière qu'on regarde dans le bon sens les pages 24, 25, 26, 23, 2, 15, 16, 1; & à rebours les pages 17, 32, 31, 18, 7, 10, 9, 8. On plie en long, dans les pointures, faisant tomber *A* de la main droite sur le verso du même feuillet à gauche, ou le chiffre 1 sur 2, 8 sur 7, 23 sur 24, 18 sur 17: on coupe cette feuille en deux, dont la moitié servira pour le second exemplaire. On tourne sa demi-feuille en travers; & mettant *B* à main droite à découvert sur la table en-haut, & *A* à main gauche aussi en-haut, mais la face contre la table, on plie *B* sur le verso de *A*, 17 sur 2, & 20 sur 3; on coupe cette demi-feuille en deux; on retourne cette feuille ainsi coupée, de manière que les deux bonnes lettres *A*, *B*, appliquées l'une sur l'autre, soient à main gauche en-bas la face contre la table; on plie la demi-feuille *B* de dessus, en mettant 19 sur 18, & 22 sur 23: ce qui fait que l'on voit 20 & 29 à découvert & dans le bon sens: cette feuille étant ainsi pliée, on la plie encore en mettant 21 sur 20, & 28 sur 29, & enfin en faisant tomber 24 sur 25; & le cahier *B* commençant par le chiffre 17, est plié; on met ce cahier à part; on plie de même celui qui porte la lettre *A*, faisant tomber d'abord 3 sur 2; puis au second pliment 4 sur 5, & au troisième 8 sur 9, ce qui donne le cahier *A*, finissant par la page 16, à côté duquel on met le cahier *B*: ces deux cahiers ne s'encartent jamais.

42. J'AI entendu dire qu'autrefois ces cahiers s'encartaient, mais que c'était une mauvaise façon d'imposer que l'on avait rectifiée dans les imprimeries.

43. Nous avons dit que le second *in-trente-deux* ne servait que pour un exemplaire; cette feuille porte quatre signatures *A*, *B*, *C*, *D*, qui se trouvent aux pages 1, 17, 33, 49, & forment autant de cahiers de 16 pages

chacun. Pour plier cette feuille, on met la première bonne lettre A à main gauche en-bas, la face contre la table; dans cette position on doit voir dans le bon sens les pages 54, 59, 42, 39, 2, 15, 30, 19; & à rebours, les pages 51, 62, 47, 34, 7, 10, 27, 22: on plie suivant la ligne des pointures, faisant tomber le chiffre de la page 19 sur 2, & celui de la page 34 sur 51, & on coupe la feuille en deux; on met cette moitié sur la table, B à main gauche en-bas à découvert, & C à main droite en-haut aussi à découvert. On plie en faisant tomber le chiffre de la page 36 sur celui de la page 17, & 33 sur 20; on coupe cette division: on plie de même & avec les mêmes précautions, la seconde moitié *n, o, r, s*, de la feuille, le chiffre de la page 49 sur celui de la page 4, & on la coupe aussi en deux.

44. VOILA la feuille partagée en quatre carrés égaux, qui chacun sont signés des lettres A, B, C, D; on met tous ces carrés les uns sur les autres, la bonne lettre à main gauche en-bas contre la table, A sur la table, & finissant par D; on prend le carré D, qu'on plie comme l'*in-octavo*, c'est-à-dire, d'abord 51 sur 50, puis 53 sur 52, enfin 56 sur 57; ce qui donne le cahier D, qui commence par la page 49, & finit à 64: on met ce cahier à part; on plie de même le carré C, & on a le cahier commençant par la page 33, & finissant par 48, à côté duquel on met le cahier D, & ainsi des autres jusqu'à la fin.

Plément de l'in-soixante-douze.

45. L'*IN-SOIXANTE-DOUZE* s'impose toujours par demi-feuille, c'est-à-dire, que la feuille entière sert pour deux exemplaires; ainsi elle contient 72 feuillets, ou 144 pages, ce qui donne 72 pages pour chaque demi-feuille, qui sont chacune signées des quatre lettres A, B, C, D, formant quatre cahiers, dont le premier A & le troisième C sont chacun de 24 pages; le second B, & le quatrième D, de douze pages; on met cette feuille une bonne lettre A à main droite en-bas à découvert sur la table, l'autre bonne lettre, qui est la même, à main gauche en-bas, la face contre la table, de manière qu'on voie dans le bon sens les pages 44, 53... 54, 43; 48, 49... 50, 47; 2, 23... 24, 1; & à rebours 37, 60... 59, 38; 11, 14... 13, 12; 7, 18... 17, 8. On plie suivant la ligne des pointures, faisant tomber A de la main droite sur le verso de la même lettre de la gauche, ou les chiffres des pages 43, 47, 1, sur ceux des pages 44, 48, 2: on coupe cette feuille en deux, & on sépare l'autre demi-feuille.

46. ON met une de ces deux moitiés en travers sur la table; la lettre A à main gauche en-haut, la face contre la table, & la lettre C à droite en-haut à découvert; on plie en deux faisant tomber C sur le verso de A, ou 37 sur

A a a ij

2, & 72 sur 35; on coupe en deux, & sans rien déranger on plie la feuille C à l'endroit des réglés; on leve cette bande qui est signée de la lettre D, elle est de six feuillets ou 12 pages. On met cette bande en travers, la lettre D à main gauche en-bas à découvert, de manière qu'on voie aussi en travers les pages 61, 64, 68; 72, 69, 65; on plie cette bande, & on leve le petit carré signé D iij, & coté 68, 65: on plie ce carré en deux, le chiffre 66 sur 67, & on met ce petit cahier à part; on revient à l'autre partie de la bande D qu'on met en travers, la lettre D à main gauche en-haut, la face contre la table; on plie comme l'*in-8°*, 63 sur 62, 70 sur 71, puis 64 sur 69; on insère à côté de 64 le feuillet ou petit cahier commençant par la page 65, & finissant par la page 68. Voilà le dernier des quatre cahiers de cette feuille pliée, qui est, comme nous l'avons dit, composé de douze pages; il faut ensuite plier le reste de la demi-feuille C, qui se plie comme l'*in-douze*; on la met sur la table, la lettre C à main gauche en-haut contre la table; on plie en faisant tomber les chiffres 39, 42, 46, sur les chiffres 38, 43, 47; on rabat le côté de cette feuille sur la bande, faisant tomber les pages 52, 45, sur les pages 56, 41: on sépare cette petite bande de la grande, comme dans l'*in-douze* on a séparé le feuillet, & on la plie en faisant tomber 48 sur 49, ce qui donne le cahier signé C v, commençant par la page 45, & finissant par la page 52. On garde ce cahier à part pour l'encarter dans le gros cahier, qui compose la partie de la feuille G, dont on a séparé la bande: on plie ce gros cahier d'abord en faisant tomber 41 sur 40, & 56 sur 57, puis 44 sur 53. On insère le petit cahier G v au milieu de ce gros, mettant 45 à côté de 44, & 52 sur 53, & on a le cahier commençant à la page 37 & finissant à la page 60; on met à côté de ce cahier-là, le cahier D, commençant à la page 61 & finissant à la page 72. On fait les mêmes opérations pour plier les cahiers A & B, & toute la feuille est pliée.

Pliment de l'in-cent-vingt-huit.

47. L'IN-CENT-VINGT-HUIT s'impose comme la feuille *in-soixante-douze*, & sert de même pour deux exemplaires. Quand cette feuille a été coupée en deux par la ligne intermédiaire, chaque demi-feuille forme huit cahiers signés d'une lettre A jusqu'à H; chacun de ces cahiers sont de seize pages, ce qui fait soixante-quatre pages pour un côté de la demi-feuille; l'autre côté, celui qui touche la table, étant aussi composé de soixante-quatre pages, donne cent-vingt-huit pages. La seconde moitié de la feuille, ou l'autre demi-feuille est aussi de cent-vingt-huit pages; ainsi quand cette feuille est entière elle contient deux cents cinquante-six pages.

48. ON met sa feuille une bonne lettre A à main droite en-bas à décou-

vert; Pautre Bonne lettre qui est la même que celle de la droite, à main gauche aussi en-bas la face contre la table. Dans cette position on doit voir dans le bon sens les pages 72, 73... 74, 71; 84, 93... 94, 83; 22, 27... 28, 21; 2, 15... 16, 1: on plie dans le sens de la ligne des pointures, faisant tomber A de la main droite sur le verso de A de la main gauche, ou 71, 83, 21, & 1, sur 72, 84, 22, 2: on coupe cette demi-feuille le long de la ligne des pointures; on met la moitié A en travers, de manière que la bonne lettre A soit à main gauche en-haut, la face contre la table; on plie en faisant tomber E sur le verso de A, ou 65 sur 2. On sépare cette demi-feuille en deux, on plie encore ce carré suivant la ligne *gh*, faisant tomber LI & 98 sur 71 & 83, & on le coupe en deux; puis le carré est coupé en deux, ce qui donne quatre carrés: cette demi-feuille se trouve partagée en quatre parties égales; on plie le carré A, en faisant tomber les chiffres des pages 19 & 22 sur 7 & sur 2; & faisant la même chose pour toutes les quatre divisions de la demi-feuille, on a les huit cahiers formés par les huit carrés, qu'on met tous les uns sur les autres; le cahier A, la bonne lettre contre la table à main gauche, & les autres suivant l'ordre des lettres, sur ce premier. On plie ces cahiers, commençant par le dernier de tous, par celui qui est signé H, comme on a plié la feuille *in-8°*, c'est-à-dire, 115 & 118, sur 114 & 119; 117 sur 116, & 120 sur 121, ou 3 sur 2, 5 sur 4, 8 sur 9, ce qui donne le cahier A finissant par la page 16, à côté de laquelle on met le cahier B, page 17: ces cahiers ne s'encartent jamais.

ARTICLE III.

Du collationnement des feuilles, du placement des cartons & des figures.

49. QUAND on a plié les feuilles, on met les cahiers les uns à côté des autres, suivant l'ordre dans lequel ils doivent être quand le livre sera relié, commençant par le cahier signé A jusqu'à la fin; on collationne ces cahiers pour s'assurer s'ils sont bien placés, s'il n'y a point quelques feuilles mal tournées, & s'il y a quelques cartons ou figures à mettre en place. Nous allons décrire séparément chacune de ces opérations.

Collationnement.

50. CETTE opération se fait en prenant le livre de la main droite, le faisant par la tête ou par le haut des feuilles, du côté de la gouttière: on appuie le pouce de la main gauche sur le côté de la queue ou sur le bas des feuillets par le dos, & on laisse couler les feuilles à mesure qu'on aperçoit:

les lettres & les réclames. On peut encore faire ce collationnement en mettant le livre à plat sur la table, & le parcourant feuille par feuille, suivant l'ordre des chiffres qui sont au haut des pages, des lettres & des réclames qui sont au bas. Les in-folio & les in-quarto étant trop gros pour être maniés commodément, on ne les collationne pas autrement; la seule différence qu'il y ait entre ces deux formats, est que l'in-quarto se collationne par le côté du dos, de manière que le dos du livre regardant le collationneur, on leve tout le cahier, au lieu que l'in-folio se place la queue du livre devant l'ouvrier, qui leve feuillet à feuillet. On se sert, pour faire ce collationnement, de la pointe d'une aiguille, d'un canif ou d'un poinçon: on tient cette pointe de la main droite, & sa feuille de la gauche, & pointant légèrement le bout d'en-bas d'une feuille, on leve à chaque fois les feuillets de chaque cahier qui porte des signatures, commençant toujours par la première signature A: quand on ne voit plus de signature on tourne ses feuillets; on pose le cahier à sa gauche, mettant toujours la bonne lettre contre la table, & la dernière page de la feuille à découvert, & on fait la même opération sur la feuille suivante, qui est signée B; ce qui se continue jusqu'à la dernière feuille. S'il n'y avait point d'alphabet ou de signature, comme cela se pratiquait dans les livres des premiers tems de l'imprimerie, il faudrait regarder si les chiffres du haut des pages & si les réclames se rapportent bien; ou enfin, quant aux livres qui n'ont ni signature, ni chiffres, ni réclame, il faut consulter le *registrum* qu'on mettait souvent à la fin; il contenait les premiers mots de chaque feuille ou cahier, ou même de chaque feuillet, avec le nombre de feuillets contenus dans chaque cahier.

§ I. ON appelle *réclame* (14), un mot qu'on met au bas de la dernière page, au-dessous de la dernière ligne de chaque feuillet ou cahier; ce mot est la répétition de celui qui doit commencer la ligne de la première page du cahier suivant: si donc on voit que ce mot se rapporte bien avec celui de la page suivante, on peut s'assurer que le livre est bien collationné. Il est plus important qu'on ne le croit, de s'assurer de la justesse de cette réclame & d'y prêter attention; car si on n'avait égard qu'aux lettres de signature & aux chiffres du haut des pages, on pourrait très-bien, par erreur, accoler une feuille d'un ouvrage composé de plusieurs volumes, avec une feuille d'un autre volume du même ouvrage; or en consultant la réclame, on découvrirait l'erreur. A proprement parler même, les signatures ne servent que pour assembler & mettre les unes sur les autres les feuilles d'un ouvrage dans les magasins de librairie; & ce sont les réclames & les chiffres du haut des pages qui doivent guider le relieur. Il serait donc peut-être mieux, qu'au lieu d'un

(14.) *En lat. Cypses.*

seul mot, les imprimeurs en prennent deux de la page suivante pour faire leurs réclames; car il peut arriver que le même mot se rencontre à la fin de deux cahiers cotés de même, quoique de volumes différens, & il doit être difficile, ou du moins presque impossible, que cela se rencontre sur deux mots. Au reste, pour obvier à cet inconvénient, il est maintenant d'un usage assez général de joindre à la signature le numéro du volume, si l'ouvrage doit être divisé en plusieurs volumes.

52. AUTREFOIS on mettait souvent des réclames au bas de toutes les pages, ou au moins de toutes les pages verso des livres.

53. QUAND on a collationné son livre, & quand on s'est assuré que les feuilles sont dans l'ordre où elles doivent être, on examine s'il n'y a point de cartons à placer.

54. LES cartons sont des feuillets qu'on veut substituer à la place de quelques autres, dans la vue de remédier à quelques erreurs typographiques, trop considérables pour pouvoir être renvoyées à l'*errata* qui se met à la fin du livre, ou pour quelque autre changement important. Ces feuillets à substituer à d'autres se connaissent ordinairement chez les relieurs par une étoile appelée *astérisque*, que l'imprimeur met à côté de la lettre de signature, si le carton est dans une page qui porte une signature; mais si le carton se trouvait au-delà du milieu d'un cahier, par conséquent dans un endroit où il n'y aurait point de signature, l'imprimeur mettrait l'astérisque à la page du carton, à l'endroit où devrait être la signature; quelquefois aussi cet astérisque se met à la gauche du chiffre du haut de la page. Comme ces cartons s'impriment ordinairement sur une feuille ou demi-feuille à part, pour avertir le relieur de chercher & de placer les cartons, on a eu soin dans le magasin de librairie, où l'ouvrage s'assemble, de déchirer le feuillet qui doit être supprimé; quelquefois même on imprime à la tête du livre un petit avis au relieur, qui lui indique les lettres où il doit trouver les cartons, & la manière de les placer.

55. LE relieur ayant préparé ses cartons à être mis en place, coupe la feuille qu'il veut supprimer, laissant du côté du dos une petite bande appelée *onglet*, sur laquelle il colle proprement son carton; s'il coupait tout-à-fait la feuille dans le dos, sans laisser d'onglet, il serait obligé de coller les feuilles des deux côtés du dos, ce qui diminuerait la marge du fond; & quand on viendrait à rogner le livre, le carton ne ferait pas rogné.

56. S'IL y a des figures à placer, on les colle tout de suite de la même manière & avec les mêmes précautions qu'on a placés les cartons, observant qu'elles soient bien exactement placées vis-à-vis les pages qu'elles doivent regarder: ce qu'on a soin ordinairement d'indiquer au relieur, en gravant sur

les planches le chiffre de la page à laquelle la figure doit correspondre (15).

57. QUAND ON a un nombre considérable de figures, on les met à la fin du volume, ou à la fin de quelque livre ou chapitre, selon la manière dont on a divisé son ouvrage; on les assemble en forme de cahiers de neuf à dix planches chacun; on coud ces cahiers à surjet, dont les points sont éloignés; & entre les fils de cette couture, on fait passer l'aiguille, pour les assembler avec les feuilles du livre.

A R T I C L E I I I.

Battre les feuilles.

58. ON ne bat pas ordinairement les feuilles avant de les plier, si ce n'est dans le cas où on est pressé de faire des présens; mais comme alors les feuilles sont trop fraîchement imprimées, & que l'impression d'une feuille pourrait se décharger sur la feuille voisine, ce qu'on appelle *maculer*, on les plie seulement en deux dans le sens des pointures, & on met entre deux une feuille de papier blanc, qui reçoit l'impression de l'encre. (16).

59. QUAND ON veut battre par cahiers, on les met les uns à côté des autres, & on donne tout le volume au batteur. Cet ouvrier commence par *couper* les cahiers; c'est-à-dire, qu'il en sépare la totalité en plusieurs parties. Par exemple, un *in-douze* de six cents pages, formant ving-cinq cahiers, se partage en quatre parties: l'ouvrier prend donc environ six cahiers ou une *battée* de la main gauche, les tenant par leur extrémité le plus fortement qu'il est possible, afin qu'ils ne se dérangent pas; de la main droite il frappe environ quarante coups sur une face du premier cahier, du côté opposé à celle qui touche la pierre; il ne donne ordinairement que deux ou trois coups de suite sur un même endroit de cette face, faisant en sorte que chaque coup de marteau recouvre ou entame un peu sur la marque qu'a fait le coup qui a précédé, sans quoi il pourrait arriver que quelques endroits de la face du feuillet n'auraient pas reçu de coups de marteau: on tourne les cahiers du haut en bas, & on change la main de place dans le moment que le marteau est levé, afin de ne pas s'interrompre, & d'entretenir le mouvement que se donnent le corps & le bras, qui fatigueraient beaucoup s'il fallait fréquemment s'interrompre. On fait la

(15) On imprime quelquefois au commencement ou à la fin du livre un avis au relieur, qu'il ne doit jamais négliger de lire attentivement.

(16) Les Allemands, qui font pour l'ordinaire des volumes assez épais, battent leurs livres avant de les plier. Pour empê-

cher qu'ils ne maculent, en allem. *durchschleiffen*, ils mettent entre chaque feuille d'impression, une feuille de macutature. On peut aussi faire sécher dans un four, après le pain, l'impression qui est trop fraîche.

même

même opération sur la face du cahier qui touchait la pierre ; ensuite le batteur ouvre sa battée , met l'une contre l'autre les deux faces qui viennent d'être battues , & répète successivement la même opération , jusqu'à ce que toutes les faces des cahiers de cette battée aient passé sous le marteau. Il recommence une seconde & une troisième battée , jusqu'à la fin du livre. Mais on ne saurait trop recommander aux relieurs de ne point faire battre , que les feuilles ne soient bien seches ; autrement on aura toujours des feuilles *maculées* , ou dont les lettres s'entre-corrompent & se noirciront de leur encre. Aussi les gens curieux de conserver la beauté d'une impression , achètent-ils ordinairement les livres en feuilles ou brochés , pour leur donner le tems de sécher avant de les donner au relieur. On doit avoir aussi une grande attention aux livres dans lesquels il y a des figures ; car il est constant que l'encre des imprimeurs en taille-douce est plus long-tems à sécher que celle des imprimeurs en lettres ; ainsi on ne risque rien , on fera même bien d'attendre long-tems avant de les faire reliev.

60. Si cependant on était obligé de faire reliev avant que le livre fût parfaitement sec , le relieur pourrait prévenir les inconvéniens , en faisant battre plus ou moins fort , selon que les feuilles seraient plus ou moins seches , & en recommandant qu'on mit des feuilles de papier fin aux endroits où il y aurait des gravures.

61. LE batteur doit avoir grand soin de bien diriger son marteau , afin qu'il tombe bien à-plomb & ne donne pas de côté ; sinon il couperait infailliblement les feuilles qui se casseraient sur les coins , ce qu'on appelle *casser la battée* ; il pourrait encore arriver que cela ferait *lisser* les feuilles , c'est-à-dire , qu'une feuille s'écarterait de l'autre & se maculerait ; c'est pourquoi ce ne sont jamais les nouveaux apprentifs qui battent ; il faut qu'ils se soient long-tems exercés à battre des cartons , ou quelques ouvrages communs. On a soin aussi , pour ménager le livre , de mettre sur la pierre une vieille feuille de parchemin , une neuve serait trop dure ; on l'arrête dessus par le moyen d'un peu de colle qu'on met à ses extrémités : on se sert encore mieux d'un morceau de vieux cuir , qu'on met sur la pierre , le côté de la fleur touchant sur la pierre ; mais on n'aurait besoin de mettre ni papier ni cuir sur la pierre , si on voulait avoir soin de la nettoyer de tems en tems avec de l'eau & des rognures de papier.

62. LE marteau *a*, *pl. I*, *fig. 2*, dont se servent les relieurs , a le manche *b* court & gros , pour qu'on puisse mieux le tenir dans la main ; il a six pouces de longueur , & quatorze à quinze lignes de grosseur près de la tête , l'autre extrémité étant encore plus grosse. Ce marteau , qui est de fer , pese avec son manche environ huit à neuf livres. Cette pesanteur est nécessaire pour que les coups fassent

Tome VIII,

B b b

plus d'effet (17). La tête *d* est fort large, ce qui fait que les coups tombent sur une plus grande superficie de papier ; & comme elle est plus grosse que le côté *c* opposé , le marteau retombe plus à-plomb. Les vives-arêtes des extrémités ou contours de son affiette sont abattues, afin que les ouvriers ne soient pas exposés à couper les feuilles , si leur marteau venait à vaciller dans leurs mains , & afin qu'ils travaillent avec moins de contrainte : on donne aussi un peu de convexité à cette tête , ce que les ouvriers appellent *donner de la pansé* , afin qu'en battant on touche moins fort les bords que le milieu des feuilles. Cette précaution est absolument nécessaire quand on veut avoir un livre bien relié ; autrement il ne serait pas bien dressé en l'ouvrant, les feuilles ne s'étendraient pas bien , & une partie s'enflerait pendant que l'autre baisserait (18), ce qu'on appelle *former des plis ou godures* ; c'est ce qu'on remarque dans la plupart des livres qui sont reliés pour le compte des libraires , ou pour être débités dans la province , & presque toujours dans ces petits livres communs d'heures ou de dévotions , qu'on connaît sous le nom de *camelotes*. Comme ces sortes de livres doivent toujours se vendre à bas prix , on se contente , après que les feuilles sont pliées , de leur donner quelques coups de marteau ; on les met en presse & on les coud grossièrement , ce qu'on appelle *sabler l'ouvrage* ; mais on sera moins surpris du peu de soin que les ouvriers donnent à ce travail , quand on saura que le marchand ne donne , pour la reliure de ces livres , que le tiers de ce qu'il donne pour les autres : aussi ceux qui se destinent à ces fortes d'ouvrages , contractent une si forte habitude de mal travailler , qu'ils deviennent ordinairement incapables de faire ceux qui demandent plus de soin.

63. LA pierre qui sert à battre , est un parallépipède de quatre pieds ou environ de hauteur , y compris douze à quinze pouces dont elle est enfoncée en terre , pour qu'elle soit plus solidement arrêtée ; le dessus est un carré long de dix-neuf à vingt pouces , sur quinze à seize de côté ; elle doit être dure , des plus unies , sans aucune veinure & parfaitement saine. On prend ces pierres dans les carrières ordinaires des lieux où l'on se trouve , ayant soin cependant de prendre garde aux veines ; car alors il ne faudrait qu'un coup de marteau pour faire fendre la pierre en deux : celles dont on se sert à Paris sont presque toutes tirées des carrières d'Arcueil , & les plus chères n'excedent pas vingt-cinq ou trente livres ; on a grand soin qu'elles portent bien à-plomb dans la fosse où elles sont , & que ce qui est hors de terre n'excede pas

(17) Les Allemands ont des marteaux qui pèsent depuis huit à seize livres. Si le marteau est plus léger , le battage dure plus long-temps.

(18) Pour donner plus d'égalité à leurs

reliures , les Allemands , après avoir battu , mettent chaque battée , en allem. *Lagen* , entre deux ais , & les ferment pendant une heure au moins dans une petite presse.

trois pieds dans les plus grandes ; car il ne faut pas qu'elles soient plus hautes que la ceinture , afin que l'ouvrier qui bat dessus ait moins de peine ; si elle était plus haute , il ne serait pas assez courbé , & aurait moins de force ; si elle l'était moins , il serait trop courbé , ce qui le fatiguerait beaucoup. La figure de quarré long qu'on donne au plan sur lequel on bat , est nécessaire pour éviter d'avoir plusieurs pierres , suivant les différens formats des livres. Quand ce sont des *in-folio* , l'ouvrier se place devant le grand côté ; & quand ce sont des *in-quarto* ou de plus petits livres , il se place devant le côté le plus étroit : alors même deux ouvriers peuvent battre sur une même pierre sans s'embarrasser.

64. QUAND à force de se servir d'une pierre , elle s'est creusée ou écaillée en quelques endroits , il se forme dessus des especes de hachures , & on ne peut plus battre dessus sans risque de gâter les feuilles ; cela arrive principalement quand on bat de petits livres. Alors on redresse la pierre , en l'usant avec du sable ordinaire , & la frottant avec un grès. On se sert aussi de vieilles feuilles de rapés à tabac , qui même sont préférables , parce qu'elles mangent plus vite le grain de la pierre ; & le grès sert pour leur donner le dernier poli. Mais une pierre peut servir sept à huit ans , sans avoir besoin de cette légère réparation.

ARTICLE IV.

Grecquer (19).

65. QUAND le livre est sorti des mains du batteur , on le dresse bien par la tête & par le dos , pour qu'il n'y ait point de cahiers qui débordent ou qui rentrent plus en-dedans que les autres. Pour cela on tient ses cahiers entre les deux mains , de maniere que le dos des cahiers soit tourné du côté de l'ouvrier ; & soulevant un peu ses cahiers , on les frappe légèrement contre la table , d'abord par le côté de la tête du livre , & ensuite par le dos. Comme on ne quitte point son livre & qu'on le tient entre ses mains , les cahiers coulent par leur propre pesanteur , & se mettent tous de niveau , à peu près comme on voit les cartes couler dans un jeu qu'on vient de mêler avant de les donner. Quand on a ainsi dressé les cahiers , l'ouvrier les place entre deux ais de deux à trois pouces de largeur , & d'une longueur proportionnée au format du livre. Ces ais débordent sur la longueur du livre , à peu près d'un pouce

(19) L'opération de grecquer est peu connue des Allemands , qui prétendent que leurs reliures à dos sont beaucoup plus solides que les reliures à la grecque des Français. Cependant , comme les modes fran-

çaises prévalent peu à peu , on commence à faire en Allemagne des reliures à la grecque , qu'ils désignent sous le nom général de *Fransband* , reliure française.

B b b b ij

en-haut ou en tête, & autant en-bas ou en queue : on met le livre avec ces ais le dos en-haut, entre les deux jumelles d'une presse, qui est ordinairement celle qu'on appelle *presse à dorer*, assujettissant le livre avec la main gauche. De la droite on fait serrer la presse ; & comme les ais ont plus d'épaisseur à la partie qui se pose du côté du dos, qu'à celle qui touche le côté de l'ouverture ou la gouttière du livre, ils serrent davantage & tiennent le dos plus assujetti : on a soin que le dos des cahiers déborde les ais d'à-peu-près un pouce, afin qu'on puisse faire l'entaille qui sert à loger la *chainette*, ou les bouts des fils qui arrêtent la couture.

66. QUAND cette préparation est faite, l'ouvrier prend sa *grecque*, espece de couteau formant une scie à main, *pl. I, fig. 3*, dont le fer a dix pouces de long, dont les dents fort menues sont écartées d'une ligne les unes des autres par leur pointe, & dont le manche *u* a huit pouces. On tient cette scie à deux mains ; on la pose sur le dos du livre, à environ cinq lignes du haut ou de la tête, & tirant à soi en appuyant fortement, on fait une coupure ou entaille d'une ligne de profondeur ; on fait tout de suite la même chose au bas ou à la queue du livre, à huit ou dix lignes de l'extrémité des feuilles : ces proportions varient suivant la différence des formats.

67. SI le livre doit être relié à nerfs, on ne fait que ces deux entailles ; mais s'il doit être relié à la grecque, on fait de pareilles entailles dans toute la longueur du dos du livre, pour marquer les endroits où doivent être placées les nervures : en ce cas, on fait sa première grecquure à cinq lignes de la tête, comme on a fait pour la reliure à nerfs, puis celle de la queue à douze lignes du bas du livre ; on revient faire une troisième entaille à un pouce de distance de celle de la tête, une quatrième à la même distance de celle de la queue. En un mot, on fait cinq divisions à distances égales, entre celles de la tête & de la queue ; ainsi toutes ensemble font sept entailles, dans chacune desquelles on loge les ficelles qui doivent former les nervures. Les ouvriers sont tellement accoutumés à faire ces sortes de divisions, qu'ils n'ont pas besoin de compas pour les espacer également ; le coup-d'œil leur suffit : d'ailleurs, comme dans la reliure à la grecque les nervures ne sont point apparentes & qu'elles ne sont que figurées sur le dos de la couverture, quand elles ne seraient pas bien également distribuées, il n'en résulterait aucun inconvénient, ni pour la solidité, ni même pour la grace du livre. Il n'en serait pas de même pour les livres à nerfs ; il faut que la couseuse ait soin de bien espacer ses ficelles : aussi se servent-elles pour cela d'une petite marque, dont nous parlerons quand nous décrirons la couture. Nous devons ajouter ici, que les grands *in-folio* se cousent à neuf nerfs, les *in-folio* ordinaires à sept, les petits à six ; les *in-quarto* à six & à cinq. A l'égard des *in-octavo*, *in-douze*, & même au-dessous, ils se cousent à cinq nervures.

ARTICLE V.

De la couture.

68. QUAND le livre est grecqué, on le collationne de nouveau, pour vérifier si quelque cahier ne se ferait point dérangé en le mettant entre les ais; ensuite on fait l'imposition du papier qui doit faire les *gardes*. On appelle ainsi quatre feuillets de papier, deux de papier marbré & deux de blanc, qu'on met au commencement & à la fin de chaque volume, & qui servent à donner un coup-d'œil de propreté au volume. Avant que de présenter les feuilles à coudre, on plie une feuille de papier blanc de la grandeur du livre, & une autre de papier marbré, de manière que la marbrure soit en-dedans: ces deux feuilles formeront les deux premiers cahiers du livre à coudre; on pose le tout sur l'établi ou cousoir, pour procéder à la couture.

Description du cousoir.

69. LE cousoir (20) *fig. 4, pl. I*, est une table faite ordinairement d'un seul morceau de bois très-simple, d'un pouce d'épaisseur, d'environ trois pieds de long sur deux de large: cette table est posée sur quatre pieds *llll*, formés de morceaux de bois carrés sans aucun ornement, arrêtés en-bas par deux traverses *mm* qui reçoivent dans leur milieu une barre *n*. A deux pouces environ de l'extrémité d'un des grands côtés, & à cinq pouces des petits, on a pratiqué une ouverture ou entaille *cc*, de deux pieds deux pouces de long, sur un pouce & demi de large, pour recevoir les ficelles *ddd*, qui formeront les nerfs. Le dessus de la table déborde le haut des pieds à peu près de quatre

(20) Le cousoir à l'allemande, *Hefztade*, n'est point une table; il est mobile, sans pieds, & se pose par-tout où l'on veut. C'est une planche d'environ trois pieds de long sur un & demi de large; à deux pouces de chacune des extrémités s'élèvent perpendiculairement deux vis, de deux pieds de longueur ou environ, fixées solidement dans la planche. Au sommet de ces deux vis est une traverse percée d'une ouverture ou entaille de deux pieds de long: les deux bouts de la traverse sont percés pour entrer dans les colonnes perpendiculaires, & elle y est soutenue par deux anneaux taraudés sur les pas des deux vis, &

qui montent & descendent à volonté. Dans l'ouverture de la traverse sont placés six crochets de fer, en all. *Hefthaken*, de dix pouces de longueur, dont quatre dans la partie supérieure portent une vis dans laquelle entre un anneau lequel montant & descendant le long de la vis, fait monter & descendre la traverse. Les ficelles passées par en-haut dans le crochet de fer, sont arrêtées en-bas par une chevillette du même métal, en all. *Queersiffte*, dont la figure n'a rien d'extraordinaire. Ce sont deux clous forts, de la longueur de deux pouces & demi, avec une tête aplatie. On fait passer la ficelle par-dessous le cousoir.

pouces. A deux pouces des bords de cette table, sont deux vis de bois *fo, fo*, posées perpendiculairement, leurs pas ou filets en-haut; ces vis ont deux pieds de longueur totale, un pied quatre pouces de filet ou de pas de vis: les huit pouces restans du bout qui touche sur la table & qui ne portent point de pas, forment ce qu'on appelle *le manche* ou *la poignée* de ces vis; le bout du manche se termine par un petit bouton qui entre dans un trou pratiqué sur la table sans y être arrêté; les vis même y jouent assez librement, & ne sont arrêtées fortement que quand on tend les ficelles qui forment les nerfs. Ces deux vis sont tenues dans une situation verticale, par le moyen de la traverse ou arbre *ee*, qui n'est autre chose qu'un morceau de bois d'environ cinq pouces de circonférence, dont chaque bout est terminé par un carré *pp*, de quatre pouces de long sur deux de large, & autant d'épaisseur; ces deux carrés sont eux-mêmes terminés par deux especes de boules ou boutons *qq*, qui ne servent que d'ornement; chacun de ces carrés *pp*, est taraudé dans son milieu d'un trou servant d'écrou à chaque vis, par le moyen desquels on fait monter ou descendre l'arbre *ee*, en faisant tourner les vis sur un sens ou sur l'autre; sur cet arbre ou traverse sont passées des ficelles doubles *ssss*, nouées en *r*, de maniere qu'elles puissent tourner librement autour, & former une especes de boucle ou anneau. Ce sont ces cordes, qu'on appelle *entre-nerfs*, auxquelles on attache, par un nœud, le bout des ficelles *dddd*, qui servent à former les nerfs sur lesquels on coud le livre. On observe de laisser assez de longueur aux ficelles pour qu'elles puissent passer de deux ou trois doigts au-dessous de la table du cousoir, & y être arrêtées par le moyen des chevillettes *g*. Ce petit instrument, quoique fort simple, doit être décrit particulièrement, pour faire connaître son usage & la maniere de s'en servir; c'est un morceau de cuivre long de deux pouces, & épais d'environ deux lignes: il est formé de deux branches *ff*, séparées l'une de l'autre par la traverse *g*. Au-dessus de cette traverse, dans la tête *d* de la piece, est une ouverture carrée *e*, de six lignes sur cinq. La coureuse prend sa chevillette de la main gauche, de façon que la tête *d* soit devant elle: de la droite elle fait entrer sa ficelle *dd*, *fig. 4*, dans l'ouverture *e* de la tête; & ramenant le bout de cette ficelle du côté de sa main droite, & la faisant passer par-dessus la branche droite, elle la couche sur la traverse *g* de la chevillette; puis saisissant le petit bout de cette ficelle de la main gauche, elle retourne sa chevillette sens-dessus-dessous, c'est-à-dire, de maniere qu'elle ait devant elle le bout des branches, au lieu qu'auparavant elle avait la tête; alors elle tient sa chevillette la tête en-haut dans une situation perpendiculaire; ensuite prenant attention que la ficelle ne se lâche, elle fait passer le tout au travers de l'entaille *c* de la table ou cousoir, remet la chevillette dans une situation horizontale, les branches devant elle, comme on voit en *g*, l'applique contre la surface inférieure de la table, & fait enforte

que les ficelles qui doivent former les nerfs , soient dans le milieu de l'entaille. Quand on éleve l'arbre en tournant les vis , les chevillettes se trouvent appliquées intimement contre le dessous de la table , & par conséquent les ficelles sont fortement bandées. Mais il est bon de remarquer qu'il faut que les chevillettes aient plus de longueur que l'entaille de la table n'a de largeur ; sans quoi elles ne ferreraient pas bien , & même passeraient au travers de l'entaille. La couseuse ferme l'entaille par le moyen d'une regle de bois *hh* , de la même épaisseur que la table , & de même longueur que l'entaille. Cette regle , qu'on nomme le *templet* , sert à assujettir les nerfs ; mais s'ils ne l'étaient pas encore assez , on parviendrait aisément à les roidir davantage en tournant les vis *ff* , qui feraient monter l'arbre *ee* , & donneraient par conséquent plus de tension aux nerfs *ddd*.

70. LA couseuse dispose ses ficelles dans la distance que son livre demande , c'est-à-dire , qu'elle met plus ou moins de nerfs suivant le format du volume qu'elle se propose de coudre. Pour espacer plus également ses nerfs , on se sert d'une espece de regle de carton , appelée *marque* , qui porte autant de coupures ou entailles faites à égales distances les unes des autres , qu'on veut que le livre ait de nerfs ; on pose cette marque sur la table devant les nerfs ; on les fait entrer dans chaque entaille : si le nerf n'était pas encore assez tendu , on le roidirait davantage , en faisant monter l'arbre. On voit bien , par ce que nous venons de dire plus haut , que les couseuses ont autant de marques différentes que de différens formats de livres , & qu'elles ne s'en servent point pour les livres reliés à la grecque , parce que les cahiers portant leur marque , on fait entrer les nerfs dans les entailles même du livre.

71. QUAND le cousoir est ainsi préparé , la couseuse prend une aiguille d'acier de la grosseur d'une ligne , de trois pouces de longueur , percée comme les autres aiguilles , & courbée en forme d'arc ; sa courbure est de huit lignes ou environ : on enfle cette aiguille de gros fil ou de fil moyen , suivant la grosseur des cahiers , & la propreté qu'on veut donner à l'ouvrage. On se sert de gros fil quand les cahiers sont fort gros & qu'il y en a peu , afin de leur faire prendre du dos , c'est-à-dire , les rendre plus épais par cet endroit , comme aussi pour que le livre ait raisonnablement de *mords* pour loger le carton. Quand le livre n'est composé que d'un nombre médiocre de cahiers , on se sert de fil moyen ; & de fin , quand il y en a beaucoup & qu'ils sont menus. Enfin quand les cahiers sont minces , quand c'est un livre qu'on veut relier proprement , ou qu'on veut relier une seconde fois , on se sert de fil de Bretagne. Si le livre doit être garni en étoffe de soie au lieu de papier marbré , on coud cette étoffe avec de la soie de la même couleur.

72. Nous pourrions dire d'une manière générale , que toute couture se fait en commençant à coudre le papier marbré , ensuite le papier blanc , puis le pre-

mier cahier du livre, le second, & ainsi par ordre jusqu'à la fin; que l'on pique son-aiguille dans la chainette qui est à la tête du livre, allant de nerfs en nerfs jusqu'à la chainette de la queue; qu'on remonte en piquant son aiguille dans cette même chainette, finissant à celle de la tête, & ainsi de suite jusqu'à ce que tous les cahiers soient cousus; mais comme la couture est la partie la plus essentielle de la reliure, il faut l'expliquer plus à fond, & donner un détail plus circonstancié de cette opération.

73. IL y a trois sortes de coutures; la première s'appelle *couture à nerfs*; la seconde, *à la grecque*; la troisième, *à nerfs fendus*,

De la couture à nerfs.

74. LA couture à nerfs se fait de quatre manières différentes; la couture simple, la couture propre, la couture ordinaire ou commune, & la couture à ficelles doubles. Nous allons expliquer chacune de ces opérations, & parler d'abord de la simple.

75. QUAND on veut faire cette sorte de couture, la coueuse commence par mettre son livre assemblé & grecqué sur la table du cousoir à sa gauche; ensuite elle prend le premier cahier qu'elle pose en B, *pl. I, fig. 4, (21)* contre les ficelles, le dos du cahier tourné vers elle, la tête du livre à droite, par conséquent la bonne lettre à main gauche contre la table; elle pose sur ce cahier la feuille de papier marbré, ouvre cette feuille de manière qu'une moitié soit à plat sur la table, & l'autre posée verticalement contre les ficelles. Elle la tient ainsi ouverte de la main gauche, pique de la main droite son aiguille dans cette feuille en dehors, observant de piquer précisément vis-à-vis de la grecquure du premier cahier, & ayant soin de laisser passer un bout de son fil assez long pour pouvoir l'arrêter avec celui qu'elle passera dans la seconde feuille: elle fait sortir son aiguille à la gauche du premier nerf, de dedans en dehors de la feuille, la reçoit de la main gauche, repique de la même main à la droite du même nerf, de dehors en dedans, pour embrasser ce nerf avec le fil qu'elle fait sortir à la gauche du second nerf, de dedans en dehors; repique encore à la droite du second nerf, de dehors en dedans, & sort de dedans en dehors à la gauche du troisième nerf, ainsi de suite jusqu'au cinquième: de là elle sort de dedans en dehors vis-à-vis la grecquure de la queue; ensuite on met sur cette feuille celle de papier blanc; on pique cette feuille de dehors en dedans, vis-à-vis la grecquure de la queue: on ressort son aiguille à la droite du premier nerf de la queue, en remontant

(21) Pour coudre un livre, en all. *hes-* de commencer par le dernier cahier, en con-
sen, les ouvriers Allemands ont coutume tinuant jusqu'au titre.

vers

vers la tête ; on repique à la gauche de ce même nerf, de dehors en dedans, pour la faire sortir de dedans en dehors à la droite du second nerf, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la grecquure de la tête, où l'on fait sortir l'aiguille : là on arrête son fil en faisant un nœud avec le bout qu'on a laissé pendre à la feuille de papier marbré ; ensuite on tire le premier cahier de dessous la feuille de papier marbré, on le remet par-dessus la feuille de papier blanc, & on le coud sur le nerf, piquant toujours l'aiguille dans la grecquure de la tête, de dehors en dedans, descendant jusqu'à celle du bas, & remontant au cahier suivant, du bas en haut, pour finir à celle de la tête. Dans cette sorte de couture, chaque cahier est cousu sur tous les nerfs, & c'est ce qu'on appelle la *couture simple*, parce que quoique les ficelles qui doivent former les nerfs soient doubles, cependant on ne coud que sur l'une : on verra dans peu l'usage de la seconde.

76. A chaque grecquure la coureuse arrête son fil en faisant rentrer son aiguille entre deux cahiers, la faisant ressortir pour entourer le fil de la grecquure du précédent cahier, & faisant un nœud, mais sans couper son fil ; car il ne faut pas que l'aiguillée soit interrompue dans toute la durée de l'opération sur un même volume. Si le fil vient à casser ou à finir, on le reprend, ou on lui en ajoute un autre par le moyen du nœud de tisserand. A l'égard des nerfs, s'ils viennent à casser, il faut découdre le livre, détendre les autres nerfs, & recommencer comme si l'on n'avait rien fait ; mais cela n'arrive que quand la ficelle ne vaut rien, ou quand l'ouvrière a trop serré les vis. Je reviens à la couture.

77. ON peut coudre encore deux cahiers à deux cahiers ; c'est-à-dire, qu'on pique le premier à la grecquure, de dehors en dedans, sortant au premier nerf de dedans en dehors ; on laisse ce cahier ; on en prend un second, que l'on pose dessus, & que l'on pique de dehors en dedans au premier nerf, & de dedans en dehors au second ; on revient au premier cahier, que l'on pique au second nerf de dehors en dedans, & l'on sort au troisième nerf de dedans en dehors ; on revient au second cahier, qu'on pique de dehors en dedans du troisième au quatrième nerf ; on retourne au premier, qu'on pique du quatrième au cinquième nerf ; on sort, après ce cinquième nerf, de dedans en dehors par la chaînette de la queue. On pose un autre cahier sur ce second ; on pique dans la grecquure de la queue en remontant, & l'on sort de dedans en dehors à la droite du cinquième nerf, qui devient le premier en remontant ; on laisse encore ce cahier, & l'on en reprend un autre qu'on pose de même dessus : on pique de dehors en dedans à la gauche du cinquième nerf ; on sort à la droite du quatrième ou du second en remontant : on retourne au premier de ces deux nouveaux cahiers ; on pique du quatrième au troisième nerf, & ainsi de suite jusqu'à la fin du livre. Mais nous aurons soin d'avertir qu'on a toujours attention de conserver au commencement & à la fin, quel-

ques cahiers qui sont cousus tout du long, ce qui fait faire le mord au livre : cette couture s'appelle la *couture propre*.

78. ON coud aussi quelquefois à trois cahiers ; mais comme cette manière de coudre est moins solide que les autres, on ne l'emploie que pour les ouvrages communs, & pour les livres auxquels on ne veut pas donner tant de propreté : cette couture, qui s'appelle *couture à l'ordinaire* ou *commune*, a beaucoup de ressemblance avec la couture propre.

79. DANS la couture à nerfs à ficelle simple, on peut coudre deux volumes l'un sur l'autre sans détendre le cousoir : on se sert, pour coudre le premier volume, de la ficelle qui est à la droite de la couseuse, ou vers la tête du volume ; & pour le second, de celle qui est à sa gauche, ou du côté de la queue.

80. LA couture à ficelles doubles, se pratique de même que celle à ficelle simple ; elle ne diffère de la première, qu'en ce qu'au lieu d'embrasser une seule ficelle, on en recouvre deux. Cette couture se pratique communément pour les *in-folio* & pour les *in-quarto*, qui étant plus gros, demandent plus de solidité : on ne l'emploie pour les *in-octavo*, les *in-douze*, les *in-dix-huit*, que quand on veut faire des ouvrages bien recherchés, & des livres couverts en marroquin. On prend pour cette couture, de la ficelle plus menue que celle dont on se sert pour la couture simple : c'est la même que celle qui sert à la couture à la grecque, que nous allons décrire sommairement, attendu qu'elle est très-simple & facile à comprendre, après ce que nous avons dit de la couture à nerfs.

De la couture à la grecque.

81. LA couture à la grecque ne diffère absolument de celle à nerfs, qu'en ce que les nerfs ne sont point apparens sur le dos du livre, parce que les ficelles qui les forment, sont placées dans les entailles que la grecque a faites au dos du livre. Cette couture se fait comme la précédente, cahier à cahier, ou deux cahiers à deux cahiers, & même quand on veut à trois ; mais on ne peut pas, comme à la précédente, coudre deux volumes l'un sur l'autre ; & nous avons déjà dit qu'on se sert d'une ficelle plus fine que celle qu'on emploie pour la couture à nerfs.

De la couture à nerfs fendus.

82. ON prendra aisément l'idée de la couture à nerfs fendus, en se représentant la couture à nerfs à ficelle simple. Nous avons dit qu'ordinairement on disposait ses ficelles doubles, afin que celle qui est à la droite de la couseuse servît à coudre un volume, & celle qui est à la gauche, à en coudre un

autre. Dans la couture à nerfs fendus , la ficelle de la droite sert à coudre le premier cahier , & celle de la gauche à coudre le second. Cette couture se fait cahier à cahier , ou deux cahiers à deux cahiers ; mais on ne peut coudre qu'un volume à la fois sans détendre le cousoir.

83. ON se sert de la même ficelle qu'on a employée pour la couture à nerfs à ficelles doubles : on pique d'abord , comme à toutes les autres coutures , dans la grecquure de la tête ; on sort de dedans en dehors entre les deux ficelles du premier nerf ; on repique de dehors en dedans à la droite de la première ficelle : on sort de dedans en dehors entre les deux ficelles du second nerf : on repique à la droite de ces ficelles ; & ainsi de suite jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la grecquure de la queue ; alors on vient sortir son aiguille de dedans en dehors , entre les deux ficelles du cinquieme nerf : on pique du dehors au dedans , à la gauche de la ficelle gauche de ce cinquieme nerf ; on sort de dedans en dehors , entre les deux ficelles du quatrieme nerf , & ainsi de suite jusqu'à la grecquure de la tête , où l'on arrête , & toujours de même jusqu'à la fin du volume.

84. CETTE couture est non-seulement la plus solide & la meilleure de toutes , mais c'est celle qui donne le plus de grace & le plus de propreté à un livre ; la nervure qu'elle forme sur le dos du livre , est un peu plus large & plus quarrée que celle à ficelle simple , & elle laisse entre les deux nerfs une petite cavité ou gouttiere , sensible à l'extérieur sur la nervure du dos du livre , & qui est assez agréable.

85. J'AI vu d'anciennes couvertures de livres en bois , dont es nerfs étaient formés d'un morceau de peau ou de parchemin refendu dans le sens de leur longueur ou de l'épaisseur du dos du livre , dans laquelle on voyait l'entrelacement des fils qui avaient servi à faire la couture sur ces nerfs. Je ne doute point que ce ne soit cette fente qui a fait donner à ces nerfs le nom de *nerfs fendus* ; & comme nous nous proposons de donner une idée de ce qui sera venu à notre connaissance , sur la maniere dont les anciens reliaient leurs livres , nous remettons à cet endroit à dire comment il nous a paru que ces nerfs étaient assemblés avec les ais qui formaient la couverture.

86. QUAND le livre est entièrement cousu , on coupe les ficelles , on leve le templet qui ferme la rainure du cousoir ; on défait les chevillettes , & l'on ôte le livre , ayant soin de laisser environ trois pouces de longueur au bout des nerfs de chaque côté , afin qu'ils puissent entrer dans les trous du carton.

87. Nous ne devons pas oublier de dire qu'il faut bien prendre garde de trop ouvrir un livre quand il est cousu ; si on le fait , il faut toujours tenir fermement dans sa main gauche le dos de son livre , parce qu'autrement la couture rentrerait en dedans , ce qui empêcherait d'arrondir le dos , & de former le mord ; mais il vaut mieux ne le point ouvrir du tout.

C c c c ij

Détortiller & épointer.

88. QUAND les ficelles ont été coupées, & le livre ôté de dessus l'établi du coufoir, on détortille, & l'on épointe les ficelles. Pour cela on met les bouts pendans des nerfs, sur les genoux ou sur la table, & appuyant fortement dessus, le tranchant d'un mauvais couteau, en les tirant de dessous, on parvient à les user, à leur faire perdre le tortillement que la ficelle avait pris dans la fabrication, & à les effilocher entièrement, les réduisant par-là en une espece d'étoupe; si le bout était trop gros, on couperait quelques-uns des brins de chanvre vers la pointe: ensuite on prend de la colle de farine entre ses doigts, on en imbibe la ficelle, on la roule sur le genou ou sur une table avec le plat de la main, ce qui lui donne un nouveau tortillement, & on la serre un peu entre les doigts, afin que la colle, en séchant, la durcisse & lui fasse faire bien la pointe. Cette petite opération, peu difficile, & en apparence peu importante, est néanmoins nécessaire pour pouvoir faire celle de passer ces bouts de nerfs dans les cartons, & par ce moyen joindre les cartons avec le livre; opération que nous décrirons dans le commencement du second chapitre.

89. NOUS venons de décrire toutes les opérations qui regardent l'assemblage des cahiers, leur battement, leur coufage, en un mot toutes les préparations que le livre doit subir avant que d'être couvert en carton; il faut maintenant faire connaître celles qui sont nécessaires pour mettre le livre en état d'être revêtu de peau, comme de le couvrir en carton, lui former le dos, &c. C'est ce qui fera l'objet du second chapitre, dans lequel nous allons entrer.



C H A P I T R E I I.

Des opérations qu'on fait au livre avant que de le couvrir en peau.

90. QUAND le livre est battu & cousu (22), il faut le revêtir de cartons, qui servent à donner du soutien à la peau dont on doit le couvrir; lui faire le dos, ce qu'on appelle *endosser*, coller ce dos; rogner le livre, mettre la tranche en couleur, enfin faire la tranche-file.

ARTICLE PREMIER.

Du choix des cartons.

91. LES cartons dont se servent les relieurs, sont de ceux qu'on connaît sous le nom de *cartons de moulage*; c'est-à-dire, suivant M. de la Lande, art du cartonnier, (23) de ceux qui sont faits par trituration à la manière du papier. Ils en emploient de huit fortes différentes, qui varient de grandeur & d'épaisseur, suivant la différence des formats & la qualité des ouvrages auxquels ils doivent servir.

92. LA première forte est le *grand aigle ouvert*, qui a quarante pouces de hauteur, sur vingt-six pouces de largeur. Ce carton sert très-peu: on l'emploie à former de très-grands porte-feuilles pour serrer des estampes, & à couvrir certains livres, comme le Neptune Français.

93. 2°. Le *grande bible*, qui a trente-quatre pouces de haut, sur vingt-trois de large, sert pour des atlas de très-grand papier: il faut une feuille entière de ce carton pour chaque côté du livre.

94. 3°. Le *catholicon sans barre*, formé de deux catholicons ordinaires collés ensemble, de vingt huit pouces sur vingt-deux. Ce carton ne sert guere que pour des atlas ou certains porte-feuilles.

95. 4°. Le *petit ais sans barre*, de vingt-sept pouces sur vingt, sert pour de grands livres de figures, qui sont plus hauts, & à proportion moins larges que les in-folio ordinaires, tels que les batailles du prince Eugene, &c.

(22) Quand le livre est cousu, les Allemands le serrent dans une petite presse. Ils donnent au dos une forme convexe, en le frappant légèrement avec un marteau. Cependant les deux feuilles de garde sont libres & hors de la presse, afin de les ga-

rantir de la colle, & de les conserver propres.

(23) Voyez cet art dans le quatrième volume de cette collection, pag. 680 & suivantes.

96. 5°. *Le saint-augustin*, de vingt-quatre pouces sur dix-neuf, sert aux in-folio grand papier, comme les Cérémonies religieuses, ou l'Encyclopédie grand papier, & alors il exige la moitié d'un carton pour chaque côté. Un de ces cartons peut encore couvrir deux in-quarto, comme les œuvres de Rousseau, édition de Paris, 1743, & quatre in-octavo, comme l'Anti-Lucrece de M. le cardinal de Polignac.

97. 6°. *La grande bible ordinaire*, de vingt-deux pouces sur seize, couvre un in-folio ordinaire, deux in-quarto & quatre in-octavo, aussi de papier ordinaire.

98. 7°. *Le catholicon ordinaire*, de vingt-un pouces sur quatorze, sert pour quatre in-octavo, comme les dictionnaires portatifs, ou l'abrégé chronologique de l'histoire de France, de M. le président Hénault; pour cinq in-douze ordinaires, comme le Rollin, ou le spectacle de la nature; sept in-douze petit format, comme les éditions des auteurs de théâtre; autant d'in-dix-huit, & douze in-vingt-quatre.

99. 8°. *Le petit ais ordinaire*, de vingt pouces un quart, sur treize & demi, sert encore pour un in-quarto grand papier, comme le traité des arbres fruitiers, de M. Duhamel, & pour deux in-octavo, aussi grand papier.

100. LES formes que nous venons d'indiquer pour les cartons, ne sont point du tout indifférentes; il est nécessaire que le relieur choisisse un carton proportionné à la grandeur du livre qu'il veut couvrir; sans cela il y aurait de fausses coupes, & cela occasionnerait un déchet qui augmenterait assez considérablement les frais de la reliure.

101. SI le livre est très-gros, ou si l'on veut faire une reliure propre, on colle plusieurs feuilles de carton l'une sur l'autre, ce qui donne plus de force & plus de soutien au livre; alors le cartonnier fait cet ouvrage pour le relieur: mais cela ne se pratique point pour les cartons du petit ais ordinaire.

Maniere de couper les cartons, & description de la pointe ou couteau qui sert à les couper.

102. LES relieurs se servent (24), pour cette opération, d'un outil r 7, pl. I, fig. 5, assez semblable à une lame d'épée, d'environ deux pieds six pouces de longueur totale depuis le bout du manche jusqu'à la pointe de

(24) Les relieurs Allemands se servent, pour couper les cartons, d'un couteau ordinaire, qu'ils ont soin de bien aiguïser. La

regle qui dirige le trait, est ordinairement de fer.

la lame, qui est terminée par une pointe coupante des deux côtés, & très-tranchante, afin que la coupe soit nette & sans bavure; à environ cinq pouces du bout, la lame est entourée d'un morceau de peau, pour empêcher que l'ouvrier, en saisissant la lame par cet endroit, ne se blesse la main. Ce morceau de peau fait aussi que la lame emplissant mieux la main de l'ouvrier, elle ne varie point, & il coupe plus sûrement. Lors donc qu'il veut s'en servir, il la saisit par cet endroit, & posant le bout du manche contre son épaule droite, il appuie fortement le bout de la lame sur son carton, il la promène en ramenant à lui le long d'une règle qu'il tient fortement assujettie de la main gauche. L'ouvrier doit avoir soin de pencher sa pointe, en jetant le manche en-dehors de son corps, afin de couper son carton un peu en biais, & lui former une espèce de biseau, ce qu'on appelle *lui donner du mors*. Ainsi l'on voit qu'en coupant une feuille, on fait deux mors en même tems, dont l'un se trouve en-dessus, & l'autre en-dessous du carton.

103. COMME le grand aigle ouvert s'emploie tout entier, on ne fait que rogner un peu le bord tout autour quarrément avec la pointe, c'est-à-dire, sans lui donner de mors, pour ôter cette partie, qui est moins épaisse & plus faible que le reste.

104. QUAND c'est un in-folio qui n'exige point un carton entier pour chaque côté, on coupe le carton en deux dans le sens de sa hauteur.

105. SI l'on emploie du saint-augustin pour l'in-quarto, on fend son carton dans le sens de la largeur, & on le coupe en long. Les relieurs appellent *fendre*, quand avec leur pointe ils coupent le carton à moitié, sans détacher les deux parties l'une d'avec l'autre, & sans leur donner de mors; & quand ils donnent leurs traits de pointe assez avant pour détacher les deux morceaux de carton: & en lui donnant du mors, ils disent qu'ils *coupent le carton*.

106. POUR couvrir deux in-quarto avec un carton saint-augustin, on le fend suivant la ligne perpendiculaire & on le coupe suivant la ligne horizontale; ainsi on a les quatre quarrés égaux, qui doivent servir pour deux in-quarto, un quarré pour chaque côté du livre.

107. COMME le carton de grande bible ordinaire sert à des formats assez semblables à ceux auxquels on emploie le saint-augustin, on voit qu'il doit se couper de même.

108. POUR l'in-octavo, on fend le carton suivant la ligne perpendiculaire; on le divise en quatre parties égales, au moyen de trois lignes horizontales: ce qui donne les quatre bandes, & dont chacune fournit deux.

109. POUR l'in-douze ordinaire, on fend le carton suivant la ligne perpendiculaire; on le divise en cinq parties égales, par le moyen de quatre lignes horizontales: ce qui donne cinq bandes, de deux cartons in-douze chacune.

110. A l'égard du petit in-douze, de l'in-dix-huit & de l'in-vingt-quatre, comme nous avons dit que le catholicon ordinaire qu'on y emploie, doit servir à en couvrir sept de ce format, pour ne pas faire de faulle coupe, & ne rien perdre de son carton, il faut faire une levée d'une bande, que les relieurs appellent *traverse*, ayant soin que la largeur de cette bande ou traverse soit égale à celle que doit avoir le côté du livre de ce format. On fend d'abord toute sa feuille suivant la ligne perpendiculaire; ensuite on tire une ligne horizontale, au quart du carton; puis on fend la partie restante du carton, suivant deux lignes paralleles à l'horizontale, & on la coupe suivant deux lignes perpendiculaires; ce qui donne les quatre bandes de quatre cartons chacune, & la levée.

111. IL faut observer que, pour ces deux derniers formats, on a soin de conserver au haut & au bas du carton, un demi-pouce qui ne soit point compris dans le compassement; parce que comme les bords sont moins épais & par conséquent plus faibles, il faudra les retrancher.

112. APRÈS que le carton a été coupé par bandes d'une largeur égale à celle des côtés du livre, on le bat sur la pierre, ayant soin de battre plus ou moins fortement, suivant que le carton est plus ou moins épais, & aussi suivant le format du livre auquel on le destine. Un carton pour un in-douze se bat bien moins que celui pour un in-folio, qui étant plus pesant, fatigue davantage. On bat toujours du côté qui doit toucher les feuillets, & jamais sur celui qui doit être couvert par la peau. Ce battement resserrant les pores du carton, lui donne plus de consistance & de solidité; si l'on veut le rendre encore plus ferme, on colle sur les deux faces une feuille de papier, quelquefois même de parchemin: c'est ce qu'on appelle *affiner le carton*; alors il faut le battre avant de le couper. Quand on affine le carton avec du parchemin, on le colle la fleur en-dedans, sans quoi il ferait sujet à se décoller; mais on s'est rarement servi de parchemin pour affiner le carton, & aujourd'hui cette marchandise est trop chere pour qu'on pense à l'employer.

113. QUAND les cartons ont été battus & coupés de grandeur convenable, on les perce de trous destinés à recevoir les bouts des ficelles qui font les pointes des nerfs: c'est ce que les ouvriers appellent *piquer les cartons*. L'ouvrier présente son carton sur son livre, ayant soin de le bien partager haut & bas, ou de le mettre de maniere qu'il débordé également les bords du livre, tant en-haut qu'en-bas, ou en tête & en queue. On fait avec un poinçon bien aigu, un trou *a*, *pl. I, fig. 6*, le plus exactement qu'il se peut, vis-à-vis & à une certaine distance de chaque nerf. Cette distance doit varier suivant la grandeur ou la petitesse des livres; pour un in-folio, les trous doivent être à environ quatre lignes de distance du bord; pour les in-quarto & les in-
 octavo,

octavo , à trois lignes ; & pour les in-douze , à une ligne & demie. Cet éloignement du bord du carton , est fait pour lui donner assez de jeu en-haut & en-bas , pour qu'il puisse se rogner avec le livre , ce qu'on appelle *faire la chasse du livre*. Nous expliquerons cela plus en détail quand nous parlerons de la rognure.

114. QUAND on a piqué le premier trou *a* , on en fait tout de suite un second *b* , au - dessus , & aussi éloigné du premier que ce premier l'est du bord du carton ; ensuite on retourne son carton , & on pique un troisième trou *c* , sur la face battue , ou qui touche les feuillets du livre ; on le fait à peu près à égale distance en tout sens des deux premiers : par cette disposition , ces trous forment à peu près un triangle *abc* , dont les trois côtés sont égaux.

115. QUAND on a fait les trous au carton , on y fait entrer l'une après l'autre les pointes des nerfs , commençant de dehors en dedans par le premier trou *a* , le plus près du mors du carton ; ce qui se fait à chaque trou dans toute la longueur du carton ; c'est après avoir passé cette première fois les pointes du nerf , qu'on voit le jeu qu'il faut laisser pour faire la chasse ; si la ficelle serre trop , s'il n'y a pas assez de chasse , on la lâche en faisant balancer son carton , ce qui donne du jeu à la ficelle : on entre dans le troisième trou *c* , qui est de dedans en dehors , puis dans le trou *b* , piqué perpendiculairement au-dessus du premier , de dehors en dedans , & qui est le second de la piquure ; on passe la pointe du nerf sous la ficelle , qui va du premier au troisième trou pour l'arrêter plus fermement , & empêcher qu'elle ne coule , ce qui s'appelle *passer en croix* ; mais cela ne se pratique qu'au premier & au dernier nerf de chaque côté : on se contente , pour les nerfs intermédiaires , de coucher la pointe du nerf le long du carton. Dans les in-folio , autres grands livres , & en général dans tous les ouvrages qui se font avec recherche , & pour lesquels on emploie du carton très-épais , on passe les nerfs en croix dans toute la longueur du carton.

116. QUAND on a ainsi passé tous les nerfs dans leur trou , on cogne les ficelles en frappant , avec le marteau à endosser , sur la pierre de liais , qu'on appelle *à parer* , pour écraser les trous & aplatis les ficelles ; ce qui les fait , pour ainsi dire , entrer dans le carton & s'y incorporer. Cela empêche que les bouts des nerfs ne coulent dans leur trou , & qu'ils paraissent au travers de la couverture du livre. Ensuite tenant les deux cartons dans une situation horizontale , ayant soin que les nerfs soient bien droits , on les rabaisse sur les cahiers. Si l'extrémité du côté du mors était gênée par les feuillets , ce qui empêcherait que le livre ne fermât bien , on lui donnerait un peu plus de jeu , en faisant reculer les pointes des nerfs avec le bout du poinçon.

Tome VIII.

D d d d

De l'endossement (25).

117. L'ENDOSSEMENT des livres est une des parties les plus essentielles de l'art que nous traitons. Comme on a souvent occasion d'ouvrir un livre, c'est toujours par là qu'il fatigue le plus; & quand le dos est déformé, ce qu'on appelle *cassé*, il n'y a plus moyen de le faire revenir; il faut nécessairement le donner à relire: ce qu'on doit éviter tant que l'on peut, parce qu'un livre à sa seconde reliure, a toujours une bien plus petite marge, & par conséquent beaucoup moins de grace que celui qui n'a été relié qu'une fois. C'est pourtant la partie de la reliure la plus négligée par ceux des ouvriers qui ne cherchent point à se distinguer dans leur art, ou dans les ouvrages communs, auxquels on ne veut pas mettre le prix nécessaire. C'est donc un grand abus & une économie bien mal entendue de la part de ceux qui font travailler, de chercher à épargner un prix modique sur la totalité de l'ouvrage, pour se procurer une reliure mal conditionnée, & qui doit durer bien moins qu'une autre. Nous allons décrire dans cet article, la manière dont se fait l'endossement d'un livre; & nous ferons voir en quoi consiste la différence d'un bon ouvrage avec du médiocre.

118. LA première des opérations de l'endossement, est de *passer le livre en parchemin*, c'est-à-dire, de garnir le dos de bandes de parchemin, qui seront collées dessus pour lui donner de la fermeté, & empêcher qu'il ne se rompe quand on ouvre le livre. Ces bandes se font avec du parchemin neuf ou vieux, il n'importe; il faut seulement éviter qu'il soit trop fort, parce qu'il ne se collerait pas aisément sur le dos du livre. On coupe ces bandes de longueur proportionnée à la grosseur du dos du livre, & de la largeur qui convient pour qu'elles puissent être placées entre deux nerfs: ce qui leur fait aussi

(25) Les Allemands n'endossent point leurs livres comme les Français. Après avoir donné au dos la courbure convenable, ils le passent avec de la colle forte, afin que toutes les feuilles ne fassent qu'un corps entr'elles & avec les nerfs. Ils se servent pour cela de colle forte bien fondue, chaude, & point trop épaisse ni trop claire, enforte qu'elle coule librement de dessus le pinceau, quand on l'y trempe. Sur un in-folio, ou un in-quarto que l'on veut relire à la française, ou à l'anglaise, ils collent par-derrière des bandes de par-

chemin. Pour les in-octavo & les in-douze, ils y collent de ces livrets de papier fort mince qui servent d'enveloppe à l'or battu. S'il s'agit de relire en parchemin des in-folio, des in-quarto, des in-octavo, des in-douze, on double le dos avec de la toile. Ce doublage ne se met qu'après que la première colle a bien pénétré dans tout le dos du livre, que l'on bat pour cet effet avec le marteau; alors on applique une couche légère de colle, sur laquelle on place les bandes de doublage.

donner le nom d'*entre-nerfs*, quoique, pour parler exactement, on ne doit donner ce nom qu'à l'espace, sur le dos du livre, qui est entre deux nerfs. Ainsi l'on voit que cette bande a été ainsi appelée, parce qu'elle doit être collée sur l'*entre-nerf* du livre.

119. IL y a quatre manières de passer en parchemin, qui toutes sont usitées à proportion de la grosseur du volume, de la solidité qu'on veut lui donner, & du prix qu'on veut mettre à l'ouvrage. La première & la plus commune, est celle de mettre seulement des bandes au haut & au bas du livre, ou à la tête & à la queue, ce qu'on appelle *passer en tête & queue*. De quelque manière qu'on relie son livre, quelque grosseur qu'il ait, quelque dépense qu'on y fasse, on passe toujours en tête & en queue. Pour cela on met son livre à plat sur la table devant soi, le dos du côté de la main droite; de la gauche on leve doucement le carton, sans le trop forcer; on prend de la main droite sa bande de parchemin, qu'on fait entrer entre le carton & le dos du livre, de manière qu'elle couvre le dos à peu près entièrement: je dis à peu près entièrement, parce que comme le parchemin s'allonge toujours un peu quand on l'imbibé de colle, on lui laisse du jeu; ainsi il s'en faut environ deux lignes, que le bout de la bande ne touche le bord du dos opposé au côté par où on la fait entrer. Le bout de la bande qui reste appuyée contre le carton & qui y sera collée, s'appelle *la garde du livre*: on voit ces gardes *fig. 7, pl. I, en a b c*. On fait la même opération à la queue avec les mêmes précautions; ensuite on retourne son livre de manière qu'on ait toujours les nerfs ou le dos à sa droite, & la gouttière à sa gauche. On remet une pareille bande en tête & queue, qui doit recouvrir la première & être collée dessus: on colle toujours le parchemin du côté de la fleur.

120. LA seconde manière de passer en parchemin, est de passer *en deux milieux*, c'est-à-dire, une bande qui doit couvrir le second *entre-nerf*, & une autre au troisième *entre-nerf*; l'une de ces deux bandes doit se mettre à gauche, l'autre à droite. Cette seconde méthode donnant un peu plus de soutien que l'autre au dos du livre, commence à approcher davantage de la perfection.

121. LA troisième manière a encore son avantage; elle consiste à *entrelacer* ou passer un parchemin simple tout le long du dos, entre chaque nerf alternativement, l'un de droite à gauche, & l'autre de gauche à droite.

122. LA plus parfaite de toutes, celle aussi qui s'emploie pour les ouvrages de conséquence, est celle de *passer double* tout le long du dos. Elle se pratique de deux manières différentes; car on peut passer tout le long, de la tête à la queue, sans omettre aucun *entre-nerf*, une bande double de chaque côté, qui se recouvrent l'une l'autre. Mais quand les relieurs veulent encore pousser la

D d d d ij

perfection plus loin , ils prennent deux bandes de parchemin de la longueur du livre , une pour chaque côté ; chacune de ces bandes a deux pouces & demi environ de largeur pour un in-douze ordinaire ; on place une de ces bandes vis-à-vis des nervures , & l'on fait avec un poinçon deux marques au-dessus & au-dessous de chaque nerf. Ces marques servent à couper les bandes de parchemin en autant de divisions qu'il y a de nerfs , & à faire des entailles au parchemin , afin que les bandes puissent entrer entre chaque nerf. On place son livre sur la table devant soi , comme on a fait pour passer en tête & queue ; on fait entrer ces bandes ainsi découpées de dedans en dehors , en les passant entre le carton. Le reste de la bande qui demeure entier , forme ce que nous avons appelé *la garde* , & doit être collée sur le carton , comme nous le dirons en son tems. Cette opération demande un peu plus de tems & de soin que les autres ; mais aussi l'on sent que ces deux bandes doivent donner infiniment plus de force au livre.

123. Si le livre doit être relié à la grecque , on se sert de pareilles bandes , avec la différence que ce sont les parties échancrées qui s'appliquent en dedans sur le carton , & que la partie , qui n'est point coupée , se colle contre le dos du livre ; ce qui se peut , parce qu'à cette sorte de reliure les nervures ne sont point apparentes.

124. QUAND on a passé son livre en parchemin , il faut l'*endosser* ; & quoique cette opération pût se faire sur un seul volume , cependant on a coutume d'en réunir plusieurs ensemble : on endosse jusqu'à dix in-douze , quand ils ne sont pas bien gros , huit quand ils sont épais ; l'in-folio s'endosse seul : on peut endosse jusqu'à quatre in-quarto ; mais ordinairement on n'en met que trois.

125. ON se sert pour endosse , 1°. d'une presse qu'on appelle à *endosse* , & qui est la même que la petite presse à presser ; 2°. d'ais de bois pour mettre entre les livres ; 3°. d'un poinçon ; 4°. d'une corde à endosse ; 5°. du grattoir ; 6°. d'un marteau qui ne diffère en rien d'un marteau léger à main de ferrurier ; 7°. enfin on emploie de la colle qu'on applique avec le pinceau. Nous allons décrire chacun de ces instrumens , & indiquer la manière de s'en servir.

126. LA presse à endosse est composée de six pièces toutes de bois ; savoir , deux jumelles LL & MN , *fig. 8 & 9 , pl. I* , deux clefs oo , & deux vis mm ; chaque jumelle est formée d'un morceau de bois de chêne de trois pieds & demi de long , cinq à six pouces de large , sur quatre pouces d'épaisseur ; chacune est percée à deux pouces de son extrémité , de deux entailles quarrées ou mortaises pp , *fig. 9* , pour y loger les clefs oo , qui servent à retenir les jumelles , & à les assembler. Ces clefs sont des morceaux de bois équarris , de deux pieds un pouce de longueur , & de deux

pouces d'équarrissage, qui sont arrêtés fortement par une de leurs extrémités dans la jumelle d'en-bas M, à fleur de son plan de dessous, & dont la longueur traverse la mortaise de l'autre jumelle N, de manière que cette seconde jumelle puisse couler librement le long de la clef. A deux pouces en dedans, & sur la même ligne de ces mortaises dans la jumelle supérieure, sont pratiqués deux trous taraudés *ss*, de deux pouces & demi de diamètre, qui servent d'écrous aux deux vis; on fait deux trous semblables *nn*, vis-à-vis de ceux qui sont à écrous dans la jumelle inférieure M, mais un peu plus grands pour recevoir la tête des vis. Ces vis ont deux pieds & demi de longueur totale; leurs pas ou filets sont de deux pieds, & elles ont deux pouces & demi de diamètre. La tête *qqqq*, fig. 8 & 9, a cinq pouces de long, & trois & demi de diamètre. Entre la tête & la naissance des pas de vis, se trouve un espace *r*, fig. 9, d'un pouce, uni & sans filets, qu'on appelle *le blanc de la vis*, qui traverse l'épaisseur de la jumelle d'en-bas. Les têtes de ces vis, à un pouce de distance du dessous de la jumelle, & à un pouce & demi de leur extrémité inférieure, sont percées de deux trous *qq*, fig. 8 & 9, diamétralement opposés, ou qui se croisent l'un l'autre, dans lesquels on introduit une barre de fer pour ferrer la vis.

127. QUAND on veut monter cette presse, il faut arrêter d'abord le bout inférieur des clefs *oo*, fig. 9, dans les mortaises *pp* de la jumelle inférieure M, les faire entrer dans celles de la jumelle supérieure N; ensuite on introduit les vis dans les trous *nn*, de là dans les écrous *ss*, de la jumelle supérieure; & faisant tourner également ces vis, on serra la presse tant & si peu qu'on veut.

128. LES ais sont faits de bois de hêtre; on en emploie plus ou moins, suivant le nombre de volumes qu'on se propose d'endosser: ils sont de différentes dimensions, relativement aux endroits où on les met. Par exemple, ceux fig. 4, qui sont l'un au commencement & l'autre à la fin d'un paquet de livres, s'appellent *membrures*: ils ont dix pouces de longueur, à peu près quatre de largeur, un pouce d'épaisseur du côté du dos, & ce bord est quarré; le bord opposé est rond, & a neuf lignes d'épaisseur. Les autres ais qui se mettent entre chaque volume, que pour cela on nomme *entre-deux*, sont faits de merrain; ils ont neuf pouces & demi de longueur, trois de largeur, quatre lignes d'épaisseur au côté du dos, & deux lignes au bord opposé.

129. QUAND on veut endosser, on couche la presse horizontalement, ce que les ouvriers appellent *de champ*, sur les traverses *kk* des montans du coffre G de la presse à rogner, pl. I, fig. 10 (les ouvriers appellent ce coffre *le porte-pressé*); de manière que l'ouvrier ait à sa droite les têtes *qq* des vis, fig. 8. On ouvre la presse en faisant tourner les vis; on applique sur la

face intérieure de la jumelle L, fig. 8, ou M, fig. 9, une membrure Q; sur cette membrure, un volume R, le dos en haut ou du côté de l'ouvrier, & le bord ou la gouttière en bas; puis un entre-deux, un volume, un entre-deux, & ainsi de suite jusqu'au dernier volume du paquet, qu'on termine par une membrure Q. Alors tenant son paquet en respect de la main gauche, & prenant garde de rien déranger, on serre médiocrement le paquet, afin de pouvoir redresser ses livres si quelques-uns s'étaient dérangés. On prend ensuite de la main gauche un poinçon à endosser *h*, pl. I, fig. 11. Cet outil est fait comme les poinçons ordinaires, excepté qu'il est un peu plus gros & qu'il ne pique pas (26). L'ouvrier passe le poinçon entre les cahiers, prenant d'abord quatre cahiers du côté du carton, en commençant par la queue; il souleve un peu les cahiers, & avec le marteau qu'il tient de la main droite, il frappe sur le nerf, tantôt par la tête, & tantôt par la panne du marteau, mais toujours en arrondissant, c'est-à-dire, frappant davantage sur les cahiers qui sont plus près du carton, que sur ceux qui se trouvent au milieu; il retourne à la tête du livre, où il fait la même opération.

130. Si dans ce travail quelque livre s'était un peu dérangé, il les remettrait tous d'alignement par le côté de la tête; & après avoir relevé son paquet de manière qu'il déborde d'un pouce au-dessus de la presse, ce que les ouvriers appellent *mettre hors de la presse*, il serre fortement & bien également sa presse; ensuite il prend un paquet d'une corde *cablée* en trois, qu'on appelle *corde à endosser*: il en faut environ trente-deux pieds pour un paquet de dix volumes in-douze; il fait une boucle à sa corde, il serre le haut du paquet en faisant faire sept ou huit révolutions de corde, & il l'artête: il relève son paquet de quatre pouces dehors la presse, & achève d'employer le reste de sa corde à ferrer le bas du paquet. Cette seconde ligature est très-nécessaire pour empêcher les livres de sortir d'entre les ais, & de se défendosser quand on desserrera la presse.

Coller & tremper les dos.

131. LE paquet étant ainsi ferré, on trempe le dos avec la colle de pâte ou de farine; on peut faire cette colle avec un tiers de livre d'amidon, & une demi-once d'alun, qu'on délaie dans cinq demi-septiers d'eau chaude, faisant un peu bouillir le tout pour donner de la consistance à la colle. L'alun empêche que les vers ne s'engendrent dans la colle, & n'attaquent le dos du livre. Quand la colle est froide, on en met sur le dos avec un gros pinceau, sans ménager la colle, & ayant soin qu'il en entre dessous & dessus les parchemens. On laisse le paquet ainsi humecté tremper pendant environ une

(26) On en a de différentes grosseurs.

heure, afin que la colle puisse pénétrer entre les cahiers. Au bout de ce tems, on gratte le dos avec un instrument appelé *grattoir* : c'est une espece de cifeau *t*, *pl. I*, *fig. 12*, dont de fer est armé de dents; on gratte fortement du haut en bas, pour faire mieux entrer la colle entre les cahiers. Si l'on fait de l'ouvrage dont les papiers soient durs à prendre la colle, ou qui doivent éprouver de la fatigue, on se sert d'un grattoir dont les dents sont un peu plus aiguës, & même au lieu de gratter, on pique assez fort. On fait cette opération deux ou trois fois; on repasse de nouveau de la colle sur le paquet; on le laisse tremper encore quelque tems, & avant que la colle soit tout-à-fait sèche, on frotte les dos avec le frottoir *s*, *fig. 13*. Cet instrument est de fer; il a environ huit pouces de long, & est enflé de près de deux pouces dans son milieu *s*, qui lui sert de poignée: il ressemble assez par ses extrémités au fer d'un outil que les menuisiers nomment *mouchette*, hors qu'il n'est point tranchant: cette figure est nécessaire pour lui faire suivre la courbure du dos du livre. On tient ce frottoir à deux mains; & le tenant un peu couché, on le pousse devant soi de la tête à la queue, passant plusieurs fois sur le même endroit entre chaque nerf assez vite, en arrondissant & appuyant fortement; mais on a grand soin de ne point toucher au nerf. On répète la même opération, avec les mêmes précautions, de la queue à la tête; après quoi on essuie tout son dos avec une poignée de rognures de papier, pour le nettoyer de la colle qui y est restée, & de toutes les ordures que le grattement y a occasionnées. On repasse légèrement le pinceau sur le dos du livre, & on couche les parchemins qui ont été passés avant l'endosseure, ce qui s'appelle *coller les parchemins*; on retire le paquet de la presse, on le porte au feu pour le faire sécher, l'y laissant jusqu'à ce qu'il devienne plus sec que moite: il ne faut cependant pas qu'il soit tout-à-fait sec; car on ne pourrait pas redresser si facilement.

132. CETTE opération de redresser est à peu près la même que celle que nous venons de décrire: on se sert aussi du frottoir; la seule différence est, que ce qui s'est fait dans la première sur le livre mouillé, se fait à sec dans la seconde. L'ouvrier tenant son frottoir droit, l'appuie d'un côté du nerf, & frappe dessus à petits coups redoublés avec son marteau à endosser, sur le côté opposé. Cela se fait des deux côtés des nerfs, & à tous l'un après l'autre pour les rendre droits, & également distans les uns des autres; ce qui s'appelle *redresser les nerfs*; & cela est d'autant plus nécessaire, qu'il n'est pas possible que les frottemens & grattemens précédens ne les aient un peu dérangés.

133. ON laisse encore sécher le livre; & quand il est bien sec, on le passe en colle forte: on se sert de la colle de Flandres, qu'on applique au pinceau le plus chaud qu'on peut, pour qu'elle s'insinue mieux entre chaque cahier; car il est à remarquer que, quoique le dos soit couvert aux entre-nerfs de

parchemins qu'on a collés par l'opération précédente , comme cette bande ne remplit pas exactement la distance qui est entre chaque entre-nerf, & que d'ailleurs la colle chaude fait un peu boursoffler le parchemin, il s'en insinue entre ce parchemin & les cahiers. On observe de mettre la colle bien également sur le dos & le long des mords de tous les livres du paquet, afin que toutes les parties prennent la colle, & d'appuyer légèrement le pinceau, crainte de déranger les nerfs. On met ensuite son paquet devant le feu jusqu'à ce que la colle soit parfaitement sèche, après quoi on délie le paquet, & on prépare les livres pour la rognure.

ARTICLE III.

Du rognement.

134. AVANT que de rogner le livre, le relieur colle l'une sur l'autre les deux feuilles de papier blanc & marbré, dont nous avons parlé au commencement de la couture; ensuite on met chaque volume en presse entre deux ais à presser, qui sont des planches quarrées, faites de bois de hêtre ou de poirier, & d'une égale épaisseur dans toute leur superficie; il ne faut pas que ces ais excèdent le mords du livre, sans quoi le dos se fripperait, l'endossement serait totalement gâtée, & le livre ne ferait jamais bien conditionné. On laisse le livre en presse environ un quart d'heure; pendant ce tems on prépare sa presse à rogner. Cette presse est commune aux relieurs & aux marchands papetiers, qui sont souvent obligés de vendre du papier battu & rogné: nous allons en donner une description. Mais comme à bien des égards elle ressemble à la presse à endosser que nous avons décrite ci-devant, & que les mêmes pièces sont communes à l'une & à l'autre, nous nous contenterons de donner les dimensions des principales pièces de celle-ci, qui sont différentes de celles de la presse à endosser; & nous n'insisterons particulièrement que sur la description du couteau & de sa monture.

Description de la presse à rogner, & de son couteau (27).

135. ELLE est, ainsi que la presse à endosser, composée de six pièces;

(27) La presse à rogner des Allemands, *Beschneide-pressé*, diffère peu des presses ordinaires. Elle a trois pieds & un pouce de long, afin que l'ouvrier puisse en appuyer à terre l'extrémité inférieure, tandis que la supérieure repose contre son corps.

La jumelle gauche porte aussi une tringle, servant à assujettir le couteau sur la presse. L'ouvrier saisit fortement le couteau des deux mains, & de la gauche il fait tourner la vis du milieu, à mesure qu'il rogne, pour rapprocher la jumelle qui porte le savoir,

favoir, les deux jumelles MN, *pl. I, fig. 8 & 9*, qui ont trois pieds six pouces & demi de longueur, six pouces & demi de largeur, & cinq pouces d'épaisseur; les deux clefs *mm*, qui ont un pied onze pouces de longueur, un pouce neuf lignes de largeur, & deux pouces d'épaisseur; les deux vis *qq*, qui ont deux pieds quatre pouces de longueur totale. La tête de ces vis a cinq pouces & demi de longueur, & elles ont six pouces & demi de blanc; ainsi il reste un pied quatre pouces de pas ou filets de vis: ce blanc est creusé en *r*, d'une échancrure ou collet de neuf lignes de largeur, qui reçoit une cheville plate ou tenon, de huit lignes & demie d'épaisseur, un pouce & onze lignes de largeur, & qui a autant de longueur que la jumelle a d'épaisseur. Cette cheville traverse la jumelle par la mortaise *pp*, & entrant dans le collet de la vis, en retient le blanc ou la tête dans son trou. Cette cheville au reste est nécessaire, afin que les têtes des vis soient stables dans leur jumelle. La tête des vis est aussi percée de quatre trous placés à angle droit pour ferrer la vis au moyen d'un barreau de fer; un de ces trous est percé à deux pouces trois lignes du côté du blanc de la vis, & l'autre à deux pouces du bout.

136. LA jumelle droite N est renforcée en dedans par une tringle ou languette d'un quart de pouce d'épaisseur, taillée en chanfrein, c'est-à-dire, en diminuant d'épaisseur vers la partie inférieure de la jumelle; la gauche M, porte sur sa face supérieure une autre tringle de sept lignes de hauteur, d'un pouce de largeur, & qui diminue aussi de largeur à la partie appliquée sur la jumelle, ce qu'on appelle *en queue d'aronde*. Nous ferons voir l'usage de ces deux pieces, dans la description particulière que nous allons donner du couteau.

137. LE couteau ou le fût sur lequel est monté le couteau à rogner, est une espece de presse qu'on fait couler sur celle que nous venons de décrire. Cet assemblage, *fig. 14, pl. I*, est composé de deux jumelles N, O, de deux clefs Q, Q, de la vis R, du couteau P, & du clou à vis S, avec son écrou T.

couteau. On commence à rogner le livre par la tête & par la queue, après avoir marqué la longueur avec une espece de regle, appelée *Punctureisen*. Le couteau, en all. *Schnitthobel*, *fig. 15, pl. I*, n'est point comme celui des Français; c'est une lame circulaire de cinq à six pouces de diametre, aiguillée dans toute sa circonférence, & percée dans le milieu pour recevoir une vis à tête, qui la fixe sur la jumelle. On ouvre d'abord les jumelles du couteau propor-

tionnellement à l'épaisseur du volume, ensuite on le ferme successivement en tournant la vis A F. C'est la main gauche, appuyée sur la poignée A, qui imprime le plus de force au couteau. Pour rogner le volume par-devant, on plante deux aiguilles en travers des deux nerfs de la tête & de la queue, afin que le dos soit droit tandis que l'on rogne. Dès que la tranche est faite, on retire les aiguilles, & l'on redonne au dos sa courbure.

Tome VIII.

E e e e

138. LA jumelle O de la droite, qui porte le couteau, & qu'on appelle le *talon*, a, ainsi que celle de la gauche N, qu'on nomme l'*écrou*, neuf pouces de longueur, quatre pouces neuf lignes de hauteur, & deux pouces d'épaisseur; ces deux jumelles sont assemblées, comme celles de la presse, par les deux clefs QQ, qui ont un pied cinq pouces & demi de longueur totale, & elles sont traversées dans leur milieu par la vis R. Cette vis a deux pieds trois pouces de longueur depuis son extrémité jusqu'au bout de la poignée, laquelle a sept pouces de longueur, & entre dans la jumelle de la droite par le trou lisse r : elle a deux pouces & demi de blanc, au milieu duquel se trouve un collet d'environ dix lignes, pour faire place au clou S qui arrête la lame du couteau, & empêche encore la vis de sortir de son écrou. Le dessous de la jumelle gauche N, est creusé dans sa face inférieure, d'une rainure oo en queue d'aronde, dans laquelle entre la tringle fixée sur la jumelle gauche de la presse à rogner : cette tringle étant taillée, comme nous l'avons dit, en queue d'aronde, sa face la plus large répond à la partie la plus large de la queue d'aronde de la rainure faite à la jumelle N ; ainsi cette jumelle ne pouvant sortir de dessus la tringle, est tenue bien assujettie & appliquée contre la presse : ce qui est très-nécessaire pour diriger la marche du couteau, & le faire toujours aller droit. Dessous la jumelle droite O, est pratiquée une entaille quarrée p, de deux pouces trois à quatre lignes de largeur, pour recevoir le talon q de la lame du couteau, qui affleure le dessous de ladite jumelle O, laquelle est encore percée d'un trou quarré qui la traverse dans toute sa hauteur, pour y introduire & y placer le clou à vis S, dont la tête arrête le talon du couteau.

139. LE couteau est une lame d'acier d'environ trois lignes d'épaisseur dans son milieu, & se réduit à une ligne sur les côtés. La pointe se termine en fer de lance; à l'égard du talon auquel la lame est soudée, il est de fer : il a deux pouces trois à quatre lignes en quarré.

140. QUAND on veut monter ce couteau, on fait entrer le clou à vis s, dans le trou quarré qui est percé dans le manche du couteau; on applique ce manche à l'entaille p pratiquée sur la face inférieure de la jumelle O, de manière que le côté plat de la lame affleure cette même face, & que le clou S entrant dans la petite mortaise quarrée p, arrête le collet du blanc de la vis R, lorsqu'on l'aura fait passer par le trou lisse r de la jumelle, ferrant le clou à vis au-dessus de la jumelle par l'écrou T : on arrête fermement le couteau contre la jumelle; ensuite on fait entrer les clefs QQ, d'abord dans leurs mortaises q, q, de la jumelle O, où elles doivent être justes & bien arrêtées; on introduit l'autre bout dans les mortaises p, p, de l'autre jumelle N, dans lesquelles elles doivent aller librement; on fait entrer la vis premièrement dans le trou non taraudé r de la jumelle O, puis dans le trou

à vis *g* de l'autre jumelle *N*. La petite presse qui porte le couteau étant ainsi montée, on engage la jumelle *N* avec la tringle de la presse à rogner, par la rainure *oo*; alors en appuyant une main sur la poignée *R*, & l'autre sur le bout de la vis, & poussant devant soi en faisant faire à la vis un petit mouvement en avant, on serre la vis, on fait avancer la pointe de la lame vers la jumelle de la gauche, & l'on coupe le papier : on frotte ordinairement avec du savon sec, la tringle *ll*, pour faire mieux glisser la jumelle *N*.

141. TOUT cet équipement est monté sur un pied composé de quatre montans *iiii*, *fig. 10, pl. I*, de bois de chêne, très-simple & très-uni, retenu par dix traverses *kkk*, entre lesquelles on assemble les planches de sapin *hh*, & le tout forme une espece de coffre *G*, où tombent les rognures. Ce pied se nomme le *porte-presse*.

Rogner.

142. QUAND la machine que nous venons de décrire est montée, on prend son livre, on ouvre & on ferme plusieurs fois le carton d'un côté & puis de l'autre, en le faisant descendre de maniere qu'il affleure bien les extrémités des feuilles. On commence toujours à rogner par la tête; ainsi on fait d'abord descendre les cartons vers la queue; & quand on veut rogner la queue, on les repousse vers la tête, afin de faire les *chasses du livre*, c'est-à-dire, les bords des cartons qui excèdent les feuilles par les bouts.

143. CELA fait, on pose le livre dans la presse, mettant au côté où l'on finit de rogner, ou contre la face intérieure de la jumelle gauche, une bande qui est ordinairement un morceau de carton de rebut; cette bande a une longueur égale à la largeur du livre: elle est faite comme l'entre-deux des ais à endosser; c'est-à-dire, qu'elle est taillée en biseau par le bas. Ce carton doit être bien fort pour résister aux atteintes du couteau. On met le livre dans la presse, de maniere que la bande de carton étant juste dans les mors du livre pour ne les pas écraser, excède un peu du côté de la gouttiere, que le fort du carton soit en-haut, & que le dos du livre soit toujours tourné vers l'ouvrier: ainsi cette bande se trouve à la fin du livre quand on rogne par la tête, & au commencement quand on rogne par la queue; le côté droit du livre porte sur la tringle de bois, que nous avons dit être attachée sur la face intérieure de la jumelle droite de la presse.

144. LE tout étant ainsi disposé, on ferme la presse en ferrant les vis, & on rogne. L'ouvrier se met pour cet effet à un des bouts de la presse, il pose la main droite à plat sur la poignée de la vis du fût ou couteau, & la gauche sur le bout de la même vis; il pousse & retire alternativement sa machine assez vivement, ayant soin de tourner également & petit à petit sa vis pour faire avancer & mordre la lame du couteau sur le papier. Il faut avoir soin

E e e ij

de ne faire mordre le couteau que médiocrement à la fois , & de détacher les rognures à mesure , pour éviter qu'il ne s'en glisse dessous le couteau. Ces rognures tombent dans le coffre du porte-presse , & se vendent aux cartonniers , qui en font plus de cas que de toutes autres , parce qu'elles sont ordinairement plus propres & faites de plus beau papier. Le livre doit être bien ferré dans la presse , pour éviter qu'il varie , & afin qu'il se coupe bien droit. S'il est d'un papier dur , le couteau alors est repoussé & remonte en-haut , d'où il arrive que le commencement d'un livre pourrait être rogné , pendant que la fin ne le ferait pas ; alors l'ouvrier descend sa bande & le carton , afin que le livre étant mieux pressé , il puisse le reprendre & le rogner également. Si au contraire le papier est mou , on le serre davantage en presse. L'ouvrier doit prendre garde que le livre soit rogné droit , qu'il ne soit pas plus rogné vers le dos que vers l'ouverture , ce qui s'appelle *faire de la pointe* ; ou vers l'ouverture que vers le dos , ce qui s'appelle *faire du cul*. Si cependant ce défaut se trouvait , quand on s'en aperçoit , on y remédie en remettant le livre en presse , & en le rognant du côté où le couteau n'a pas assez mordu.

145. QUAND le côté de la tête est bien rogné , on procède pour le côté de la queue avec les mêmes précautions & les mêmes soins ; on fait d'abord remonter le carton de la queue à la tête ; puis avant que de rogner , l'ouvrier prend un compas , & cherche dans le courant du livre les feuilles qui descendent le moins bas , ce qu'on appelle *la fausse marge* ; ensuite de l'ouverture de compas que donne cette fausse marge prise de la tête du livre , on fait deux marques sur le carton , une du côté du dos , l'autre du côté de la gouttière : on met le livre dans la presse , toujours le dos en face de soi , la bande au commencement du livre , comme nous l'avons dit plus haut , & on rogne. La rognure étant faite à la tête & à la queue , on tire le livre de presse pour le rogner par la gouttière ou le devant ; on commence par chercher la fausse marge de la gouttière ; puis appuyant la pointe du compas sur le milieu de la tête du dos qu'on prend pour centre , on trace avec un crayon adapté à l'autre branche du compas , un trait en portion de cercle , qui passe un peu au-dessus de la fausse marge ; on ouvre les deux cartons du livre , on les rabat en-bas , en les laissant tomber librement ; ensuite on prend deux ais , un qu'on appelle *de derrière* , qui a neuf pouces de long , environ trois de large , & quatre lignes d'épaisseur égale dans toute son étendue : l'autre ais , qui s'appelle *de devant* , a la même longueur , la même épaisseur ; mais il n'a qu'un pouce de largeur , & finit en s'amincissant comme les ais à endosser. Le relieur met son ais de derrière à la fin du livre , & celui de devant au commencement , le mettant juste aux deux traits marqués sur les deux bouts du livre ; ensuite tenant bien fortement son livre entre ces deux ais , d'abord de la main gauche , il le pose le dos sur la presse ,

& de la main droite appuie fortement entre le carton & le mors au commencement & à la fin du livre, ce qui fait un peu écarter, ou en termes d'art, *boursouffler* les feuillets dans la partie comprise entre les ais & le dos du livre. Cette opération, qui s'appelle *bercer*, aplatisant le dos, fait remonter le haut des cahiers vers la gouttière : ce qui fait que, quoique cette partie soit coupée quarrément comme la tête & la queue, néanmoins quand le livre sera rogné & hors de la presse, & quand le dos reprendra son arrondissement, elle sera creuse ; sans cela elle ferait droite comme les deux autres côtés, ce qui aurait moins de grace. De plus, si l'on n'usait de cette précaution, quand le livre, à force de servir, viendrait à se briser du dos, la gouttière prendrait de la rondeur comme le dos, ce qui ne laisse pas encore que d'arriver à certains livres qui ont beaucoup souffert dans cette partie. Il faut encore observer que, si on ne berçait pas bien un vieux livre qu'on veut relier & rogner une seconde fois, le commencement & la fin des feuilles se trouveraient rognées, pendant que celles du milieu ne seraient seulement pas atteintes.

146. QUELQUES relieurs font encore cette opération d'une autre manière : ils tiennent les feuilles bien fermement entre les ais, & les font balancer alternativement de droite à gauche, & de gauche à droite ; ce qui produit également cette boursoufflure nécessaire, dont nous venons de parler, pour faire remonter les feuillets, & faire le creux de la gouttière.

147. LES in-folio & les in-quarto, ce que les ouvriers appellent *le grand ouvrage*, se rognent en tête & queue de même que les autres livres ; il n'y a de différence que dans la rognure de la gouttière. Il faut, à cette opération, être deux ; car l'un tient les membrures, dont nous allons parler, affujetties, pendant que l'autre frappe le dos du livre sur la table ; on pose donc le dos de son livre sur la presse ou sur la table ; on ouvre les cartons qu'on laisse tomber : on prend deux membrures, qu'on pose sur les cartons en dedans du livre & le long du mors ; ensuite appuyant fortement, & frappant le dos du livre sur la table, ces coups répétés aplatisent le dos si bien, qu'on fait remonter les feuillets du milieu. On fait cette opération de cette manière, parce que la grandeur du volume fait qu'on ne peut pas le bercer comme un in-douze ; on pose ensuite les ais à rogner comme pour l'in-douze ; & quand il est prêt à mettre dans la presse, on ôte doucement les membrures : le reste de l'opération se fait comme pour les autres ouvrages.

148. QUAND le livre est ainsi rogné sur les trois côtés, on le tire de la presse, on le feuillere en gros, en faisant couler rapidement toutes les feuilles sous ses doigts ; cela détache les feuilles, qui ordinairement tiennent ensemble, & on regarde si la gouttière est droite ; ensuite il faut ra-

baïſſer le carton & le couper à la pointe ; car on doit ſe rappeler que l'on a rogné le carton en tête & en queue dans la preſſe, mais qu'on l'a rabattu pour rogner la gouttiere. Pour le rabaiſſer, ce qui fait le bord du devant du livre, on prend une regle de fer qu'on met entre les feuillets & le carton, à environ deux lignes du bord des feuilles ; & avec la pointe à couper le carton, on rabaiſſe le long de cette regle, tenant ſa pointe bien droite ; car il n'eſt pas queſtion de lui donner du mors : au contraire, il faut qu'il ſoit coupé bien quarrément.

ARTICLE IV.

Des embellifſemens de la tranche.

149. LES embellifſemens de la tranche conſiſtent à y mettre une couleur rouge, ou une jaſpure, ou une marbrure, ſouvent une dorure ; quelquefois même on y fait de petits deſſins de figures arbitraires ou ſingulieres, ce qu'on appelle *antiquer ſur tranche*. Quoique ces couleurs & ornemens ne paraifſent que de ſimple agrément, & qu'il ſemble qu'ils n'ajoutent aucun mérite ni avantage réel au livre, cependant je ne les crois pas tout-à-fait inutiles, ſoit pour empêcher les feuilles de ſ'uſer ſi promptement, ſoit pour empêcher les taches d'y paraître auſſi viſiblement que ſi la tranche reſtait dans la couleur du papier ; du moins me paraît-il ſûr que certains livres d'uſage, tels, par exemple, que ceux que nous portons aux églifeſ, ſe conſervent plus long-tems propres quand ils ſont dorés ſur la tranche, que quand ils ſont ſimplement rougis ou jaſpés, comme cela ſe pratique pour les livres que les libraires vendent tout reliés.

150. ON paſſe la tranche en couleur après que le livre a été rogné & le carton rabaiſſé. Cette opération ſe fait de différentes manieres, ſuivant le goût de l'ouvrier, le prix de ſon ouvrage, ou la volonté de ceux pour qui il travaille.

151. IL y a quatre fortes d'embellifſemens à mettre ſur les tranches, la couleur rouge, la jaſpure, la marbrure & la dorure.

152. DE toutes les couleurs, la plus uſitée eſt la rouge ; c'eſt auſſi la plus belle, & celle qui eſt le moins ſujette à changer. A l'égard de la dorure, quoiqu'on l'emploie auſſez ſouvent, on ne la fait guere que pour les beaux ouvrages. Nous allons décrire la maniere d'employer chacune de ces couleurs.

153. LA couleur rouge ſe fait avec environ quatre onces de colle de pâte, & quatre onces de vermillon, qu'on délaie enſemble avec deux gouttes

d'huile : on met ce mélange dans un demi-septier de vinaigre , & on y ajoute à peu près autant d'eau (28).

154. QUAND on veut employer cette composition, on met une douzaine de volumes l'un sur l'autre, on repousse les chasses vers le côté opposé à celui qu'on veut mettre en couleur ; ordinairement on commence par la tête, ainsi on repousse les cartons de la tête à la queue ; on met la pile de livres sur un billot de bois de quatre pouces de hauteur, & on colore sa tranche avec un pinceau de poil de sanglier trempé dans la couleur ; on le retourne de la tête à la queue pour faire la même chose. A l'égard de la gouttière, on ne peut guère rougir plus de quatre volumes à la fois. On ouvre les cartons, qu'on jette du côté du dos : on pose tous ses livres ainsi ouverts, & les uns sur les autres, sur le billot ; on met un petit ais à rogner de derrière, sous le premier qui touche sur le billot, & un autre sur celui d'en-haut ; on appuie fortement de la main gauche sur l'ais, pour tenir le livre en respect, & empêcher, autant qu'il se peut, qu'il n'entre de la couleur entre les feuillets, & on colore : cette couleur est bientôt sèche.

155. IL y a deux sortes de jaspures, la *simple* & la *double* ou *mêlée* ; la simple se fait avec une des trois couleurs, rouge, bleu, ou verd, qu'on choisit au goût de la personne pour qui l'on travaille. On se sert ordinairement, par préférence, de la rouge. La double ou mêlée, se fait avec le verd de vessie & le rouge, ou avec le bleu & le rouge.

156. POUR faire telle jaspure qu'on veut, soit la simple ou la mêlée, on met un certain nombre de volumes, qui est au moins de vingt, au plus trente, entre deux billots, qu'on serre fortement pour empêcher la couleur de pénétrer en dedans des feuilles. Si l'on n'avait qu'un petit nombre de volumes à jasper, comme cinq ou six, on les ferrerait avec une corde entre deux ais à endosser ; le paquet ainsi ferré se pose entre deux bancs ou tréteaux ; ensuite on prend un pinceau de chiendent, qui a environ six pouces de tour, & cinq pouces de long ; on le trempe bien d'abord dans la couleur verte ou dans la bleue, suivant la jaspure qu'on se propose de faire ; on secoue ce pinceau à plusieurs reprises dans le pot, pour qu'il rende ce qu'il a pris de trop ; car il doit ne rester que le moins qu'il se peut de couleur dans le pinceau ; sans quoi, quand on viendrait à le secouer, la couleur tombant en larges gouttes, ferait de grosses taches ; au lieu qu'elle doit tomber en une espèce de brouillard ou de poussière la plus fine qu'il soit possible. On tient le pinceau de la main droite,

(28) La couleur verte se fait avec de l'indigo, que l'on délaie dans de l'eau avec de l'orpiment. On y mêle le même poids de

colle que de couleur, & l'on y ajoute de l'eau de gomme.

& de la gauche un barreau de fer, qui est ordinairement un des barreaux de la presse à rogner : on secoue à petits coups secs & répétés, jusqu'à ce que la tranche soit également couverte de petites taches vertes ou bleues : c'est l'habitude de l'ouvrier & son coup-d'œil, qui doivent lui apprendre à distribuer sa couleur bien également ; s'il s'aperçoit qu'un endroit en ait moins pris qu'un autre, il y revient & secoue dessus. On commence d'abord par la gouttiere, puis on fait la même chose à la tête & à la queue. Quand cette première couleur est mise, on met le rouge avec les mêmes précautions & de la même manière que nous venons d'indiquer pour le verd.

De la marbrure.

157. LA marbrure sur tranche ne se fait point chez les relieurs ; on porte les livres, quand ils sont prêts à être marbrés, chez les ouvriers qui font le papier marbré, & qui se servent absolument des mêmes couleurs & des mêmes mélanges qu'ils emploient pour faire leur papier. C'est pourquoi nous dirons peu de chose ici des procédés qu'on suit pour la préparation des couleurs servant à la marbrure sur tranche ; nous laisserons cela à traiter à ceux qui voudront donner la description de l'art de faire les papiers marbrés.

158. IL y a différentes sortes de marbrures en usage chez les relieurs ; savoir, le bleu & blanc à *mouches*, le bleu & blanc à *frisons*, le bleu & blanc à *peignes* ; le bleu, blanc & rouge, qu'on appelle *sablé* ; la *marbrure en ciel*, qui est blanche & rouge, mais à plus grandes taches que le *sablé* ; la *marbrure à demeurer*, qui se fait avec six couleurs, le rouge, le noir, le bleu, le mordoré, le verd & le blanc. On fait encore du marbre verd & blanc à mouches, verd & blanc à frisons, du noir & blanc pour les livres de deuil, à mouches & à frisons ; du marbre rouge & blanc, qu'on appelle à *écaille*. En général, toutes les marbrures se peuvent faire à peignes (29).

(29) En Allemagne, la marbrure, *Marmorschnitte*, est faite par le relieur. Il met son livre rogné, dans une presse à main, entre deux ais qui ont la même largeur que les jumelles de la presse. Il serre fortement ; il gratte la tranche avec un racloir, il passe dessus un pinceau rempli d'eau qui fait gonfler le papier ; il laisse sécher, & il polit avec une dent de loup. Prenant de la colle d'amidon claire, il y frotte un morceau

d'indigo ; & après avoir passé la tranche avec de la colle légère, il prend de cet indigo délayé, dont il fait avec le bout du doigt une marbrure à volonté. Le bleu de Berlin donne un bleu clair ; le verd de plante fait le verd ; la terre d'ombre, le brun ; la laque & le cinabre, le rouge. Avant que le tout sèche, on fort le livre de la presse, on en ouvre les feuillets pour qu'ils ne s'attachent pas.

159. QUAND l'ouvrier a préparé & fait le mélange de ses couleurs, il commence par marbrer la gouttière; pour cela il jette ses cartons en arriere du livre, de la main droite: il fait son livre le plus près qu'il peut du bord de la gouttière; & le tenant bien fermement serré pour qu'il n'entre point de couleur entre les feuillets, il le pose tout doucement sur ses couleurs. Quand il juge que la tranche a pris la couleur, il rabaisse les cartons, pose le livre sur une table & sur la gouttière; il le laisse sécher quelques instans. Quand on marbre des in-douze ou des in-quarto, on peut marbrer seul: mais quand c'est un in-folio, il faut être deux; car la longueur des feuillets empêcherait qu'ils ne fussent bien ferrés; & il ne manquerait pas d'entrer de la couleur en dedans: ce qui ne laisse pas, malgré toutes les précautions qu'on prend, que d'arriver quelquefois.

160. POUR marbrer la tête & la queue, on pousse la chaise du livre au côté opposé à celui qui doit tremper; & alors prenant jusqu'à quatre ou cinq in-douze à la fois, on les trempe comme on a fait pour la gouttière: on fait la même opération au côté opposé, & on laisse sécher son livre.

De la dorure sur tranche.

161. LA dorure sur tranche se fait chez les relieurs, à l'exclusion des doreurs, qui ont eu le droit de la faire, mais à qui elle est interdite maintenant. Quelquefois on dore sur tranche, quoiqu'elle ne soit pas marbrée; mais quand on veut faire une belle dorure, il est nécessaire que la tranche ait été marbrée auparavant, & alors on fait une marbrure mêlée, dans laquelle on emploie quatre couleurs, le rouge, le jaune, le vert & le blanc. Ces couleurs paraissent beaucoup plus faibles que dans la marbrure à demeurer, parce que comme cette marbrure doit être raclée, la raclure enlève une partie de la couleur, ce qui affaiblit beaucoup la teinte.

162. QUAND, au sortir du marbreur, les livres sont remis au doreur, il commence par les mettre en presse; on met ordinairement six ou huit volumes in-douze, quand on travaille sur le côté de la gouttière, & dix ou douze, quand c'est le côté de la tête & de la queue. A l'égard des in-folio & in-quarto, on n'opere que sur un seul à la fois. Si l'on dore un livre neuf qui n'ait point encore été relié, on le met dans la presse sans rabattre les cartons; on met seulement de chaque côté, entre le carton & le livre, une tringle de bois, plus épaisse par le haut que par le bas, & qui a un bon pouce de largeur: cette tringle sert à faire serrer davantage les feuillets l'un contre l'autre à l'endroit de la tranche, parce que le dos du livre résistant davantage par sa roideur à l'effort de la presse, empêcherait les bords des feuillets de se toucher bien exactement, & serait cause que quand

on mettrait la couche , il en entrerait entre les feuillets , ce qui tacherait les marges.

163. ENSUITE on gratte fortement la tranche avec un instrument appelé *racloir* ; c'est une lame d'acier C ; fig. 16, pl. I, qui a environ un pied de long , & qui est plus ou moins large suivant la grosseur des volumes qu'on gratte : elle est terminée d'un côté en coupant bien taillant & arrondi b , pour qu'il puisse suivre le creux de la gouttière ; & de l'autre quarrément a , parce que c'est le côté qui sert à gratter la tête & la queue. Ce racloir sert aussi à redresser le côté de la gouttière, si l'on s'aperçoit qu'il n'ait pas été rogné bien droit ; & comme malgré les soins qu'on y apporte, cela arrive quelquefois, c'est ce qui fait que le côté arrondi b de ce racloir, est ordinairement plus usé que l'autre. Ce redressement se fait en grattant bien plus fortement le côté de la gouttière qui n'a pas été assez rogné.

164. LE livre étant bien gratté sur la gouttière, ainsi qu'en tête & queue, on met avec un pinceau ce qu'on nomme *la couche* ; c'est une espèce de mordant, ou en termes d'art, d'*assiette*, sur laquelle on applique l'or : elle se fait avec la grosseur d'une noix environ de bol d'Arménie, la grosseur d'un pois de sucre en poudre ; on broie bien le tout ensemble à sec : on y ajoute un peu de blanc d'œuf bien battu, & on broie de nouveau le tout. Cela fait, & le livre étant fortement ferré dans une presse, dont les jumelles sont assemblées à vis sans clefs, on donne, avec un pinceau, une couche très-légère de la composition dont nous venons de parler, & on la laisse sécher, ce qui demande peu de tems. Pendant cet intervalle, on coupe son or de la grandeur convenable à la largeur de sa tranche : ensuite tenant le pinceau de la main gauche, on glaire avec un apprêt de blanc d'œuf battu dans de l'eau ; de la droite on prend son or avec le compas H, fig. 17, pl. I, (30) & on couche l'or sur la tranche. Ce compas,

(30) Les ouvriers Allemands ont une manière de dorer un peu différente. Après avoir mis le livre en presse, on le gratte, on humecte la tranche avec de l'eau, on laisse sécher, on la frotte avec des rognares, on la polit avec la dent de loup. Quelques-uns mélangent un peu de safran à l'eau dont ils se servent pour humecter, afin de relever la couleur jaune de l'or. On pose l'assiette pour appliquer l'or, en all. *gründen*, on se sert pour cela de deux parties d'eau, & d'une partie de blanc d'œuf avec un grain de sel, que l'on fouette jusqu'à ce qu'ils donnent de l'écume. Si l'on met

trop de blanc d'œuf, il pénètre au travers de deux couches de feuilles d'or. Prenant ensuite les feuilles d'or, on les coupe sur la longueur & la largeur de la tranche, on les charge adroitement sur un couteau fait exprès ; dont la lame est large, fort mince, & tranchante des deux côtés ; on présente le bout de la bande d'or au blanc d'œuf, on le laisse prendre, & on retire adroitement le couteau. On coupe l'or sur un coussin légèrement garni de cuir, & recouvert d'une peau de veau ; le moindre soufflé fait voler les feuilles légères de l'or. L'or de France est plus beau ; celui

qui sert ici de couchoir, est de fer; les branches ont neuf à dix pouces de longueur, trois à quatre lignes de largeur: elles sont coudées au tiers de leur longueur, & sont assemblées à charnière, dans laquelle elles jouent aisément. Pour faire usage de ce compas, on ouvre les branches d'une distance égale à la grandeur de la tranche; on les tient assujetties dans cette ouverture, en mettant entr'elles le doigt index de la main droite qui tient le compas.

165. DANS cette position, on le passe une fois seulement sur la chair du col ou sur le sommet du front à l'endroit des cheveux, pour lui faire prendre un peu de l'unctueux de la peau qui sert de mordant, & fait que la feuille d'or s'attache sur le compas; on applique tout de suite cette feuille sur la tranche, & on la fait encore mieux mordre en haleinant dessus la couche avant que d'y appliquer l'or.

166. COMME tous les livrets de feuilles d'or sont de la même grandeur, une bande prise sur une de ces feuilles, se trouve assez longue pour qu'il n'en faille que deux sur la gouttière d'un in-douze de grandeur ordinaire.

167. TOUTE cette opération se fait ordinairement, comme nous l'avons dit, le paquet de volumes étant serré entre les deux jumelles d'une presse. L'ouvrier pose cette presse sur les bords d'un tonneau ordinaire, défoncé par le haut, qui sert à recevoir les ratifures qui sortent de dessous le racloir, ce qui dégotte des pinceaux, & même le peu d'or qui peut tomber, ainsi que les drapeaux ou chiffons qui servent à essuyer l'or, & qui ne laissent pas que d'en retenir: d'où les ouvriers savent bien le retirer, sans quoi ils feraient une perte assez marquée au bout d'un certain tems.

168. QUAND cela est fait, on en fait autant à la tête & à la queue; ensuite on met les livres ainsi en presse sur les bords d'un baquet, dans lequel il y a un fourneau de forme ovale, avec un feu modéré de poussier de charbon, afin de hâter le desséchement nécessaire pour pouvoir brunir l'or. Quand le paquet a resté quelque tems exposé sur ce feu, l'ouvrier tâte avec le bout de son pouce pour s'assurer si l'or est assez sec, ce dont il juge quand l'or ne s'attache pas à son doigt: alors il brunit. Ce brunissement se fait, ou avec une dent de loup, de chien, ou une agate emmanchée au bout d'un bois D & L, fig. 18, 19. Si on se sert de dents de loup ou de chien, il en faut deux, dont l'une soit emmanchée à droite

d'Allemagne est rouge & moins cher. Les relieurs Allemands emploient pour des dorures ordinaires un or moyen, qui a une feuille d'argent d'un côté, en all. *Mittelgold*. Les feuilles d'or s'appliquent sur la tranche avec du coton; il faut laisser sé-

cher pendant une demi-heure. Après que la dorure est sèche, on frotte le plat de la main avec un peu de sain-doux, & on l'imprime sur la tranche. On passe le polissoir jusqu'à cinq fois.

F f f f 3

& l'autre à gauche, pour pouvoir brunir sans changer la situation de la presse ou du livre, parce que ces dents d'animaux ont un angle ou une arête qui fait qu'on ne peut s'en servir que d'un côté; ainsi celle qui est emmanchée à gauche, sert pour le côté gauche de la gouttière, jusques vers le milieu du creux de cette gouttière; & l'autre, emmanchée à droite, sert pour le côté droit de la gouttière, jusques vers le milieu de son creux. Il faut sur-tout bien prendre attention de manier adroitement sa dent ou tout autre polissoir, pour ne pas faire des traces ou enfonçures en divers endroits, qui défigureraient extrêmement la dorure: ensuite avec un drapeau on essuie toute la superficie de l'or.

169. SI on veut encore pousser la recherche & la magnificence plus loin, on fait sur la tranche, des ornemens qu'on appelle *antiquer sur tranche*, Quand l'or est bien pris & bien sec, on pique & on enfonce dans la tranche de petits fers pointus, mais émouffés, & en pointillant on forme telle figure qu'on veut; ce sont ordinairement des dessins courans de branches de fleurs, ou autres compartimens de traits de fantaisie. J'ai même vu des livres où on avait assez artistement dessiné des fleurs qu'on avait peintes, & des cartouches où l'on avait peint de petits sujets en miniature; mais cela se fait très-rarement. A l'égard de la première manière d'antiquer, outre nos anciens livres du seizième siècle, qui, presque tous, sont antiqués sur tranche, il nous en vient encore souvent d'Allemagne, auxquels on a ajouté ce petit ornement.

170. QUAND les ornemens de la tranche sont finis, on met les signets. Ce sont de petits rubans de faveur, plus ou moins larges, suivant la grosseur du livre, & qu'on coupe de la longueur du livre, mettant un pouce de plus par en-haut, & autant en-bas, pour qu'ils puissent excéder le bas du livre, & être collés par en-haut sur le dos du côté de la tête. Quand on veut qu'ils soient encore mieux assujettis, on les pique avec l'aiguille quand on fait les passés dont nous parlerons dans l'article de la tranche-file qui va suivre. On fait que ces petits rubans servent à marquer l'endroit où on en est resté quand on lit un livre, & qu'on est obligé d'interrompre sa lecture. Quoique de médiocre importance, cet ornement est nécessaire, parce qu'il n'est pas commode de mettre un morceau de papier dans un livre relié, & qu'il est fort désagréable de faire une oreille au papier.

171. A certains livres d'usage, on met deux, trois, ou même quelquefois quatre de ces signets.



ARTICLE V.

De la tranche-file.

172. QUAND la tranche du livre est peinte de la couleur qu'on a jugé à propos de lui donner , & qu'elle est sèche, ou quand elle est dorée & brunie , on tranche-file ; c'est-à-dire , qu'on fait au haut & au bas , ou en tête & en queue de son livre, les deux demi-cercles AC & BD, *fig. 20, pl. I*, qu'on couvre de soie ou de fil, d'une seule ou de deux couleurs. Ces deux demi-cercles , qu'on appelle *tranche-file*, ne servent pas seulement à donner de l'ornement au livre, ils sont aussi utiles pour arrêter le haut & le bas des cahiers du livre, & donnent de la solidité à cet endroit de la couverture qui est exposé, sur-tout à la queue du livre, à frotter contre les tablettes des bibliothèques, & empêchent que le cuir de la couverture ne s'applique trop exactement sur les feuillets du livre.

173. CET ornement se fait sur un noyau rond *aa, bb, cc, fig. 21, 22*, plus ou moins gros, suivant la grosseur des différens formats auxquels on veut l'employer ; ce noyau se nomme aussi *tranche-file*, ainsi que tout l'ornement, quand il est achevé. On sent bien que la tranche-file pour un in-folio doit être plus grosse que celle pour un in-douze, & ainsi des autres formats. On fait ce noyau avec une bande de papier plus ou moins large, suivant la grosseur du livre auquel il doit servir ; on le commence en le roulant entre les mains, ensuite on l'humecte avec de l'eau ou un peu de colle de pâte bien claire, ou même en le mouillant avec la bouche ; on le roule entre deux petites planchettes minces, jusqu'à ce qu'il forme une espece de petite baguette de la grosseur convenable. Ce sont de jeunes enfans à qui l'on donne cette besogne à faire, & ils ne gagnent qu'un très-modique salaire à cet ouvrage : aussi n'ont-ils pas beaucoup de peine ; ils en peuvent faire une prodigieuse quantité en un jour : ordinairement la planchette de dessus, qui leur sert à rouler la bande sur celle de dessous, est à poignée ; c'est-à-dire, qu'on y a cloué une petite bande de cuir étroite, dans laquelle on passe la main pour tenir fermement sa planchette. Quand la bande est assez roulée, le noyau ou tranche-file se trouve formée ; on la laisse sécher, elle prend de la fermeté, & devient dure comme du bois, ou au moins comme un fort carton. Les relieurs ont ordinairement plein une boîte de ces tranche-files de toutes grosseurs & de différentes longueurs.

174. QUAND on veut tranche-filer un livre à tranche-file simple BD, *fig. 20*, on le met entre ses genoux, ou mieux encore, dans une petite presse composée de deux jumelles & de deux vis de bois. Cette presse qui, par sa simplicité, n'a pas besoin d'être plus amplement décrite, s'appelle *presse à tran-*

che-filer. Avant de mettre le livre dans la presse à tranche-filer, on baisse les chassés du livre, on le met dans la presse, de manière que la gouttière regarde la personne qui travaille, & on serre les vis pour assujettir le livre.

175. ON prend deux aiguillées de fil ou de soie, suivant la propreté & la recherche qu'on veut donner à l'ouvrage; on en enfle dans une aiguille ordinaire, & l'on fait auprès de la tête un petit nœud à bœcle, pour empêcher qu'elle ne puisse sortir de l'aiguille; au bout de cette première aiguillée on en met une seconde de différente couleur; ainsi supposant que la première soit de fil ou de soie blanche, on en met une de couleur verte, ou rouge, ou jaune, &c. On attache cette seconde aiguillée à la première, au moyen du nœud ordinaire de couturière. On pique son aiguille entre les cinq ou six premières feuilles de la gauche, près du carton, par-dessus la chaînette, la faisant sortir par le dos du livre; on tire l'aiguille jusqu'à ce que le nœud, arrêté dans le dos entre les feuillets du livre, se cache en dedans & serve à faire le premier arrêt: on ramène son fil par derrière le dos, pour piquer une seconde fois l'aiguille entre les feuilles, à peu près au même endroit où l'on a déjà piqué, faisant sortir le fil par le dos au même endroit; mais on ne tire pas tout-à-fait son aiguille jusqu'au bout du fil, afin de laisser une petite boucle, sous laquelle on passe la tranche-file. Alors on tire son aiguillée de fil blanc, on serre le bout de la main gauche, & la tranche-file est assujettie; avant de la mettre en place, on l'a un peu courbée entre les doigts, pour lui faire prendre la rondeur du dos du livre, comme on voit en AC & en BD, *fig.* 20. L'aiguillée de fil rouge pend à la gauche du livre sur le carton; on prend de la main droite ce fil, on le fait passer de la gauche vers la droite, en croisant par-dessus le fil blanc; on le passe entre les feuillets du livre & la tranche-file, pour l'entourer. Passant par-dessus la tranche-file, on l'amène vers le côté droit du carton, & l'on serre de manière que le croisement des deux bouts soit sur la tranche, comme on peut voir en *q*, *fig.* 23. Il faut répéter avec le fil blanc la même opération que nous venons de décrire pour le fil rouge; ainsi de la main droite on prend le fil blanc *dd*, qui se trouve pendre à la gauche sur le carton du livre; on le fait passer en croisant dessus le fil rouge *e*, on le passe dessous la tranche-file, entre les feuillets & la tranche-file, & par-dessous la tranche-file, & on l'amène vers le côté droit *p* du carton. Répétant ainsi alternativement, & croisant ces deux fils toujours de la gauche à la droite, passant par-dessus la tranche-file, on arrive au côté droit du livre; mais avant que d'y arriver, on a soin, quand on a fait un certain nombre de points croisés, de faire une passe *h*, *fig.* 20; ce qui se fait en repassant l'aiguille entre les feuilles, comme on a fait en *g*, mais une fois seulement. Cette passe donne du soutien à la tranche-file, & lui fait prendre plus exactement la courbure du dos du livre. On en fait plus ou moins, suivant

la grosseur du livre ; mais ordinairement pour un in-douze , on n'en fait pas moins de trois ni plus de quatre. Quand on est arrivé au côté droit du livre, on fait une dernière passe en piquant deux fois l'aiguille, comme on a fait au commencement. On fait un noeud K, *fig. 20*, pour arrêter son fil, & la tranche-filure simple est finie.

176. LA tranche-filure double AC, *fig. 20*, diffère de la simple : 1°. en ce que la tranche-file est composée de deux noyaux , un gros *aa* , & un petit *bb* , qu'on met l'un au-dessus de l'autre, comme on les voit *fig. 23* ; le gros noyau *aa* conserve le nom de *tranche-file* , & le petit *bb* s'appelle le *chapiteau*. 2°. La manière de faire le passé, est tout-à-fait différente du premier. Nous allons essayer d'en donner une idée, la plus claire qu'il sera possible. Ce noeud est représenté en grand, *fig. 23* : on n'a point ferré les noeuds, afin de laisser appercevoir les différens tours que doit faire le fil. Il est inutile de répéter les préparations de cette opération, qui sont entièrement semblables à celles de la première. Quand on a assujetti la tranche-file, on prend de la main droite son fil rouge *e*, qui pend vers le côté gauche du livre, on le croise par-dessus le fil blanc *d* ; on le fait passer vers la droite par-dessous la tranche-file *aa*, entre les feuillets du livre en *r* ; on le rejette par-dessus le chapiteau *bb* en *s* ; puis on le ramène par-derrière le chapiteau en *r*, & on le fait passer par-dessus la tranche-file *aa*. En serrant ce noeud, on fait une petite chaînette entre la tranche-file & le chapiteau, telle qu'on la voit au point *q* ; on répète la même chose sur le fil blanc, le reste se pratique comme à la tranche-file simple.

177. QUAND toutes les opérations précédentes sont faites, on fait avec un couteau de petites échancrures de deux à trois lignes aux quatre angles des cartons vers le dos, en tête & en queue, & on rabat en biseau ces mêmes cartons du côté extérieur vers les nerfs du livre, ce qu'on appelle *faire les mors*.

178. LE livre étant ainsi rogné, mis en carton, endossé, peint sur tranche & tranche-filé, on le couvre en peau. C'est ce qui fera la matière du chapitre suivant.



C H A P I T R E I I I.

De la couverture.

179. **L**ES opérations que nous venons de décrire dans les deux chapitres précédens, ne suffisent point pour donner à un livre toute la solidité, la commodité & l'agrément dont il est susceptible. C'est pourquoi on le munit d'une couverture qui contribue beaucoup à sa longue durée & à sa grace. Comme les différentes especes de peaux ou de cuirs dont on l'enveloppe sont fort propres à recevoir plusieurs façons & enjolivemens, elles procurent au livre une grande propreté & élégance.

180. ON se sert de peaux de veau ou de mouton, du maroquin, du parchemin, & même quelquefois on couvre les livres avec du chagrin.

181. ON voit aussi dans quelques bibliothèques, des livres anciens, couverts de velours; mais cela ne se pratiquait le plus ordinairement que pour des livres d'heures, & n'est plus d'usage. On pousse la magnificence jusqu'à décorer des livres de lames d'argent, ou de vermeil, ou d'or, enrichies de pierres précieuses; mais cela n'est d'usage que dans de grandes églises, pour le livre des évangiles: & comme cette dernière manière regarde uniquement les orfèvres, & que les relieurs n'y ont aucune part, nous n'en parlerons point ici; nous nous en tiendrons dans ce chapitre, à la description de tout ce qui est d'usage. Nous le diviserons en six articles, qui contiendront les principales opérations qu'on fait pour la couverture d'un livre: le couvrir en veau ou en basane, fouetter, défouetter, mettre les pièces blanches, & battre les cartons, mettre la couleur ou la marbrure sur les couvertures, jeter l'eau-forte, & enfin mettre les pièces pour les titres.

182. **T**OUT ce que nous dirons de la couverture en veau, pouvant s'appliquer à la couverture en mouton, qu'on appelle *basane*, nous nous contenterons d'expliquer en détail ce qui se pratique pour couvrir en veau. Nous ne dirons rien ici de la préparation des peaux de veau pour les relieurs, & du commerce de ces mêmes peaux, parce que cet article a été traité en détail, avec beaucoup de netteté & de précision, par M. de la Lande, de l'académie royale des sciences, dans son art du corroyeur (31).

183. ON commence par mouiller le cuir en le plongeant dans un seau d'eau propre, de manière qu'il y trempe bien. Si l'on voulait préparer plusieurs peaux à la fois, on pourrait les laisser tremper ensemble. Au bout d'un demi-

(31) Voyez cet art dans le troisième volume de cette collection, page 252 & suiv.

La préparation des peaux de veau & de mouton y est expliquée §. 100 & suiv.

quart-

quart-d'heure, ou tout au plus un quart-d'heure, on le retire de l'eau; on l'accroche par la tête, dont on remploie la moitié par-dessus le crochet en dedans, en tortillant avec ce crochet la peau, & on tord fortement pour en exprimer le mieux qu'on peut toute l'eau. On retire son crochet, & on le bat plusieurs fois par le côté de la tête contre une muraille; puis on le reprend par le côté de la queue; on le bat de même plusieurs coups pour l'amortir & le détortiller, ce qui lui donne un peu de souplesse & lui fait rendre ce qui pourrait y être resté d'eau.

184. CELA fait, on pose le cuir sur la *douve*: c'est une planche qui a trois pieds de longueur, sur quatorze pouces de largeur: elle est faite en rond du côté où le veau se pose, & elle est plate de l'autre côté: elle a six lignes dans sa plus grande épaisseur au milieu, & va toujours en diminuant sur les côtés. On pose un bout de cette douve par terre, contre une muraille ou entre deux pavés, de manière qu'elle ne glisse point, l'autre bout appuyant contre la ceinture de l'ouvrier; il étend dessus le cuir du côté de la chair, & le ratiffe avec une *dague y*, *fig. 24*, large d'environ un pouce, & à deux tranchans un peu émoullés. Cette *dague*, longue de deux pieds, porte à ses deux extrémités, deux poignées ou manches *gg*, qui ont cinq pouces & demi de longueur, & sont de grosseur convenable à pouvoir être aisément empoignées sans gêner la main. Comme le plus souvent cette *dague* est faite d'une vieille lame d'épée, au lieu de manche de bois on y fait deux poignées avec des morceaux de cuir. L'ouvrier prend donc cette *dague* à deux mains, & la passe plusieurs fois assez fortement & rapidement, par le côté tranchant, sur la surface extérieure du cuir, pour en ôter ce qui est resté de l'apprêt du tanneur. Cet apprêt s'en va sous la forme d'une espèce de pellicule ou bourre rousse. Quand on juge le cuir assez ratifié, on le porte sur la table pour le couper.

185. QUAND le cuir est posé sur la table, on le tire bien tout autour, pour qu'il ne fasse point de plis. On prend le livre qu'on veut couvrir, par le côté de la gouttière, tenant toutes les feuilles dans sa main, & on le pose par le dos sur le cuir, laissant ouvrir les deux cartons qui tombent & s'appliquent sur le cuir; on met un volume, la gouttière en-bas & le dos en-haut sur un de ces cartons, & contre les feuillettes de l'autre livre. Par ce moyen, ce dernier fait l'office d'un poids pour assujettir le livre qu'on veut couvrir, & empêcher qu'il ne retombe. On met ainsi des livres, c'est-à-dire deux, & quelquefois jusqu'à trois *in-douze* dans la largeur d'un cuir, observant de laisser tout autour du livre un pouce de plus pour la partie qui doit être remployée sur le carton. Ordinairement on range ces trois *in-douze*, deux dans le sens de leur longueur, & le troisième en travers; mais quand le cuir n'est pas assez large pour fournir trois *in-douze*, on retourne le livre dans un autre sens.

Ainsi, au lieu que les tranche-files se regardaient, on fait regarder l'extrémité des cartons, ou bien on met à côté, ou entre deux *in-douze*, un livre de plus petit format, afin d'avoir le moins de déchet qu'il est possible. Une peau de veau de grandeur ordinaire, c'est-à-dire, de deux pieds sept pouces de longueur de la tête à la queue, de seize pouces de largeur sur le plus large du dos, couvre un *in-folio* ordinaire, deux *in-quarto*, quatre *in-octavo*, huit ou neuf *in-douze*, douze *in-dix-huit*, & seize *in-vingt-quatre*. A l'égard des formats au-dessous de ceux-ci, les couvertures se prennent ordinairement dans les fausses coupes, ou dans les morceaux qui restent de la coupe des cuirs qui ont servi à en couvrir d'autres.

186. L'OUVRIER trace avec le plioir une ligne tout autour de chacun de ses volumes, ayant soin, comme nous l'avons dit plus haut, de laisser un pouce de plus pour ce qui doit être remployé sur le carton; il coupe ensuite avec de grands ciseaux une première bande dans le sens de la largeur du veau, & partage cette bande en autant de divisions qu'il a mis de volumes sur son cuir. Quand ces divisions sont faites, il rogne ce qui excède, & les réduit en quarrés à peu près égaux. Les ciseaux dont on se sert pour couper les cuirs, doivent être fort longs de lame, & très-peu de tige, afin que donnant moins de coups de ciseau, on soit plus sûr de couper droit.

187. QUAND le cuir est coupé en quarrés de grandeur convenable, on le pare en ôtant les épaisseurs des bords de tout le contour de la pièce, à commencer à un pouce ou un pouce & demi près du bord, pour amincir ce qui doit être remployé; on pare aussi, comme nous l'expliquerons bientôt, à la partie qui doit toucher le dos. A l'égard de ce qui est sur les plats du carton & ne doit point être remployé, on lui laisse toute son épaisseur. Cette opération se fait sur une pierre, qu'on appelle *la pierre à parer*, avec le couteau aussi appelé *couteau à parer* (32).

188. LA pierre doit être de liais, bien unie: elle a treize pouces de longueur, sur neuf de largeur, & deux & demi d'épaisseur. La lame du couteau a huit pouces de longueur; elle est enveloppée d'une poignée de cuir, & le tout est emmanché d'un manche de cinq pouces de long: cette lame finit en espèce de ciseau de menuisier à deux biseaux & un peu arrondi: elle doit être bien affilée; & pour l'entretenir, les ouvriers la passent de tems en tems sur leur pierre.

189. ON met le cuir, le côté de la fleur ou du poil, qui doit faire l'extérieur de la couverture, sur la pierre; le côté de la chair, qui doit toucher

(32) Les Allemands, qui ont simplifié plus que les Français les opérations de cet art, n'emploient, pour parer le cuir, qu'un couteau ordinaire, qu'ils ont soin de bien aiguiser.

sur le carton, étant en dehors : c'est celui-là qu'on pare. On tient de la main gauche son cuir en respect, & de la droite, posant le doigt index sur la lame, on pousse son couteau devant soi tout autour de la piece de cuir, en commençant du milieu vers le bord, ce qui fait que le bord est toujours plus aminci que l'endroit par où on a commencé ; & cela doit être ainsi, attendu que c'est l'extrémité de ce bord qui sera remployé sur le dedans du carton, au lieu que la partie du cuir qui posera sur le bord du carton du côté de la gouttiere, doit avoir un peu de force pour supporter les frottemens auxquels il fera inmanquablement exposé. On pare ensuite la partie du milieu du cuir qui sera sur le dos, afin que le cuir devenu par cet amincissement plus souple, s'applique plus exactement contre le dos, & se prête aux inégalités que les nerfs forment sur le dos quand le livre n'est pas relié à la grecque. Mais quand on fait cette parure, on a soin de tenir son couteau plus couché, afin que le cuir soit diminué également dans toute cette partie du dos.

190. AVANT que de couvrir son carton, on le bat sur le plat & par dehors seulement, tout autour des bords, sur la pierre à battre, avec le marteau aussi à battre; ce petit battage sert à aplatiser les petites inégalités qui peuvent se trouver à la superficie du carton, à unir les endroits qui ont été rognés par les bords, & à rabaisser les petites balevres que la pointe n'a pu manquer de faire au carton.

191. PENDANT qu'on fait ce battage, qui ne dure pas long-tems, un autre ouvrier trempe le cuir en colle de pâte, en le frottant du côté qui doit être appliqué sur le carton avec un pinceau bien imbibé de colle; on a soin que la colle soit distribuée bien également, & qu'il n'y en ait pas trop; on passe aussi une légère couche de colle sur le dos du livre & le long des deux côtés du mors, afin que le cuir prenne mieux sur ces endroits.

192. ON met les cartons exactement à la hauteur des tranche-files & de maniere qu'ils ne les excedent pas, ce qu'on appelle *arranger les chasses droit à la tranche-file*. On pose le livre à plat sur la peau, le carton du côté gauche, ou celui qui est du côté du titre du livre sur le cuir, laissant environ un doigt de bord tout autour; on ouvre son livre de la main droite; on rabat le cuir sur le carton du côté droit, ou celui qui se trouve à la fin du livre. On pose ensuite le livre sur la gouttiere le dos en haut, & pressant le livre entre ses deux mains, on les promene en même tems de chaque côté, appuyant & tirant fortement du dos vers la gouttiere, ce que les ouvriers appellent *unir*.

193. ON ne saurait trop bien tirer le cuir sur le dos & sur les plats du livre, & cette opération est très-nécessaire pour qu'il s'applique exactement contre le dos, qu'il n'y reste aucun pli, & en même tems pour faire descendre en-bas ce qui aurait pu rester de trop de colle. On ôte légèrement avec le doigt la colle

G g g ij

qui est descendue du dos du livre vers la gouttière, & on rabat le cuir sur le dedans du carton, le long de la gouttière seulement, passant le plioir par-dessus pour l'unir & faire prendre la colle sur le carton. On prend ensuite un peu de colle entre ses doigts, & on en imbibe le cuir de la tête & de la queue, qui doit être sous la tranche-file; on ouvre les deux cartons, & posant le dos du livre sur le bord de la table, & la gouttière contre son ventre, on laisse tomber les deux cartons sur la table; ensuite on remploie le cuir sous la tranche-file, observant qu'il débordé de quelques lignes au-dessus de cette tranche-file. Il n'est pas inutile de dire qu'en remployant ainsi le cuir de la tête & de la queue sous la tranche-file, on le rabat tout du long du bord du carton à la tête & à la queue: on pince un peu les deux bouts du cuir aux quatre angles du livre pour les relever; on coupe en triangle avec des ciseaux, & on les colle les uns sur les autres: il est assez indifférent que ce soit le cuir de la tête & de la queue qui soit dessous ou dessus celui de la gouttière; cela se fait à la fantaisie de l'ouvrier.

194. IL regarde si les chasses sont droites; & si elles ne le sont pas, il les redresse. Si la partie du cuir du dos, que nous avons dit qui doit recouvrir la tranche-file, était trop bas & ne la recouvrait pas assez, on le releverait en pressant le cuir avec le pouce & le doigt, depuis le dernier nerf jusqu'à la tranche-file, pour faire remonter le cuir; & quand il est à la hauteur où il doit être, on arrondit avec un poinçon dans les endroits où le carton est échancré, ce que nous avons appelé *les mors du carton*; on rabat ensuite le cuir sur la tranche file, en frappant doucement dessus avec le plat du plioir, ce qui s'appelle *coëffer la tranche-file*.

195. CELA fait, on fouette le livre (33) pour le faire sécher au feu. On se sert pour cette opération, d'ais de bois, qui, pour cette raison, sont nommés *ais à fouetter* D, fig. 25, pl. I. Ces ais sont plus ou moins grands, suivant les différens formats auxquels on veut les faire servir; ils sont encore différens pour des *in-folio* ou pour des *in-quarto*, ce que les relieurs appellent *le grand ouvrage*. Les ais pour *in-folio* ont dix-huit pouces de longueur, huit pouces de largeur, un pouce d'épaisseur au côté carré, qui doit être hors de la gouttière, & sept lignes au bord arrondi qui doit toucher le plat du livre; ceux pour un *in-quarto* ont un pied de longueur, six pouces de largeur, dix lignes d'épaisseur au bord carré, & six au bord arrondi.

196. COMME le grand ouvrage est toujours ce qu'il y a de plus difficile à

(33) Les Allemands ne connaissent point cette opération. Ils font sécher leurs ouvrages dans la presse; autant que cela se peut, au soleil; en hiver, sur un poêle, ou quand on ne peut pas mieux faire, devant

le feu. Ils marquent les nerfs, en les pressant fortement avec le plioir, par-dessus & par-dessous, & répétant la même chose jusqu'à cinq à six fois.

faire, nous allons l'expliquer d'abord. Quand donc on veut fouetter des *in-folio* ou des *in-quarto*, on met son livre à plat sur la table entre deux ais D, fig. 25, posés de manière que ne couvrant que la moitié du plat de la couverture, ils excèdent un peu le livre de trois côtés; savoir, du côté de la gouttière, & en tête & queue, & qu'il y ait au moins la moitié des ais qui excède la table. On prend de la corde à endosser, à laquelle on fait un nœud à boucle; on s'entoure la main d'une espèce de gant de peau de basane, pour empêcher que la corde ne coupe les mains: on appuie fortement de la main gauche sur le livre pour l'assujettir contre la table, le ferrant le plus fortement qu'on peut de plusieurs tours *a a*, dans le sens de sa longueur; après cela, on arrête un peu la ficelle en la faisant passer sous les révolutions; on relève le livre, & on le met sur la gouttière toujours sur le bord de la table, & de manière qu'il y en ait environ la moitié qui excède le bord de la table; on prend de la ficelle dite *corde à fouet*, on l'attache sous les premières révolutions faites avec la corde à endosser, du côté de la tête ou de la queue; & passant par-dessous les ais, on vient au-dessous du premier nerf *e*, de la tête ou de la queue; car il n'importe guère par quel côté on commence; puis au-dessus du même premier nerf, croisant la première révolution, on répète cette même croisure au-dessus du premier nerf, ce qu'on appelle *fouetter double*: de là on va passer la ficelle au-dessous, puis au-dessus du second nerf *f*. Quand on est à la moitié du livre, on le retourne; c'est-à-dire, qu'on met sur la table le côté qui débordait, & qu'on fait déborder celui qui posait sur la table; on continue à fouetter ce côté, en commençant par croiser au-dessous du nerf qui se trouve le premier, c'est-à-dire, au-dessous du dernier nerf du livre. On fouette toujours en croisant; & quand on est arrivé au nerf du milieu, on fait repasser la ficelle sous un des ais, en lui faisant faire une révolution dans le sens de la longueur du livre; & on l'arrête en passant sous une des révolutions, soit au haut soit au bas du livre, selon l'endroit où elle vient à finir; car on emploie toute la ficelle, & ordinairement on en a huit aunes.

197. A l'égard des *in-octavo*, *in-douze* & au dessous, on les prépare comme le grand ouvrage; la différence consiste en ce que l'on se sert, pour les révolutions en longueur, de la corde à fouet, & pour celles en travers, d'une autre qu'on appelle *en trois*. Quant à la croisure, elle se fait comme pour le grand ouvrage, excepté que comme ces livres sont plus aisés à manier, il n'est pas nécessaire de les appuyer sur la table. L'opération se fait à la main, & on n'est pas obligé de fouetter double.

198. QUAND le livre est fouetté, on prend une pince quarrée, qu'on appelle *la pince à nerfs*, avec laquelle on rapproche les ficelles qui sont au-dessus & au-dessous des nerfs, pour rendre le nerf plus étroit, plus droit & plus égal; ensuite avec le tranchant du plioir on appuie dans les angles de la tête & de

la queue, du côté qu'on appelle *le mors*, proche la tranche-file, pour raccommoder ce qui peut s'être dérangé dans la couverture, à l'endroit des tranche-files. Cette opération, ainsi que celle que nous avons décrite à la fin de l'article du collage du cuir sur le carton, s'appelle aussi *coëffer*; puis on bat avec le plat du même plioir sur les chaînettes, pour applatir les passes de la tranche-file. La croisure que nous venons de décrire, ne se pratique que pour les livres reliés à nerfs; car quand ils sont reliés à la grecque, on gâterait le dos, si on y faisait passer les ficelles: c'est pourquoi l'on se contente de ferrer les ais en long, come on a fait pour endosser, *fig. 26, pl. I.*

199. LE livre étant ainsi préparé, on le porte devant un bon feu de cheminée ou de poêle, le mettant assez près pour qu'il se sèche; mais il ne faut pas qu'il sèche trop promptement, parce que trop de chaleur fripperait le cuir dessus le dos: d'ailleurs la colle-forte qu'on a mise lors de l'endosseure, n'ayant pas le tems de se fondre, ne s'incorporerait pas avec la colle de pâte dont le livre a été enduit lors de la couverture, & c'est cette union des deux colles ensemble, qui donne beaucoup de fermeté au dos du livre: d'un autre côté, si le desséchement se faisait trop lentement, les colles ne s'uniraient pas bien. Mais nous ne saurions trop répéter combien il est avantageux qu'il ne se fasse point trop brusquement.

200. QUAND le livre est suffisamment sec, on défait les ficelles, ce qu'on appelle *défourter*; & s'il s'est dérangé quelque chose aux nerfs & à la tranche-file, on le raccommode. Ensuite on examine le livre sur les plats, pour voir s'il ne se trouve point quelques défauts du cuir, comme couture, trous d'enfilure, ou quelques autres trous que l'ouvrier peut avoir faits en parant son cuir, ce qui arrive assez souvent. Quand on s'en aperçoit, on prend dans les rognures une pièce du même cuir qui a servi à couvrir le livre; on la coupe un peu plus large que le défaut du cuir; on la pare le plus mince qu'il se peut sur les bords, afin qu'elle ne fasse aucune élévation sur la couverture du livre; on la laisse de toute son épaisseur dans la partie qui doit couvrir le trou, afin que ces deux épaisseurs de la pièce & de la couverture n'en fassent plus qu'une seule. Si la pièce avait été parée trop mince dans son milieu, afin que la couverture ne fit point dans cet endroit une espèce de creux, on prendrait un peu de ce qui aurait été enlevé à la parure pour mettre dessous sa pièce, & regagner ainsi ce qu'on aurait perdu d'épaisseur en parant. Comme cette opération se fait aussi-tôt que le livre est retiré du feu, & avant que la couverture ait reçu aucun ornement, on l'appelle *mettre les pièces blanches*.

201. CELA fait, on expose le livre au feu par le côté du plat, ayant attention de ne pas le mettre trop près, pour éviter que le carton se cambre en-dehors, ce qui ferait décoller le cuir de dessus le plat. Pour cela on y regarde souvent,

& on l'éloigne si l'on s'apperçoit qu'il prenne trop de chaleur. On pourrait bien, si l'on n'était pas bien pressé, laisser sécher le livre tout naturellement, sans le mettre devant le feu ; & il faut avouer que le desséchement se ferait aussi bien d'une façon que de l'autre : mais outre qu'on est dans l'habitude de le faire sécher au feu pour aller plus vite, cette méthode est avantageuse à cause des pièces blanches, & parce que la partie du livre qui a été renfermée sous les ais lors du premier desséchement, n'a pu profiter de la chaleur du feu, de même que celle qui était du côté du dos.

202. QUAND le livre est suffisamment sec, on le bat sur la pierre avec le marteau dont on a parlé à l'article de la *batture* des cahiers : pour cela on met le côté qu'on veut battre sur la pierre, le carton sur la pierre & le cuir en dessus, tenant l'autre côté & tous les feuillets de son livre dans la main gauche ; de l'autre on tient son marteau & on commence à battre du côté du mors ou du dos du livre, observant de ne frapper qu'à petits coups le long du mors, de crainte d'endommager le dos du livre ou les nerfs, quand il est à nerfs apparens ; au milieu & vers la gouttière, on frappe un peu plus fort, cependant avec ménagement, autrement le cuir s'échaufferait & se noircirait.

203. QUOIQU'A proprement parler, la marbrure qu'on met sur les couvertures des livres, ne soit qu'une chose d'agrément, & ne serve point à donner de solidité à la reliure, cependant les yeux sont si accoutumés à en voir sur nos livres, qu'il nous semblerait que l'ouvrage ne serait pas fini si l'on n'en mettait pas : d'ailleurs cette opération est en quelque façon nécessaire pour cacher les petits défauts qui ne peuvent manquer de se rencontrer dans les peaux de veaux que l'on emploie ; autrement il y aurait beaucoup de rebut, ce qui augmenterait assez le prix de la reliure. Nous allons donc, dans cet article, donner une idée de la manière de faire cet ornement.

204. ON compte sept sortes de marbrures ; savoir, quatre qui se font en noir, la marbrure à l'éponge, au pinceau, soupe de lait & veau brun ; & trois qui se font en rouge, la marbrure au pinceau, à porphyre ou petites écailles, & à l'éponge. Nous traiterons de ces différentes marbrures dans autant de paragraphes, après que nous aurons parlé de la préparation des couvertures en veau fauve.

205. ON appelle couverture en *veau fauve*, celle sur laquelle on n'a mis aucune couleur ; le cuir n'a que celle qu'il a prise à la tannerie. Comme à ces sortes de couvertures on ne peut pas mettre de pièces blanches, il faut que le cuir soit bien choisi, sans aucun trou, ni la moindre égratignure. Avant que d'employer ces peaux, on a soin de les laver plusieurs fois, afin qu'il n'y reste aucune tache ; ensuite quand le livre est sorti d'auprès du feu, & qu'il a été battu sur le plat, on le lave sur les deux plats seulement avec une éponge imbibée d'eau seconde ; on ne le lave point sur le dos, ni sur les bords, à

causé de l'huile dont on se sert pour faire appliquer la dorure, laquelle noircirait. Par la même raison, si l'on doit pousser quelques filets dorés sur les plats, on ne les lave point non plus. Quand cela est fait, on dresse le livre sur le bout, pour le laisser sécher.

206. LA *marbrure à l'éponge* n'est ni chère ni difficile à faire : elle consiste à faire fondre pour deux sols à peu près de couperose dans une pinte d'eau commune ; & cette quantité de couleur suffirait pour marbrer un nombre considérable de volumes. On trempe une éponge dans cette composition, & on appuie légèrement à différens endroits du plat & du dos de son livre, ce qui y imprime de petites taches ou especes de nuages, qui, d'abord qu'on les forme, ne paraissent que gris, de même que la bonne encre à écrire, mais qui prennent du noir en séchant.

207. POUR *la marbrure au pinceau*, on se sert du même pinceau que celui qui a servi à jasper les tranches : nous l'avons décrit dans son lieu. On met les livres entre deux barres longues de quatre pieds, & d'environ trois pouces de largeur, de manière que les feuillets pendant en-bas, le plat porte sur les barres ; on trempe son pinceau dans le noir, & on le secoue de haut sur les livres le plus également qu'on peut, pour que les gouttes de noir qui en tomberont soient rondes, égales & distribuées le plus également qu'il se pourra.

208. POUR *la marbrure en soupe de lait*, on dispose ses livres comme nous avons dit qu'on les disposait pour la précédente marbrure, & on secoue son pinceau comme on a fait à la jaspure sur tranche. Cette marbrure se fait en faisant tomber sur le veau une multitude de petits points très-clair-semés & très-fins. Cette marbrure cachant peu le fond du veau, il faut que le cuir soit presque aussi bien choisi que pour les couvertures en veau fauve, & on ne peut pas y mettre de pièces blanches.

209. LA *marbrure en veau brun* ne se fait pas comme les précédentes après que le livre est couvert, parce que le noir n'entrerait que difficilement le long des arêtes du dos ou du mors du livre : on coupe donc le veau de la grandeur du livre qu'on veut couvrir ; on le tend sur une table, & en secouant le pinceau sur une cheville de fer, on fait tomber une quantité innombrable de petites mouches noires qui cachent entièrement le fond du cuir : aussi ne choisit-on pas pour cette marbrure d'aussi beau veau, & ces sortes de couvertures sont réservées pour les livres auxquels on veut faire moins de dépense.

210. QUAND le cuir est sec, on le pare, & on le colle sur le carton ; après que le livre est défouetté & battu sur le plat, on le remet entre les barres à marbrer, & on jette dessus du nouveau noir ; mais comme il n'est question cette seconde fois, que de remplir quelques vuides s'il s'en trouve, & de distribuer

distribuer également sa couleur, on ménage les secouffes du pinceau pour faire tomber moins de noir.

211. NOUS allons décrire les trois marbrures *en rouge* ou *en écaille*, qui se pratiquent ordinairement ; ayant soin de prévenir le lecteur , que dans toutes les marbrures en rouge , il faut glairer avant que de marbrer , à moins qu'on ne voulût mettre un peu de noir sous le rouge ; car alors on commencerait à mettre son noir , ensuite on glairerait , puis on mettrait le rouge. Comme la marbrure en rouge ou en écaille est plus propre & plus recherchée que celles que nous avons décrites dans les paragraphes précédens , elle demande aussi un peu plus de soin.

212. LA première espèce est la *marbrure faite au pinceau*. On commence d'abord par semer avec l'éponge quelques mouches noires plus ou moins grandes sur les plats & sur le dos du livre ; on le *glair*, c'est-à-dire, qu'on l'enduit d'une couche de blanc d'œuf pur , avec une éponge qui ne sert qu'à glairer ; on laisse sécher cet enduit ; ensuite on étend son livre sur les barres : on prend avec le pinceau de la couleur rouge qu'on appelle *l'écaille*. Cette couleur se fait avec du bois de Brésil, de l'eau & de l'alun de Rome. On fait bouillir une demi-livre de bois de Brésil dans deux pintes d'eau ; on y ajoute deux onces d'alun , & on fait bouillir le tout jusqu'à le réduire à moitié : on jette sa couleur , en secouant le pinceau , plus ou moins épaisse à volonté ; mais sur-tout on a soin de la distribuer bien également. Quand le livre est à moitié sec , ou , en termes d'art , quand il est *efforé* , on recommence à jeter de nouvelles écailles jusqu'à ce qu'on voie la couleur bien vive & bien égale , & on laisse sécher son livre.

213. LA *marbrure à petites écailles* ou *porphyre* se fait précisément comme nous avons dit que se faisait celle appelée *soupe de lait* , excepté qu'à celle que nous décrivons présentement , on met plus de taches rouges qu'on n'en a mis de noires à l'autre. On voit par ce que nous venons de dire , que de la marbrure soupe de lait , on peut en faire une à petites écailles.

214. LA *marbrure à l'éponge* se fait encore comme la marbrure noire à l'éponge , excepté qu'on se sert de deux éponges , l'une pour le noir , l'autre pour le rouge , & qu'on fait dominer la couleur rouge.

215. QUAND la marbrure est bien sèche , on jette l'eau-forte : cette eau est affaiblie dans de l'eau commune , à la dose de deux parties d'eau commune pour une d'eau-forte. Si l'on travaille sur de la marbrure noire , on jette son eau-forte avec le pinceau , comme on a fait le noir & les autres couleurs pour la jaspure sur tranche. Dans la marbrure rouge , on commence par glairer de nouveau & laisser sécher , ensuite on jette l'eau-forte avec le pinceau.

216. LES pièces pour les titres , sont de petits morceaux de marroquin
Tome VIII. H h h h

rouge ou de telle autre couleur qu'on veut, qui ont de largeur la distance d'un nerf à l'autre, & autant de longueur que l'épaisseur du dos du livre; on les pare le plus mince qu'il se peut, sur-tout vers les extrémités. S'il n'y a qu'un volume, on ne pose qu'une pièce entre le premier & le second nerf; s'il y en a plusieurs, on en met une autre entre le second & le troisième nerf; c'est sur la première qu'on met le titre abrégé de l'ouvrage, & sur la seconde le numéro du volume. On ne met que très-peu de colle, afin qu'elle s'applique mieux & ne fasse point d'épaisseur. Ordinairement ces pièces se posent après la marbrure. Quelquefois on ne met point du tout de ces pièces; & le titre de l'ouvrage, ainsi que le numéro du volume, se met sur la couverture même du livre, & toujours sur le dos. Les Anglais suivent assez cette méthode; le plus souvent aussi, pour numéroter les volumes, ils ne font que mettre des chiffres romains à l'endroit où nous mettons ces pièces.

C H A P I T R E I V.

Des ornemens qu'on fait à la couverture.

217. **C**ES ornemens consistent à dorer les deux côtés plats & le dos du livre, & à imprimer sur cet or différens enjolivemens, qui se font avec des instrumens appellés *fers à dorer*; ce sont ces enjolivemens plus ou moins recherchés, qui donnent tout l'agrément extérieur à un livre, & le font servir d'ornement dans les bibliothèques; aussi voyons-nous que des particuliers opulens poussent fort loin la recherche à cet égard, & font charger leurs livres d'ornemens en *dentelle*; d'autres même font faire une dorure qu'on appelle à *compartimens*, dont nous essaierons de donner une idée à la fin de ce chapitre. Ces magnificences ne sont guère en usage que pour des ouvrages de goût & de fantaisie; car ordinairement on se contente de dorer les deux plats, le long des bords même, & le dos du livre. La plupart des livres qui se vendent dans les boutiques, ne sont dorés que sur le dos; encore quelques-uns restreignent-ils cette dorure à la pièce qui porte le titre du livre, afin que ce titre puisse être lu.

218. PLUSIEURS de ceux qui se bornent à cette simplicité, y ajoutent un ornement en dentelle qui se fait avec le fer chaud, sans dorure, tout autour du livre sur les deux plats & sur le dos; mais cela ne se pratique guère que pour des livres d'église ou de dévotion.

219. LES ornemens qu'on fait sur la couverture des livres, consistent donc

à y appliquer des feuilles d'or, ce qui est *la dorure* proprement dite, à pousser sur ces feuilles des filets, ou y imprimer des dentelles.

220. CES deux opérations sont précédées & suivies de quelques autres nécessaires pour mettre le livre en état de resevoir la dorure, & lui donner le dernier lustre quand elle est finie. C'est ce que nous allons décrire.

221. IL faut, dans la dorure sur cuir, ainsi que dans toutes celles qui se font sur les autres matieres, telles que le bois ou les métaux, appliquer une couche de quelque enduit, qui, faisant l'effet du mordant, puisse déterminer l'or à s'appliquer & s'unir intimement avec la matiere qu'on veut dorer. Dans la dorure dont nous allons traiter, c'est le blanc d'œuf qui sert de mordant.

222. ON bat une certaine quantité de blancs d'œufs dans un pot; on les laisse se purifier d'eux-mêmes pendant cinq à six jours, au bout duquel tems ils ont d'ordinaire jeté tous leurs germes & autres crasses; après avoir ôté tout ce qui surnage, on garde le reste aussi long-tems qu'on veut dans un petit godet: cette matiere devient meilleure en vieillissant, & on l'emploie tant que la putréfaction n'est pas insupportable. Quand donc on veut glairer un livre, il ne faut que prendre un peu de ce blanc d'œuf avec une éponge fine, & la passer d'abord sur le dos, parce que c'est toujours cette partie du livre qu'on commence à dorer; ensuite on glaire le plat du côté des bords, & le côté par où le relieur a rogné le carton, qu'on pourrait appeler *la coupe du carton*, & qu'on appelle *le bord*; si on se propose de mettre aussi de la dorure à cette partie de l'intérieur du plat qui excède la gouttiere, & qu'on appelle *la bordure*, il faut la glairer.

223. ON dore ou à l'eau ou à l'huile. Pour dorer à l'huile, on frotte les endroits qui ont été glairés, avec une petite éponge trempée dans de l'huile de noix, ce qui ne se fait cependant que quand on est assuré que le blanc d'œuf est bien sec. On se sert d'huile de noix, parce qu'outré qu'elle gele moins que celle d'olives, elle a encore la propriété de se dessécher plus promptement.

224. QUAND on dore à l'eau, on ne fait que tremper un petit pinceau dans de l'eau commune, dans laquelle on aura délayé une très-petite quantité de blanc d'œuf, comme environ trois gouttes pour un poisson d'eau.

225. LA dorure à l'eau est incomparablement meilleure que celle à l'huile; aussi pour peu qu'on soit délicat sur la beauté & même sur la durée de l'or, on ne fait jamais dorer à l'huile, à moins que ce ne soit de l'ouvrage extrêmement pressé, attendu que cette maniere est beaucoup plus expéditive que celle à l'eau. Cependant on dore toujours le dos à l'huile, parce que comme on ne peut tirer la dorure de cette partie à la presse, on emporterait une

H h h h ij

partie de l'or en essuyant ; au lieu que la dorure sur les plats , étant tirée à force de presse , ne court point le même risque.

226. PENDANT que la couche de blancs d'œufs , qu'on a mis précédemment , se sèche , le doreur ouvre son livret. On fait que ces livrets , qu'on nomme *livrets d'or en feuilles* , que vendent les batteurs d'or , contiennent chacun un quarteron de feuilles. Cet or se nomme *or de libraires* , & plus volontiers *or commun* ; on le nommait autrefois *or verd* , parce qu'en effet on ne se servait alors que d'or verd : c'est ce qui fait que les anciennes dorures sont plus pâles que celles qu'on fait aujourd'hui.

227. ON souleve adroitement la feuille d'or , & on la pose proprement sans la chiffonner sur le coussin. Ce coussin est une petite planche de bois d'environ un pouce d'épaisseur , sur douze de long & huit de large , couverte d'une peau de veau , dont on met le côté de la chair en-haut ; entre le bois & le cuir on met une garniture de bourre. On fait encore mieux cette garniture , en mettant d'abord sur la planche un lit de son , une couche de poil de sanglier , puis un second lit de son , & enfin une dernière couche de poil de sanglier , par-dessus laquelle on met le cuir , que l'on cloue tout autour des bords de la planche. Ce sont ordinairement les relieurs qui font ces coussins , & ils ont soin de mettre le son & le poil plus épais dans le milieu que sur les bords , afin que le coussin prenne une forme arrondie. Cette garniture , & la forme qu'on donne au coussin , font que le cuir cédant par sa souplesse à l'action du couteau , il ne se coupe pas , & remonte de lui-même quand on cesse d'appuyer dessus. On frotte légèrement son coussin de blanc d'Espagne , afin que l'or ne s'attache pas à la peau , & puisse être soulevé aisément. Le couteau A , *fig. 1 , pl. II* , est une lame d'acier ordinaire , doux , dont le tranchant doit être bien droit & assez affilé pour couper la feuille nettement & sans la déchirer.

228. ON taille son or en morceaux quarrés ou parallélogrammes , selon l'endroit où on veut le placer : par exemple , si c'est pour le dos , on le coupe de grandeur proportionnée à l'intervalle qui se trouve entre les nerfs du livre , puis en d'autres petites bandes plus étroites pour couvrir les nerfs mêmes.

229. QUAND donc on veut dorer le dos , on commence par le glaiser à deux fois avec le blanc d'œuf qu'on laisse sécher ; ensuite on le mouille dans toute sa longueur avec l'éponge trempée dans l'huile ; & prenant l'or avec le couchoir , on l'applique aussi-tôt sur cet endroit , en soufflant ou haleinant dessus doucement , s'il s'y fait des boursofflures qui l'empêchent de se coucher uniment par-tout , ordinairement on se sert , pour coucher l'or , du couchoir x , *pl. II , fig. 2*. C'est un morceau de bois ou de buis , qui a environ quatre pouces de longueur , & est terminé par ses deux extrémités en espèce de chanfrein z. Le coucheur ou la coucheuse , car ce sont ordinaire-

ment des femmes qui font cette opération, tiennent leur couchoir de la main droite, & le passant sur le cou ou sur le sommet du front pour le faire mordre, l'appuient sur leur bande d'or, qui s'y attache aussi-tôt, & y reste jusqu'à ce qu'on la pose sur le cuir, où elle demeure. Mais ordinairement au lieu du couchoir de bois, on se sert, pour appliquer l'or sur le dos, de bandes de carton ou de cartes à jouer, refendues en deux suivant leur épaisseur : on tient ces bandes en l'air par les deux bouts, les pliant en arc dont on présente le côté convexe sur l'or ; quand il s'y est attaché, on étend cette bande sur le dos du livre, en rabaisant les deux bouts sur l'autre sens, & on applique ainsi l'or exactement sur le dos du livre, qui, comme on a vu dans l'article de l'endossement, est toujours un peu arrondi ; c'est ce qui fait que les couchoirs de cartes sont plus commodes que ceux de bois, qui, par leur inflexibilité, ne pourraient pas prendre la courbure du dos. Si l'or a de la peine à s'attacher à la carte, on la fait prendre ou *happer* en la passant sur la joue ou sur le plat de la main.

230. QUAND on a couvert d'or tout le dos, & qu'on en a remis bien soigneusement aux endroits où il en manque, on y applique *les fers*, pour imprimer en or les ornemens qu'on veut faire aux livres ; mais comme ces fers varient autant que les ornemens, nous nous contenterons d'en décrire quelques-uns des principaux de ceux dont on se sert le plus communément.

231. LES relieurs appellent *fers*, en all. *Stempel*, des outils de cuivre fondu, qui servent à imprimer sur l'or différens agrémens, comme broderies, dentelles, fleurs, filets ou armes, & ce sont ces ornemens qui sont proprement ce qu'on appelle *la dorure des livres*. De ces fers, les uns sont à *palettes*, les autres à *roulette* ; d'autres enfin sont en *écuffons*. Les relieurs doivent encore avoir des alphabets de diverses grosseurs, pour mettre les titres sur les dos des livres, à proportion de la grandeur & de la grosseur des volumes. Ce sont des piéces de cuivre fondu, de la figure des caractéres ou lettres de l'alphabet, qui sont gravées en relief & à l'envers, afin qu'elles impriment l'or en creux & à droite sur le cuir. Chacune de ces lettres a une tige assez longue pour être emmanchée dans un morceau de bois, afin qu'on ne se brûle pas en faisant chauffer la lettre dans le fourneau. On a des boîtes garnies de ces alphabets complets, & aussi quelques suites des neuf chiffres arabes ; mais on a peu d'occasions de s'en servir, parce qu'ordinairement les numéros des volumes se mettent en chiffres romains (34).

(34) On peut aussi se servir, comme cela se fait en Allemagne, de caractéres d'imprimerie, qu'on assemble dans un composeur de fer, en all. *Schriftkasten*, où

les mots se trouvent fixés par une vis qui fait avancer ou reculer une petite plaque de fer.

232. LES palettes font à filets (35) ou à bordures : celles à filets font emmanchées comme les alphabets ; mais au lieu de porter une lettre à un bout , elles font applaties à peu près comme un racloir , & finissent en espee de couteau , enforte qu'il n'y reste tout du long du bord , que l'épaisseur d'un petit trait ou d'un tranchant émoullé , pour marquer seulement un petit filet en appuyant sur le cuir. La longueur de ce filet varie ; mais ordinairement on les tient plus longs que l'épaisseur du dos des livres.

233. LES palettes à bordures , fig. 3 , pl. II , font emmanchées comme celles à filets ; mais elles font de figure quarrée ou triangulaire. Celles de figure quarrée s'appellent *fers à dos* , parce qu'elles servent pour les dos ; & celles de figure triangulaire se nomment *coins* , parce qu'elles servent pour les coins tant du dos que du plat de la couverture : l'extrémité de ces sortes de fers , au lieu de finir en tranchant , est terminée par une surface plane , gravée de quelques ornemens selon les idées du graveur , comme fleurs , vases ou dentelures propres à mettre le long des nervures , sur le dos des livres , dans les milieux des entre-ners , & dessus le plat ou sur les bords de la couverture.

234. LES roulettes *l* , (36) fig. 4 , pl. II , font en effet des roulettes de cuivre , qui ont depuis un pouce jusqu'à deux de diametre , & trois lignes d'épaisseur dans le milieu : elles font percées dans leur centre , & tiennent par un clou rivé par les deux bouts dans les deux branches d'un fer fourchu , entre lesquelles elles tournent librement. Ce fer peut avoir telle longueur qu'on veut entre le centre de la roulette & le bois où il est emmanché ; cela dépend de la volonté de chaque ouvrier , les uns aiment les fers plus courts , les autres plus longs , de même que plus ou moins courbes au-dessus de la roulette , selon que chacun le trouve plus commode à sa main. Il faut seulement observer que , si les fers sont trop courts , le manche de bois est plus sujet à se brâler quand on les chauffe. De ces roulettes , quelques-unes finissent en couteau tout autour de la circonférence , pour ne marquer qu'un filet ; d'autres ont deux filets paralleles , séparés par une rainure ; d'autres en ont trois aussi paralleles : mais alors le filet qui occupera la partie intérieure du plat de la couverture , doit pour plus de grace , être inégalement distant des deux autres. D'autres roulettes font gravées à la circonférence & en relief , de telles figures & ornemens qu'on veut , comme dentelures , roses , vignettes , fleurs ; pour pousser tout du long facilement & exactement un ornement continu de diverses figures répétées , qui ne viendrait jamais avec la même grace & la même régularité , s'il fallait les faire avec des fers séparés : cela s'appelle du nom général de *bordures*.

235. Il faut encore ce que nous avons nommé des *armes* , & sous ce nom

(35) En all. *Filetstempfer*.

(36) En allemand , *Rolleisen*.

nous comprendrons d'autres fers qui ne sont point en effet des armoiries ou des blasons, mais quelquefois de simples devises, des cartouches, des vases, des dentelles, en un mot des ornemens qui occupent les milieux des couvertures, *fig. 5, pl. II*. Nous rangerons encore dans cette classe, des fers qu'on nomme *plain-or*, qui d'une seule piece forment le tour de la couverture *fig. 6*, & dont on remplit le milieu par un autre fer, tel que les armoiries de la figure 5, pour les livres dont on veut dorer toute la couverture. La raison pour laquelle nous comprenons tous ces fers dans la même classe que les armes, est que les uns & les autres sont montés de même, & se tirent avec le secours de la presse; *fig. 7, pl. II*. Ces fers sont gravés de relief & à l'envers; ils sont de différentes épaisseurs, suivant leur grandeur. Au côté opposé à celui qui est gravé, on a ménagé deux tenons *bb*, *fig. 8*, qu'on fait entrer dans les trous 1, 2, d'une monture faite de plusieurs morceaux de carton collés l'un sur l'autre, *fig. 9*. Ces cartons sont que quand on imprime ces fers, le coup de la presse est moins dur, & que les ornemens se marquent mieux.

236. POUR toutes ces sortes de fers, il faut des brosses, afin de les nettoyer, & plusieurs torchons ou lambeaux de linge fort usé, pour essuyer le cuir qu'on a doré: on les nomme *drapeaux*; c'est avec ces drapeaux que l'on conserve tout l'or superflu qu'on enlève de la dorure, & qui excède de beaucoup celui qui reste sur le cuir.

237. PENDANT qu'on a fait les préparations nécessaires que nous avons décrites ci-dessus, pour appliquer l'or, on fait chauffer ses fers dans une espece de petit fourneau ou cheminée, dans laquelle on brûle du charbon; car ces fers ne peuvent servir qu'ils n'aient un certain degré de chaleur qui amortisse le ressort du cuir, & fasse qu'en les y enfonçant, leur impression demeure en creux pour toujours: ce qui n'arriverait jamais en les appliquant à froid. Cependant il est bon de s'assurer de leur degré de chaleur; pour cela on les plonge légèrement dans l'eau, où ils ne manquent pas de rendre quelque sifflement s'ils sont trop chauds; mais si en les y replongeant une seconde fois ils ne siffent plus, & qu'en les maniant ils ne brûlent point les doigts, ils sont en état de servir sur le cuir doré à l'eau. On pousse les fers plus chauds pour la dorure à l'huile que pour celle à l'eau: c'est pourquoi pour cette dernière, il suffit de pouvoir manier les fers du creux de la main, au lieu que pour la dorure à l'huile, on ne les applique point que préalablement on ne les ait plongés dans l'eau.

238. ON commence ordinairement par la roulette à filets, qu'on fait rouler, en l'appuyant assez ferme sur toute la longueur du dos, ce qui marque un filet ou deux de chaque côté; ensuite avec la palette à filets, on fait au-dessous de la tranche-file de la tête & de la queue, & au-dessus & au-dessous de chaque nervure, un autre filet, de sorte que chaque espace

d'entre deux nervures, se trouve être un parallélogramme rectangle, bordé de quatre lignes d'or; cet espace se nomme *l'entre-nerf*; aux quatre coins de ces entre-nerfs on enfonce les fers, qu'on nomme *coins*; au milieu d'entre ces quatre coins, on applique les fers qu'on nomme *fers à dos*, qui forment les bouquets, *fig. 10, pl. II*, ou autres ornemens à volonté; puis sur chaque nerf on applique une palette à bordures, pour faire les ornemens représentés en *ef, ii, ll, mm, nn, fig. 10, pl. II*; quelquefois aussi on se contente d'y appliquer une palette à filet pour faire le filet *mm, fig. 10*; enfin aux deux extrémités haute & basse *oo* du dos, on applique une palette à bordure plus ou moins large, suivant le dessin qui se trouve convenir le mieux, & selon la place qui reste à dorer.

239. LE dos étant ainsi achevé, on dore le plat si l'on veut; & ordinairement après avoir couché, on fait sécher l'or: on se sert de roulette à filets. Cet or se met tout du long des quatre côtés du plat par bandes plus ou moins larges, selon la quantité de filets qu'on veut mettre, ce qui s'appelle *mettre des filets en plat*. Quand on pousse de ces filets sur plat, celui qui est extérieur se fait à environ une ligne du bord des trois côtés rognés, & un peu plus loin du quatrième côté *ab, fig. 6*, qui est celui du mors. Le filet intérieur est du double plus éloigné des deux autres, que ces deux ne le sont entr'eux, ce qui donne un peu meilleure grace au parallélogramme que forment ces lignes; & cela imite en quelque façon les moufures qu'on fait aux bordures des tableaux; souvent aussi les filets sont à égale distance. J'ai même vu un livre où c'était le filet extérieur qui était le plus distant des deux autres, & cela n'avait pas moins bonne grace. Quelquefois on se contente de mettre une petite rosette ou fleur à la réunion des lignes de filets aux quatre coins de la couverture; mais quelquefois aussi on met à un pouce ou un pouce & demi en-dedans de la première bordure, trois semblables filets, qui sont comme une bordure en-dedans de la première: ce qu'on appelle *mettre des filets en champ*; alors au bout de chacun des quatre angles extérieurs, on met quelques vases, fleurons ou bouquets, qui en augmentent l'agrément; on enrichit encore de vignettes, fleurons, &c. l'espace qui se trouve entre les filets en plat & les filets en champ. Les filets, soit doubles, soit triples, pourraient se pousser avec une roulette à filets simples; mais comme il serait plus difficile de les espacer également & dans une agréable proportion, on a trouvé bien plus commode de se servir de roulettes qui portent le nombre de filets qu'on veut faire. Si l'on veut dorer la coupe *ab, fig. 11, pl. II*, de la couverture, ce qu'on nomme *le bord*, cela se fait par le moyen d'une roulette ou à filets ou à bordure, aussi bien que pour cet autre espace en dedans de la couverture, qui excède la tranche du livre, qu'on nomme *bordure*, & qui se dore aussi avec de pareilles roulettes: les livres qui ont ces ornemens, s'appellent *reliés à filets avec bord & bordure*.

240. NOUS avons dit que les relieurs avaient des fers qu'ils nomment *armes* ou *écuffons*. Ces fers leur servent, ou pour imprimer en effet des armoiries avec leurs supports, pièces d'honneur, devises & autres accompagnemens relatifs au blason, ou bien pour mettre au milieu des livres, des ornemens, tels que vases, feuillages ou autres. Il arrive très-souvent qu'on se contente de mettre des armes seulement au milieu de la couverture, telles que celles de la *figure 5*, ou un vase, sans y ajouter les autres ornemens qu'on voit sur les deux *figures 5 & 6* tout autour de la couverture: alors tout le travail se réduit à coucher une feuille d'or un peu plus grande que l'arme dans le milieu de la couverture; on applique son arme dessus le livre, & on met le tout sous la presse *u*, *fig. 7*, qu'on serre assez fortement pour imprimer ces ornemens.

241. MAIS quand on ne veut rien épargner, on dore tout le plat de la couverture en divers dessins. Ces ornemens sur les livres *in-octavo* & au-dessous, se font avec les plein-or, qui sont des fers gravés de la grandeur des différens formats, qu'on pose sur l'or appliqué sur la couverture, & qu'on imprime à la presse de même que les armoiries, ayant soin de presser assez fortement & bien également pour que toutes les parties du dessin soient également bien imprimées. A l'égard des *in-folio* & *in-quarto*, comme il serait difficile de faire agir également la presse sur d'aussi grands fers, on ne se sert point de plein-or, mais d'autres fers qui sont montés comme ceux qu'on nomme *écuffons*; on en emploie plus ou moins, selon la grandeur du volume: les uns sont des coins *bb gf*, qui se mettent en effet aux angles de la couverture, *fig. 5*; les autres, des grands milieux *dh*, parce qu'ils se mettent dans le milieu de la longueur; les *petits milieux ac*, se mettent dans le milieu du petit côté, ou au haut & au bas; enfin on met quelquefois entre les coins & les grands milieux, d'autres petits fers *cc, ii*, qui servent à remplir les vuides entre ces principales pièces: on les fait moins larges, pour donner plus de jeu aux milieux & aux coins.

242. COMME il faut tâcher de perdre le moins d'or qu'il est possible, on taille ses bandes de grandeur à peu près proportionnée à celle de l'écuffon sous lequel elles doivent être; & comme les fers qui ont servi d'un côté, comme à la droite *b*, de la *figure 5*, doivent servir à la gauche *g* ou *f*, on commence par appliquer l'or tout autour; ensuite on tire ses quatre coins successivement l'un après l'autre; on prend avec un compas bien exactement le milieu du grand côté de son livre; on pose son grand milieu *d*, que l'on tire; on fait la même chose à l'autre grand côté *h*, & de même pour les deux petits milieux *ae*; on remplit les vuides entre les coins & les grands & petits milieux, par les petits fers *cc, ii*; & la dorure est faite.

243. IL faut cependant avouer qu'il est rare que ces dorures si pleines

aient un aussi bel effet à la vue, que de plus simples, conduites avec goût. Ordinairement, quand on fait de ces magnifiques reliures, au lieu des feuilles de papier marbré, appelées *gardes*, que nous avons dit qu'on collait en dedans de la couverture, on met une étoffe de soie appelée *tabis*, qu'on emploie tout de même que le papier marbré. On voit encore d'autres livres, auxquels, au lieu de gardes de papier ou de soie, on met en dedans de la couverture une pièce de marroquin rouge ou d'autre couleur, qu'on orne d'une dentelle d'or; & alors au lieu de la seconde feuille de papier ou d'étoffe, on met une feuille de papier doré & lissé. Voilà quel est ordinairement le plus grand ornement dont on charge les couvertures des livres. Cependant il y a encore une parure plus recherchée, c'est celle qu'on nomme *la dorure à compartimens*, dont nous allons donner une idée succincte.

244. POUR faire la dorure à *compartimens*, on commence par couvrir son livre en veau blanc, ou en marroquin de couleur, ou en tel autre fond qu'on veut; il faut seulement que le cuir soit le mieux choisi & le plus exempt de tous défauts, trous ou taches, qu'on puisse se procurer. Quand le cuir est bien sec, on pose dessus un dessin tel qu'on le veut exécuter, dont les différentes parties sont colorées; on calque ce dessin sur le veau, & sur ce calque on colle des morceaux de marroquin teints en diverses couleurs & de toutes les teintes; on pare ces peaux le plus mince qu'il est possible, de manière qu'on puisse voir le jour au travers; on les taille en morceaux de la grandeur des parties du dessin qu'ils doivent représenter, & on les colle avec de la colle de farine sur la peau, mettant très-peu de colle pour ne point faire d'épaisseur. Quand ces morceaux sont collés, on met le livre en presse pendant un certain tems, pour qu'ils s'unissent & ne fassent plus, pour ainsi dire, qu'un seul corps avec la peau qui fait le fond. Ainsi dans un livre dont le veau du fond doit paraître dans sa couleur naturelle, on collerait des pièces de marroquin, un peu plus grandes que les différentes parties du dessin; ensuite on dore tout ce qui est couvert de dessin, de même que toute la partie qui est semée de petits points, avec la pointe d'un fer de cuivre, fait en espèce de poinçon obtus ou d'aiguille, que les dessinateurs appellent *calquoir*; on recherche par-dessus cet or le contour des fleurs, rinceaux, feuillages & autres parties du dessin, suivant exactement ces contours pour les circonfrire d'un filet d'or qui en termine l'extrémité; on marque aussi le tour des graines, les queues, & les petites aigrettes qui surmontent les fleurs; c'est aussi avec ce même fer qu'on trace dans les milieux des feuilles les lignes qu'on appelle *arêtes* ou *nervures*, & les cotons: quand tout cela est fait, on essuie & on découvre son dessin.

245. VOILA donc notre livre couvert & doré: il n'est guère loin de sa perfection; cependant il n'est pas encore en état d'être livré. Il reste encore

quelques opérations qui, quoique peu difficiles, n'en sont pas moins nécessaires. Ce fera la matière du cinquième chapitre.

C H A P I T R E V.

Des opérations qu'on fait au livre quand il est couvert & doré.

246. **C**ES opérations consistent à coller les gardes, mettre en presse, glaiser les plats, polir, cambrer & tirer les signets, enfin cogner les quatre coins du carton. Elles sont si simples & si aisées, qu'il nous paraît presque superflu d'insister beaucoup sur chacune d'elles; ainsi nous allons les décrire très-sommairement.

247. **O**N doit se souvenir que nous avons appelé *gardes*, une feuille de papier blanc & une de papier marbré pliées en deux, qu'on met au commencement & à la fin du livre avant que de le coudre; de manière qu'une moitié de la feuille de papier blanc doit toucher le frontispice ou le premier feuillet du livre, & l'autre moitié se colle sur le revers de la feuille de papier marbré. On commence donc par coller la feuille de papier blanc sur celle de papier marbré, pour lui donner du soutien; ensuite on colle l'autre moitié de la feuille de papier marbré contre le carton qui forme la couverture du livre; ainsi en ouvrant son livre par le carton, on voit à sa main gauche un feuillet de papier marbré collé sur le carton, sur lequel se couche l'autre feuillet marbré, qui est renforcé de papier blanc; & l'autre feuillet de papier blanc, qui couvre le frontispice du livre, est simple.

248. **O**N fait la même opération à la fin du livre; & dans toute cette opération on a soin de ne pas mettre trop de colle, mais de la bien distribuer pour que les gardes soient bien exactement collées, & de prendre garde qu'il ne s'y forme des plis.

249. **Q**UAND les gardes sont collées, on met les livres dans la grande presse si ce sont des *in-folio* ou des *in-quarto*, & dans la presse à endosser si ce sont de plus petits volumes. Quelques relieurs ont même une autre presse faite de même que la grande, mais beaucoup plus petite.

250. **L**A grande presse est composée de neuf pièces, non compris le barreau de fer qui sert à tourner la vis; savoir, deux jumelles, deux sommiers, deux pieds portant les jumelles, une vis, une longue pièce, & une platine. Les deux jumelles sont deux morceaux de bois de chêne de sept pieds de hauteur, de huit pouces de largeur sur cinq d'épaisseur, qui portent chacun sur leur largeur en dedans, une rainure de trois pieds de long, sur deux

Iiii ij

pouces de large & autant de profondeur ; cette rainure sert à faire monter & descendre la platine à un pied du sommet de ces jumelles ; & dans leur épaisseur , est une double entaille vis-à-vis l'une de l'autre , de sept pouces environ de haut , sur un & demi de profondeur , pour emboîter le sommier d'en-haut. Au bas , & à quatre pouces de la naissance des tenons , sont deux autres entailles de même profondeur , de quatre pouces de hauteur , & disposées de même pour loger le sommier d'en-bas qu'on appelle aussi *table* , parce que c'est sur ce sommier que les livres se mettent entre les ais. Au-dessous de ces deux entailles sont ménagés deux tenons , de trois pouces de hauteur , sur six de large. Les deux jumelles devant être posées parallèlement , les deux sommiers sont de mêmes longueur & largeur , mais de différente épaisseur ; celui d'en-haut a deux pieds dix pouces de long , sur treize pouces de large & sept d'épaisseur : il est percé dans son milieu d'un trou taraudé en écrou , d'environ six pouces de diamètre , par où monte & descend la vis. Celui d'en-bas n'a que quatre pouces d'épaisseur ; l'un & l'autre portent aux extrémités de leur longueur & dans le milieu de leur largeur , une entaille de quatre pouces de largeur , sur quatre pouces & quelques lignes de profondeur : ces entailles entrent dans celles des deux jumelles , & arrêtent les sommiers avec ces jumelles.

251. LES deux pieds sont deux morceaux de bois de treize pouces de long sur six de large , & quatre d'épaisseur ; ils portent chacun dans leur milieu en-dessus , une mortaise de la profondeur , longueur & épaisseur des tenons des jumelles qui se logent dedans.

252. LA vis , qui est de bois , a en tout quatre pieds & un pouce de long , deux pieds & demi de pas , sur six pouces de diamètre. La tête a , compris le noyau , un pied sept-pouces de longueur : elle est quarrée sur ses quatre faces , qui portent chacune dans leur milieu une mortaise du diamètre d'un pouce & demi en quarré , dans laquelle se loge le barreau ; cette tête , jusqu'au noyau , a un pied trois pouces de long , & le noyau qui la termine a quatre pouces de diamètre : il porte dans son milieu un collet ou entaille d'un pouce de haut , sur un peu moins de profondeur , pour recevoir une clef qui l'arrête à la longue piece dont nous allons parler.

253. LA longue piece est un morceau de bois d'un pied de long , sur six pouces & demi de large & trois d'épaisseur : elle porte dans le milieu de sa largeur un trou rond , d'environ quatre pouces de diamètre , & sur son épaisseur une mortaise de deux pouces de long sur un de haut , qui traverse le trou du milieu , pour arrêter le noyau de la vis par le moyen de la clef qui est un petit morceau de bois long de six pouces seulement , de deux de large , & d'environ un d'épaisseur , qui se loge dans la mortaise , de l'épaisseur de la longue piece.

254. LA platine est un ais de onze pouces de large , quatre d'épaisseur ,

& de deux pieds cinq pouces de longueur, y compris ses deux tenons qui sont au milieu de chaque bout; ces tenons ont deux pouces de long sur autant de large, & une hauteur égale à l'épaisseur de la platine, c'est-à-dire, quatre pouces. Ces deux tenons entrent dans les rainures des jumelles, & servent à entretenir cette platine dans le milieu, & à la faire glisser toujours juste, soit en montant, soit en descendant.

255. ENFIN le barreau est un morceau de fer quarré par le bout, qui entre dans les mortaises de la tête de la vis, & arrondi dans sa longueur: il a environ trois pieds de long, & un peu plus d'un pouce de diamètre par le bout. Cette grande presse se monte en mettant la platine entre les deux jumelles, faisant entrer les deux tenons dans les rainures des jumelles; on pose les jumelles sur les pieds, on les arrête par les sommiers; on cheville avec de fortes clavettes de fer; on passe la vis dans l'écrou du sommier supérieur, qui est aussi chevillé; on fait entrer le noyau de la tête de la vis dans la longue pièce, l'arrêtant par le moyen de la clef; on applique la longue pièce sur la rainure de la platine, & on met le barreau dans le trou d'une des faces de la tête de la vis. Les ais à presser, sont des morceaux de bois d'une égale épaisseur dans toute leur superficie; on met un de ces ais sur la table ou sommier d'en-bas, puis un livre, de manière que le dos déborde l'ais de toute son épaisseur, afin qu'il ne soit point endommagé, & on le tourne du côté de l'ouvrier; ensuite on met un ais, puis un livre, & toujours de même jusqu'à la concurrence de dix à onze volumes *in-quarto* ou *in-folio*; on ferre tant que l'on peut, les laissant ainsi en presse le plus long-tems qu'il est possible, selon qu'on est plus ou moins pressé de rendre l'ouvrage, mais toujours au moins une nuit.

256. QUAND le livre est hors de presse, on le glaire en passant du blanc d'œuf sur le plat avec l'éponge, comme on a fait pour dorer, & on le laisse sécher; au bout d'un quart d'heure, tems suffisant pour le dessèchement, on le glaire une seconde fois; & si le livre n'est pas encore assez clair, on le glaire une troisième fois, ayant toujours soin que le blanc d'œuf ne soit pas trop épais.

257. ON prend ensuite un bout de chandelle, qu'on passe légèrement & une fois seulement sur chaque plat; ou bien on prend dans sa main une goutte d'huile, qu'on étend & dont on frotte plusieurs volumes; quelques ouvriers se contentent de frotter le livre avec le dedans d'un bonnet de laine un peu gras: ce graissement sert à faire couler le fer à polir.

258. CE fer est une espèce de spatule *q*, *fig. 13*, *pl. II*, qui a un pouce environ d'épaisseur dans son milieu, & se termine, du côté opposé au dos, en biseau émoussé. Quand ce fer est chaud de manière qu'il ne puisse gâter le livre, on pose le volume sur la table, une toile dessous, on l'accotté contre

un ais retenu par un clou, ou contre la pierre à parer, & on passe plusieurs fois le fer dans le même sens de la tête à la queue, & de droite à gauche : si on le passait en allant & revenant, on ne pourrait éviter de faire des ondes sur le livre. On retourne le livre pour le mettre en travers devant soi, & on passe le fer en tous sens sur la largeur.

259. LE livre étant poli, on le prend dans sa main droite, on le feuillette en faisant couler les feuillets dans sa main gauche, & on tire du dedans du livre les signets qu'on y avoit remployés, pour éviter qu'ils ne fussent gâtés lors de la marbrure sur tranche & de la dorure sur cuir. Cela fait, on cambre le livre : pour cela on pose le dos sur la table & le plat devant soi ; on ouvre le livre à peu près par la moitié, & le tenant ainsi ouvert, les quatre doigts de chaque main sur les feuillets & les deux pouces sur le plat, on appuie en dedans pour faire prendre à l'intérieur un peu de creux, & par conséquent un peu de convexité au carton en dehors. Cette opération est nécessaire pour donner plus de grace au livre à l'extérieur, & pour que la tranche des feuillets ou le côté de la gouttière soit mieux ferré ; ensuite on met son livre à plat sur la table, on ouvre les cartons, & avec le marteau à endosser on frappe quelques coups sur les quatre coins intérieurs du carton, & le livre est en état d'être rendu.

260. Nous avons décrit dans les cinq chapitres précédens, la manière de battre, de coudre les feuilles, de les couvrir de carton, de former le dos des livres, de les couvrir de peau, de dorer la tranche & la couverture ; ainsi nous pouvons assurer que nous avons rempli l'objet que nous nous étions proposé, puisque nous avons fait connaître les différentes opérations que le livre doit subir depuis le moment qu'il est pris en feuilles dans le magasin du libraire, jusqu'à ce qu'il soit en état d'être mis dans nos cabinets. Cependant nous nous croyons obligés de décrire quelques opérations qui se pratiquent moins communément, à la vérité, mais qu'il n'est pas moins avantageux de connaître ; nous espérons même qu'on y trouvera quelques détails qui pourront satisfaire la curiosité des lecteurs qui aiment les arts : ce sera la matière des deux chapitres suivans, qui feront la conclusion de notre ouvrage.



C H A P I T R E V I.

Reliures qui sont moins d'usage.

261. **N**ous avons décrit dans les cinq chapitres précédens, toutes les opérations qui se pratiquent ordinairement chez les relieurs : comme c'est ce qui fait l'essentiel de notre art, nous avons essayé de les décrire dans le plus grand détail & le plus clairement qu'il nous a été possible. Mais il y a encore d'autres manieres de relier les livres, qui, quoique moins usitées, ne doivent cependant pas être omises, si nous voulons remplir notre objet, & faire connaître tout ce qui se pratique chez les relieurs. Ces différentes reliures sont celle en parchemin simple, celle en chagrin, la reliure de antiphoniers ou gros livres de chœur, celle à la grecque à dos brisé, des cartes géographiques, des atlas & autres grands livres de figures ; celle des grands registres de bureaux, qu'on appelle *reliure de Lyon* ; celle des livres chinois & turcs ; enfin celle qu'on appelle *économique*. Pour éviter les répétitions, nous aurons soin de ne décrire que ce qui sera absolument différent des méthodes ordinaires.

262. **P**OUR la reliure en parchemin simple, on prépare son livre de même que si on voulait le couvrir en veau ; mais avant que de mettre le parchemin, on colle des feuilles de papier blanc sur le dos du livre & sur les plats de son carton. Quand il est sec, on prépare son parchemin, qui est ordinairement teint en verd ; on l'enduit de colle de farine par le côté de la fleur qui se met en-dedans, & le côté de la chair à l'extérieur (37).

263. **L**E chagrin est la peau d'une espece de mulet ou d'âne, appelé par les Orientaux *sagri*, auquel on donne dans le Levant l'apprêt que nous lui voyons quand on l'apporte ici (38). Avant d'employer ces peaux, on les remet aux parcheminiers, qui leur donnent la préparation qu'on appelle *raturer*. Il faut qu'elles soient raturées le plus mince qu'il est possible ; mais comme malgré cela elles sont toujours peu souples, on les met tremper dans l'eau froide, & on les laisse bien égoutter, ce qui se fait en les essorant dans un linge, de maniere que la peau soit plus seche qu'humide, pour la rendre plus maniable : si elle est trop humide, la colle ne prend pas facilement ; & en

(37) Si le parchemin est fait de peau de mouton, on se sert de colle forte ; s'il est fait de peau de veau, on emploie la colle d'amidon.

(38) On fait en Suisse, avec des peaux de chevres, du faux chagrin qui est plus

propre que le chagrin du Levant à relier les livres. On l'emploie principalement à cet usage. Voyez ce que j'ai dit là-dessus dans l'*art du corroyeur*, tome III de cette collection, page 278.

se séchant, la peau se retire si fort qu'elle fait travailler l'ouvrage. On pare ensuite le chagrin sur les bords, aux endroits qui seront rabattus en dedans du livre.

264. CETTE reliure demande beaucoup d'attention pour ne pas gâter le grain, qui fait toute la beauté du chagrin. On colle les peaux avec de la colle forte, la meilleure qu'on puisse avoir, qui ne soit ni trop claire ni trop forte, & on l'emploie bien chaude.

265. POUR fouetter les livres reliés en chagrin, on les entoure d'un carton souple avant de mettre les ais, & on a l'attention de ne mettre le livre en presse que quand il est bien sec.

266. ON ne donne guere d'autre couleur au chagrin que le noir, qui se met avec de l'encre sans gomme, qu'on y étend à trois ou quatre reprises; on fait sécher cette encre en frottant le livre fortement avec une brosse bien rude de poil de sanglier; on passe sur la brosse un peu de cire-vierge, & on frotte de nouveau jusqu'à ce que la couverture soit bien lustrée.

267. QUELQUEFOIS on entoure les bords de son livre d'une bordure d'argent, de cuivre ou d'autre métal, qui empêche que le chagrin ne s'use en cet endroit. On les garnit aussi souvent de fermoirs en métal; mais ce travail ne se faisant point par les relieurs, fera la matière d'un art séparé.

268. LA reliure des antiphoniers ne diffère en rien de celles que nous avons précédemment décrites, quant à l'assemblage, la couture, l'endossement, &c. Nous ferons seulement remarquer que comme ordinairement ces livres sont grands, fort gros, sujets à supporter beaucoup de fatigue, & qu'ils doivent durer long-tems, on multiplie les nerfs: on en met communément six, sept, & quelquefois huit; ces nerfs doivent être de bonne ficelle, qu'on met quelquefois double, & que le plus souvent on entortille d'une lanière de peau pour leur donner plus de force.

269. LES cartons doivent être des plus forts; autrefois même on faisait les couvertures en ais de bois; mais on y a renoncé, parce que les vers les attaquent. Ces cartons sont revêtus d'une peau de bafane ou de truie.

270. LA plus grande différence de cette sorte de reliure, consiste dans la tranche-filure, qui, en effet, ne ressemble nullement à celle que nous avons décrite. Elle se divise en simple & double. On se sert d'une lanière de peau passée en mégie, qu'on coupe autant qu'il se peut, assez longue pour pouvoir tranche-filer avec une seule lanière, sans être obligé d'en ajouter. On enfile cette lanière *a* dans une aiguille *b*, *pl. II, fig. 13*; on place le livre entre ses genoux, la gouttière tournée devant soi; on perce avec un fort poinçon le livre de dedans en dehors, & le plus près qu'on peut du mors; on retire le poinçon, & dans ce même trou on substitue l'aiguille, qu'on fait sortir au point *c*; on laisse pendre un bout de la lanière en dedans; on pique
avec

avec le poinçon un second trou à côté du premier en *d*; on ramène la lanier de *c* en *f*, lui faisant couvrir le bout qu'on a laissé pendre & qu'on a rabattu sur le dos en dehors; on fait entrer son aiguille dans un second trou *d*, la faisant sortir de dedans en dehors au point *d*; on croise l'aiguille sous la première passe *c*, comme on voit en *b*, pour lui faire former le nœud ou chaînette *c*; on ramène la lanier de *d* en *h*, pour la faire sortir par le point *i*; on forme un nouveau nœud ou chaînette, & ainsi jusqu'à ce qu'on soit arrivé à l'autre mors du livre; alors on fait entrer le bout de la lanier en dedans, & on l'y colle contre le carton; on recouvre les nœuds ou chaînettes du bout de lanier *c*, qui sort par un mors, embrasse le livre dans l'épaisseur du dos, & est collée en dedans du carton à l'autre mors.

271. TOUTE la différence de la tranche-filure double, consiste dans la seconde chaînette, qui se fait de même que la précédente, mais qui est placée de manière qu'elle touche la tranche des feuillets: quand le livre est ainsi tranche-filé, on pousse avec le fer à fileter, les filets que l'on veut, sur le plat de la couverture. Ce fer est un peu différent de ceux qui servent ordinairement aux relieurs: il est plus grand & n'est point à roulettes, mais d'une seule pièce; d'ailleurs, on s'en sert comme des autres fers à roulettes; en le poussant devant soi. Les quatre angles du cadre sont garnis de bossètes de cuivre jaune, clouées avec des clous de cuivre. Ces bossètes, ainsi appelées parce qu'en effet elles ressemblent assez à celles qu'on met aux mors des chevaux, en même tems qu'elles font un ornement aux livres, empêchent que la couverture ne frotte sur le lutrin, & prolongent sa durée. On soutient aussi pour la même raison les angles avec des bandes de cuivre mince, qui garnissent le carton sur les deux plats, sur les bords intérieurs & extérieurs, & sur son épaisseur. Ces bandes, qu'on nomme *coins*, sont clouées avec des clous aussi de cuivre; du côté du mors on met une bande de cuivre, mais qui n'est point taillée en équerre comme les coins, parce que cette partie est soutenue par le mors du livre. Enfin on attache deux lanieres de peau sur la partie antérieure, avec deux plaques de cuivre taillées en triangle, & assujetties de dix clous. Cette lanier sert à tenir le livre fermé, en l'embrassant par-dessus la gouttière, & s'arrête sur le plat opposé, au moyen des deux bourdons cloués sur le plat du livre, qui entrent dans les trous pratiqués dans la lanier. Ces trous sont garnis d'une lame de cuivre, pour donner en cet endroit du soutien à la lanier. Enfin l'extrémité de la lanier est revêtue d'une plaque de cuivre.

272. Nous avons décrit dans le cours de notre ouvrage la reliure à la grecque, dans laquelle les nervures ne sont point apparentes sur le dos. Nous avons remarqué dans cet endroit, que cette reliure a son avantage, en ce que quand le livre est un peu gros, on ne peut le lire commodément sans rompre

le dos , & que celle à la grecque étant moins ferrée que celle à nerfs , remédie à une partie de cet inconvénient. Mais comme cette méthode ne fauve pas encore toute l'incommodité d'un livre un peu épais , qui ne peut se tenir ouvert de lui-même , & qu'on ne peut ouvrir sans faire effort avec les mains , on a imaginé la reliure à la grecque à dos brisé. Elle se commence comme celle à la grecque ordinaire ; mais avant que de passer en peau , on colle sur le dos du livre une bande de papier un peu fort , qu'on y laisse sécher ; ensuite on pose sur ce dos , sans la coller , une bande de carton de la même longueur & largeur que le dos ; on prend pour cela un carton menu & lissé , qui ait assez de force , eu égard à son épaisseur ; on abat un peu les arêtes , ou on le taille un peu en biseau , en tête & queue & le long des mors du livre , afin qu'on n'apperçoive point d'arête sur la couverture. On imbibe de colle l'extérieur de cette bande ; & comme la peau est aussi imbibée de colle , elle s'applique sur la bande de carton , qui s'y attache en se séparant du dos , auquel elle ne tient point , & donne du soutien à cette partie du livre.

273. COMME dans cette reliure le dos des feuillets ne fait point corps avec la couverture , quand on pose le livre sur une table ou sur un pupitre , il peut se tenir ouvert , même jusques dans l'enfoncement qui se trouve à la jonction des feuillets , ce qui donne bien plus de facilité à le lire.

274. COMME il n'est pas possible d'assembler & de relier les feuilles d'atlas & de grand livre d'estampes , sans les plier en deux dans le sens de leur hauteur , outre qu'on ne pourrait pas les coudre , il arriverait encore que ces estampes n'ayant point de marge intérieure , tout ce qui ferait vers le dos ferait absolument perdu ; on sent aussi , après ce que nous avons dit de la manière d'endosser les livres , que cela ne pourrait pas se faire à ceux-ci : c'est pourquoi il fallait imaginer quelque moyen pour pouvoir les coudre , & que le livre s'ouvrant , laissât voir l'estampe presque comme si elle eût été à plat : c'est ce qu'on fait en collant ces figures sur des onglets.

275. ON taille une bande de papier plus ou moins fort , suivant la force du papier sur lequel l'estampe est imprimée , d'une longueur égale à la hauteur de la figure , & plus ou moins large , selon qu'on a plus ou moins de figures à assembler ; nous en ferons appercevoir la raison dans un moment. On plie la figure en deux bien quarrément , de manière que les bords de l'impression répondent bien juste les uns aux autres , & sans s'embarasser si les bords de la feuille tombent exactement l'un sur l'autre , comme nous l'avons dit quand nous avons parlé de la manière de plier les feuilles d'impression. La feuille étant posée sur la table , de manière qu'on ait devant soi le dos du pli , on plie la bande de papier en deux parties égales , on l'ouvre , & on en fait passer une moitié dessous la figure , la faisant entrer plus ou moins , selon l'épaisseur que doit avoir le volume , mais toujours faisant en sorte qu'il y ait environ quatre

lignes de collées sur le dos de la figure. On colle cette bande avec de la colle de farine forte ; car il faut que l'union de la bande avec la figure soit exacte. A l'égard de l'autre moitié de la bande, on ne la colle point à la figure, parce que c'est ce qui facilite à la couseuse de pouvoir faire entrer & sortir son aiguille. On fait la même chose à toutes les figures du volume ; ensuite on met les unes à côté des autres, suivant l'ordre où elles doivent être : on les donne en cet état à la couseuse, qui les coud en piquant dans le pli que forme l'onglet ; il faut que chaque onglet soit cousu, & que les nervures & le fil soient très-forts.

276. LE reste de l'opération ne diffère en rien de celle que nous avons dit qui se pratiquait pour tous les livres. Ces grands livres se couvrent comme tous les autres, en veau, en basane, en marroquin, en parchemin, en papier, &c. On ne saurait seulement trop recommander au relieur de donner de la force au dos, pour qu'il puisse supporter la fatigue, & en même tems de la facilité à s'ouvrir pour qu'on en puisse jouir commodément.

277. ON se sert dans les bureaux de finance (39), de grands porte-feuilles en forme de livres, composés de feuilles blanches de grand papier, sur lesquelles on doit écrire ; il faut donc que ces feuilles soient assemblées très-solidement, de manière cependant que le livre s'ouvre très-aisément & jusqu'au fond de la feuille : pour cela, le côté de la couture doit être plat, sans quoi on ne pourrait que très-difficilement écrire sur ces feuilles. Cette sorte de reliure, qui s'appelle *reliure de Lyon*, est permise aux marchands papetiers, concurremment avec les relieurs ; mais ordinairement ces derniers ne la font pas ; encore les maîtres papetiers ne la font-ils pas tous, elle n'est guère pratiquée que par ceux qui ont la fourniture de quelques grands bureaux. Cette reliure est, à bien des égards, semblable à celle qui se fait ordinairement chez les relieurs. L'assemblage, la couture, la rognure, la tranche-filure, sont communes à l'une & à l'autre. Il y a cependant quelques différences que nous allons faire appercevoir : 1°. les nervures se font de deux ficelles ; 2°. entre chaque nervure on a soin de faire une chaînette pareille à celle qui se fait en tête & en queue. Comme ces livres sont plus exposés à fatiguer que d'autres, on a besoin de donner plus de soutien aux feuilles par ces doubles nerfs & ces chaînettes intermédiaires ; c'est aussi pour cette raison qu'on a soin de tenir les tranche-files plus fortes que dans un livre ordinaire. Quand les feuilles sont ainsi cousues & assemblées, on les couvre.

278. LA couverture de ces porte-feuilles se fait avec de forts cartons revêtus de parchemin ou de vélin blanc ou verd, ou de peau de mouton teinte en verd ou en bleu, quelquefois même de basane passée en veau,

(39) Aussi bien que dans les comptoirs des négocians.

& enrichis d'ornemens faits avec les fers à dorer. Cette couverture est en trois piécts ; favoir , deux pour chaque plat , & une troisieme qui doit faire le dos. Ces trois cartons sont coupés bien quarrément & bien droit , prenant soin qu'il n'y ait aucune bavochure à l'endroit où la pointe a coupé. On pose un de ses cartons sur une table près de l'autre , de maniere qu'il ne s'en faille que de quelques lignes qu'ils se touchent , pour laisser le jeu au mouvement de charniere : on colle sur chacune des deux faces extérieure & intérieure , de fortes bandes de parchemin ; mais celle de la face extérieure se colle à plat , au lieu que celle de la face intérieure doit être enfoncée de maniere qu'elle touche la bande de la face extérieure : ce qui se fait en enfonçant , avec un poinçon arrondi par le bout , la bande intérieure , par le petit canal ou gouttiere qui donne au plat le mouvement de charniere nécessaire. Le carton doit être revêtu avant que de l'appliquer sur les feuilles qu'on y veut enfermer ; il faut seulement avoir eu soin de tracer sur le dos & sur le plat , les lignes qui doivent circonscrire les pattes ou bandes. Quand on fait des enjolivemens au fer , on n'en met point aux endroits qui doivent être couverts par ces pattes.

279. Les bandes ou pattes sont des morceaux de marroquin ou autre peau , que l'on coupe de largeur proportionnée au nombre qu'on en veut mettre relativement à la grosseur du livre ; ce nombre n'excede pas quatre pour les plus gros , & n'est pas moindre de trois pour les plus petits. A l'égard de la longueur , elle est toujours telle qu'elle occupe la moitié du plat de la couverture. On colle cette peau sur une bande de fort papier grand aigle , pour lui donner plus de fermeté , & par conséquent plus de soutien au livre , & empêcher en outre que la bande ne se recooqueville.

280. ON pose ces pattes sur le carton , & on les y assujettit sur le dos & sur le plat avec un fil & une bande ; on marque avec un compas les endroits où seront les trous qui serviront à passémenter les pattes , comme nous l'expliquerons dans la suite. Ces trous sont à environ trois quarts de pouce de distance les uns des autres ; on les commence à l'emporte-pièce sur le carton , de maniere que l'on perce du même coup , & la patte & partie du carton. Il vaudrait mieux encore ne se servir que du poinçon pour former ces trous ; car comme il faut que le cordonnet remplisse juste le trou , & que même il faut battre un peu le carton sur le plat pour remplir un peu le vuide , il pourrait arriver que le cordonnet jouerait trop , & ne remplirait pas le trou quand il est fait à l'emporte-pièce. On met sur ces pattes des numéros qui sont répétés sur le carton , & on enlève les pattes pour finir le trou. A l'égard du carton , on le perce du dehors au dedans avec un fort poinçon , & avec soin de lever avec le couteau à parer , les bavochures qui se trouvent en dedans du carton. Toute cette préparation étant faite , il s'agit de mettre le livre dans le

porte-feuille, pour l'y assujettir. On prend des tirets de parchemin, semblables à ceux dont on se sert pour assembler des pièces & actes de procédures, mais beaucoup plus forts encore; on fait passer ces tirets entre les cahiers & le nerf du milieu de son livre: on passe autant de tirets qu'il y a de traverses; ainsi dans un livre de moyenne grosseur, il y aurait quatre tirets: pour donner plus de solidité à son livre, il est indispensable de mettre de pareils tirets vers le milieu. Quand ces trois tirets sont posés, si le dos du livre a un peu d'épaisseur, on peut en mettre de faux, qui n'entrent point entre les feuillets, & qui sont seulement passés dans les trous du carton: ces faux tirets, placés entre celui du milieu & le troisième, ne servent que d'ornement sur le dos.

281. ON présente son livre dans son porte-feuille, ayant soin de le mettre bien droit, & tout de suite on fait entrer les tirets dans les trous du carton. Quand tous les tirets sont passés, on ferme le carton; on fait passer les tirets à travers le carton & à travers les pattes; on les noue alors d'un nœud lâche, seulement pour assujettir le livre jusqu'à ce qu'il soit encartonné. Je crois que personne n'ignore que ces tirets se font avec une petite bande de parchemin, de la longueur qu'on veut, & de la largeur d'environ six lignes, qu'on humecte légèrement d'eau ou avec la bouche, & qu'on roule avec le plat de la main sur un carton ou sur le genou.

282. QUELQUES papetiers, pour donner plus de solidité à leurs livres, font la pointe aux nerfs, comme nous avons dit que les relieurs faisaient; ils font un trou de poinçon, un peu au-dessus du nerf, dans l'endroit de la couverture qui est entre le dos & le plat, ce que les papetiers appellent la *charnière*, & les relieurs le *moris*; ils font entrer la pointe de leur nerf dans ce trou, du dedans au dehors, puis ils le repassent de dehors au dedans dans un autre trou fait sur le plat du carton; ces deux trous doivent être exactement couverts par la patte. C'est cette opération que les papetiers appellent *encartonner*. Beaucoup d'entr'eux ne la font pas, & le livre n'en est pas moins propre; mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi solide, sur-tout s'il est d'une certaine épaisseur. Cela fait, on ouvre son carton, on met le livre dans la presse à rogner, pour pouvoir approcher le dos du porte-feuille le plus près qu'il est possible du dos du livre; alors on défait le nœud des tirets qui n'était que commencé; on les humecte de nouveau avec de l'eau ou de la salive, pour pouvoir les tourner plus aisément; on fait un double nœud que l'on tourne proprement, afin que le tiret fasse une espèce de corde; on repasse chaque bout du tiret dans les trous; quand il est sec, on coupe ce qui excède dessous la patte, de manière qu'il ne paraisse pas; on fait la même chose de suite dans toute la longueur du dos, tant pour les vrais tirets que pour les faux. En repassant le tiret dans le trou de la patte, il faut apporter beaucoup d'attention, pour ne pas arracher le côté de la patte. Il ne reste plus qu'à passe-

menter les pattes sur le plat de la couverture. Cette opération, en même tems qu'elle affermit la patte sur la couverture du livre, fait aussi un ornement qui a plus ou moins de grace, suivant le goût de celui qui la fait.

283. QUAND on veut passémenter, on prend du petit ruban de fil étroit, ou une lanierie de peau, ou quelquefois du cordonnet de fil; le cordonnet est toujours plus solide & plus aisé à employer que le ruban, qui se roule, & n'a pas bonne grace, & que la peau, qui est sujette à se casser dans les mains de l'ouvrier. On en coupe la longueur qu'on juge à peu près convenable; car il faut que le même morceau serve à passémenter toute la patte; ou si l'on fait un nœud, il faut avoir soin qu'il se trouve en dessous.

284. ON met son ruban ou son cordonnet en double; on coupe le côté opposé aux deux bouts: on fait entrer ces deux bouts dans le trou, par le dehors du carton, ou dans le trou 1 de la *fig. 14*, qui représente le dessous de la patte; ainsi les bouts *a* du ruban entrent par le trou *c*, *fig. 15*, de la patte en dessus du carton, ou par le trou 1 de la *fig. 14*, qui représente le dessus de la patte, & pendent en dehors, pendant que les deux bouts opposés *b b*, pendent en dedans: on en fait repasser les deux bouts *b b*, par les trous 2 2, *fig. 14*, & alors les quatre bouts *a a*, *b b*, du ruban, sont en dessus de la patte, *fig. 15*. On prend ensuite de la petite ficelle très-mince, ou du gros fil de Bretagne retors, & on enfle à chaque bout une grosse aiguille à coudre; on amène le bout du ruban 1 *a*, *fig. 15*, sur le trou 4; on passe l'aiguille dans ce trou 4, de dedans en dehors, & on la fait repasser dans le même trou, de dehors en dedans; ce qui forme une boucle *d*, dans laquelle passe le bout du ruban 1 *a*. On tire en dessous son fil de manière qu'il soit caché entièrement dans le trou 4; on fait la même chose du côté droit de la patte, amenant l'autre partie du ruban 1 *a*, sur le trou 8. Avant de ferrer le ruban contre la patte, on fait passer dessous, le bout 2 *b* de la gauche, qui doit être porté sur le trou 9, & qu'on doit ferrer de même que le précédent; on amène le ruban 2 *b* de la droite sur le trou 5 de la gauche, faisant passer ce ruban par-dessus 1 8, & dessous 2 *b*; & ainsi des autres jusqu'à la fin. On peut prendre une idée plus claire de l'arrangement de ces passemens entr'eux, en consultant la *fig. 14*. Quand on est arrivé au bout de la patte, on ne croise plus les fils, mais on fait passer le bout 1 dans celui 2; on les arrête, & on les coupe en dessous, laissant un petit bout qui se colle sur le carton; on passe un peu de colle en dedans du carton sur les trous & sur les cordonnets, pour les arrêter, remplir les trous & abattre les bavures; ensuite on bat un peu le carton, afin que le passément ne paraisse point au travers des gardes: on colle même une bande de papier dessus. Il ne reste plus qu'à mettre les cordons & à coller en dedans du carton, des feuilles de papier qu'on appelle *gardes*, en observant de les faire bien entrer dans la charnière. Il est à propos de séparer en deux la première de ces gardes, laquelle étant collée, on abattra le porte-feuille pour que la partie qui est du côté de la

tranche, se colle à la distance qui convient du bord, & tout de suite on en colle une autre par-dessus.

285. Nous n'entreprendrons point de parler ici sur l'antiquité de l'imprimerie à la Chine, ni de la manière dont cet art s'y pratique, qui est très-différente de celle d'Europe; il nous suffira de dire que, quand on veut faire imprimer un ouvrage, on le fait transcrire par un bon écrivain sur du papier fin & transparent. Le graveur colle chaque feuille sur une planche de bois de pommier, de poirier, ou de quelqu'autre bois dur & bien poli; & avec un burin il suit les traits de l'écriture, & taille en épargne les caractères, abattant tout le bois sur lequel il n'y a rien de tracé, ce qui fait autant de planches différentes qu'il y a de pages à imprimer. Pour tirer cette impression, on pose sa planche de niveau d'une manière stable; on la frotte avec une brosse dure trempée dans l'encre, & on fait couler sur le papier posé sur la planche, une autre brosse oblongue & plus douce que la première, pressant plus ou moins, selon qu'il y a plus ou moins d'encre sur la planche, & passant la brosse sur toute la feuille à plusieurs fois. Cette sorte d'impression va très-vite: on prétend qu'un ouvrier, sans se fatiguer, peut tirer près de dix mille feuilles par jour.

286. Les Chinois écrivent & impriment leurs livres de droite à gauche & du haut en bas: ils commencent où nous finissons les nôtres; c'est-à-dire, que notre dernière page est, pour eux, la première. Leur papier est si mince & si transparent, qu'il ne pourrait souffrir une double impression, sans que les caractères se confondissent: aussi chaque feuillet n'est imprimé que d'un côté, & est plié de manière qu'on met le côté blanc en dedans, & le côté imprimé en dehors; ainsi chacun de ces feuillets est double. Cependant le papier est si mince, qu'on a peine à s'en apercevoir: un trait noir indique l'endroit où les feuilles doivent être pliées, & sert de réglet comme les trous que font les pointures aux feuilles que nous imprimons, pour les plier également, afin que les pages se répondent. Ce réglet est enrichi d'ornemens ou de caractères, du côté qui doit former la tranche du livre; de manière que tous les feuillets étant pliés, & le livre cousu & fermé, sa tranche paraît au doigt & à l'œil aussi vive que si elle avait été rognée; & l'ornement qui sépare chacune des pages, y forme une variété très-agréable. Toutes les feuilles étant ainsi pliées, on les met les unes sur les autres, le repli qui forme la tranche, en dehors, & l'ouverture du côté qui fera le dos. Ces feuilles ne sont rognées que par la tranche du haut du livre, qui est à la tête, & par la tranche du bas qui lui est opposée. Nous ne savons point comment ils les rognent, ni quelle presse ils emploient; mais il est aisé de s'imaginer qu'ils savent les assujettir de manière qu'elles ne puissent se déranger, de même que nous le voyons faire chez les papetiers qui veulent rogner des mains de papier.

287. Les Chinois couvrent leurs livres d'un carton gris assez propre, ou d'une espece de papier lissé, fort, de couleur jaune, d'un satin fin, ou d'un petit taffetas à fleurs, qui est propre & ne coûte pas beaucoup. Il y a aussi des livres couverts d'un brocard rouge semé de fleurs d'or & d'argent.

288. Les feuilles étant assemblées & rognées, ils les cousent ordinairement avec une bonne soie torse de couleur, mise en double aux points *bb, cc, dd, ee*, fig. 16, pl. II, ayant soin que la soie occupe toute la longueur du livre de *a* en *f*; de là elle passe en *g*, pour revenir embrasser l'autre côté du livre. Les deux extrémités haut & bas *EE* du livre, sont couvertes d'un petit morceau d'étoffe de soie ou autre; le reste de la couverture *H* est, comme nous l'avons dit, couvert en papier ou carton mince. Quand on veut faire une reliure un peu plus recherchée, telle qu'aux livres qui sont couverts d'étoffe ou de brocard, on fait aux extrémités du haut & du bas, une double couture, qui donne encore plus de soutien à cette partie qui fait le dos du livre. La partie *III*, est couverte d'un papier ou carton jaune, & quelquefois doré. On colle ordinairement sur un coin de la couverture, une petite bande de papier, sur laquelle est écrit ou imprimé le titre du livre.

289. QUOIQUE cette maniere de relier soit fort différente de la nôtre, & qu'elle lui soit inférieure, elle ne laisse pas d'avoir son agrément & sa propriété : elle est même très-solide, puisque, comme l'on voit, chaque cahier est pris dans la couture de toute la partie *I*; & comme la couverture de ces livres a de la souplesse & de la flexibilité, cela fait qu'ils s'ouvrent assez facilement, & se tiennent ouverts sur une table.

290. IL faut cependant convenir que cette souplesse de la couverture rendrait ces livres fort incommodés à placer sur les tablettes des bibliothèques, en la maniere que nous y posons les nôtres; mais aussi les Chinois mettent leurs livres dans des especes de boîtes de carton, assez semblables à celles qui servent dans les bureaux pour mettre des papiers. Le dessus de ces boîtes se leve au moyen d'une charniere, & le devant s'abaisse par un pareil mouvement de charniere, pour pouvoir en tirer le livre. Les volumes qui traitent d'un même sujet sont tous enfermés dans une boîte. Elles peuvent se placer de même que nos livres; le côté porte une étiquette en caracteres chinois, sur laquelle on écrit ce que contiennent les livres qui sont dedans; le dessus & les côtés de ces cartons sont couverts d'une petite étoffe ou brocard, qui est ordinairement d'assez bon goût. Sur le plat de la boîte, on colle une petite bande *d* de papier, sur laquelle sont le nom & l'adresse du marchand.

291. A l'égard des livres de figures, d'estampes ou de dessins, on les colle sur des cartons qui s'assemblent au bout les uns des autres, & se replient les uns sur les autres en forme de paravent. On développe ainsi toutes les feuilles jusqu'à la dernière, & on ferme cette espece de livres en les repliant toutes

toutes les unes sur les autres jusqu'à la dernière, dont l'envers est couvert d'une étoffe semblable à celle du dessus de la boîte : les bordures du dessin & de l'explication sont encadrées par des bandes de la même étoffe. Quand le dessin est plié, on rabat la partie supérieure de la boîte sur l'inférieure, & on ferme la boîte au moyen de deux anneaux de cuir attachés au-devant, dans lesquels on fait entrer un peu à force des chevilles d'ivoire. Ces chevilles tiennent au couvercle de la boîte par de petites lanieres de peau ; dessus ce couvercle il y a une étiquette qui indique, ou l'adresse du marchand, ou ce que contient la boîte.

292. M. Capperonnier, garde des livres de la bibliothèque du roi, a bien voulu me communiquer quelques livres turcs. Leur reliure, qui ressemble assez à la nôtre quant à la couture & la tranche-filure, est fort différente par la manière dont le dos est fait, ainsi que leur couverture. Le dos est à pans, au lieu d'être rond ou plat comme dans nos livres ; les deux pans sont un peu creusés en-dehors en forme de gouttière. Un des côtés de la couverture est prolongé, & se plie de manière qu'il peut embrasser la gouttière, & la partie antérieure se rabat sur le côté comme la patte d'un habit sur la poche, ou encore mieux, comme on voit à certains porte-feuilles de poches, qui se ferment à clef ; quelquefois même cette patte se loge entre le côté de la couverture & les feuilletts. La couverture est enrichie d'ornemens poussés avec le fer à dorer. Quelquefois ils sont dorés comme les dentelles que nous mettons sur certains livres, mais le plus souvent ils ne sont faits qu'au fer chaud.

C H A P I T R E V I I .

Manière de laver les feuilles, de les régler & de les parfumer.

293. ON ne lave point ordinairement les feuilles avant que de les coudre ; mais quand on veut donner à un livre toute la propreté & toute la recherche possibles, on fait cette opération, qui contribue même à donner plus de fermeté aux feuilles, & à les rendre d'un plus grand service. On le fait encore aux vieux livres qu'on veut relier à neuf, & de dessus les feuilles desquels on veut faire disparaître les taches. Alors on déassemble les cahiers, & on les met tremper dans un baquet plein d'eau claire, dans laquelle on fait dissoudre de l'alun, les y laissant le tems nécessaire pour les blanchir & nettoyer ; ensuite on retire ces cahiers de l'eau, & on les étend sur des cordes pour qu'ils sechent. Nous n'indiquons point la quantité d'alun qu'on met dans l'eau, parce qu'on en met plus ou moins, suivant la grosseur du

livre ou la quantité de volumes qu'on veut laver. Mais quand on lave les feuilles en blanc, ou avant que le livre ait été relié, pour les rendre plus blanches & les affermir, on met sur cinq pintes d'eau ordinaire, un quarteron d'alun de Rome, & un demi-quarteron de colle de Flandres. On fait bouillir pendant l'espace de trois heures environ, jusqu'à ce que le tout soit réduit à moins de moitié, après quoi on passe la liqueur dans un linge bien blanc, afin qu'il n'y reste aucune ordure qui puisse salir les feuilles; puis on la jete dans un baquet avec trois ou quatre seaux d'eau.

294. LORSQUE cette eau est ainsi préparée, on prend des feuilles pliées en deux; on les tient de la main gauche, & de la droite qu'on trempe dans son eau d'alun, on asperge les feuilles, les élevant par le bout qui est dans la main, afin que l'eau coule sur la superficie de la feuille; on les reprend ensuite par l'endroit qui était en-bas; on jete de l'eau dessus comme la première fois; puis les prenant à deux mains, on les plonge toutes ensemble dans le baquet, les retirant promptement. On commene à mouiller avec la main, afin que l'humidité se communiquant sur toute la surface des feuilles, elles prennent plus aisément autant d'eau qu'il leur en faut dans le trempement; ce qui ne se ferait jamais si également, si l'on ne prenait cette précaution.

295. QUAND on lave des *in-douze*, on plie les feuilles par l'endroit de la bande qui se coupe, afin qu'en les mettant sur les étendoirs, la partie blanche de la feuille se trouve appuyée sur les cordes, & non pas l'imprimé, ce qui pourrait faire marquer la feuille. Les feuilles étant ainsi mouillées, on les met d'abord en presse, afin d'exprimer toute l'eau, & qu'elles sechent plus tôt sur les cordes où on les pose.

296. LA presse dans laquelle on met les feuilles mouillées, est composée seulement de deux ais de bois de chêne, qu'on ferre par le moyen de deux vis de bois qui passent à leurs deux bouts opposés.

297. CE que nous venons de dire a beaucoup de rapport avec une méthode qui est en usage en Allemagne, pour donner de la consistance aux papiers sur lesquels la plupart des livres sont imprimés dans ce pays. Ces papiers sont si mauvais & si *fluans*, qu'ils ne pourraient souffrir le marteau sans se rompre, & sans que l'impression se maoulât encore davantage qu'elle l'est. Mais les relieurs savent donner à leurs papiers un apprêt convenable. Je vais rapporter la méthode qu'ils pratiquent, telle qu'elle m'a été communiquée de Strasbourg, par M. de Regemorte, ancien premier commis de la guerre, qui a bien voulu faire les recherches nécessaires chez les gens de l'art.

298. CETTE méthode consiste à faire une eau de colle, composée de trois quarterons de bonne colle de Cologne, dissoute dans vingt-quatre pintes d'eau, en la faisant bouillir un peu sur le feu. Quand elle est retirée, on y jete un quarteron d'alun, & on fait passer le tout à travers une étamine, dans un vase de grandeur convenable: l'alun peut être placé dans ce vase sans avoir été mêlé avec l'eau de colle.

299. QUAND cette colle est préparée, on plie les feuilles une à une en deux ou *in-folio*, & on les pose les unes sur les autres. Le colleur en prend quatre, cinq ou six par les deux extrémités du pli, & les fait passer dans l'eau de colle, entretenue à un degré de chaleur qui permette d'y tenir la main : il les laisse égoutter, & les pose sur une planche inclinée au baquet, en sorte que la colle superflue y retombe. Quand toutes les feuilles ont passé à la colle, on les sépare pour les suspendre une à une sur des cordes de crin, où on les laisse sécher avec la précaution de ne pas les exposer au soleil dans la belle saison, ni de les tenir dans un appartement trop échauffé en hiver. Avant de suspendre ces feuilles, on les met en presse, pour achever d'en exprimer la colle.

300. LES livres qu'on lave sont ordinairement réglés ; c'est-à-dire, qu'on trace en tête, en queue & sur la marge, des lignes rouges qui enferment l'imprimé & forment une espèce de cadre assez agréable à la vue. Ces lignes se tracent avec une couleur rouge, qui est la même que celle dont on se sert pour faire la marbrure en écaille, excepté qu'on ajoute à la décoction la valeur d'un demi-septier de vin rouge, & une cuillerée de vinaigre. Le titre courant qu'on met au haut des pages, est entouré d'une double ligne ; quand le livre est imprimé à deux colonnes, on tire une ligne entre chaque colonne.

301. ON se sert, pour tracer ces lignes, d'une règle de bois ordinaire, & d'un réglet de cuivre ; la règle est la même qui sert aux dessinateurs. A l'égard du réglet, c'est un petit morceau de cuivre jaune plié en deux, dont le côté qui règle forme la rainure, & qui est attaché par le milieu d'un de ces côtés, à un morceau de bois de la longueur d'un manche de canif, de forme & de grosseur arbitraires, selon que chacun trouve plus commode.

302. ENFIN, quand on desire que le livre soit parfumé, on emploie du musc ; les autres odeurs sont moins en usage, parce qu'on a beaucoup de peine à les faire prendre, & que quand même on y parviendrait, elles ne durent que très-peu de tems.

303. IL n'y a que peu de personnes qui aient cette recherche pour leurs livres ; mais il n'y a rien de si aisé que de leur donner du parfum. Il ne faut que prendre une petite quantité, comme trois ou quatre grains de musc, qu'on met dans de l'eau de fleur d'orange, où l'on proportionne les doses d'eau & de musc à la quantité de feuilles qu'on veut parfumer. On délaie le musc & l'eau dans un mortier avec un pilon ou même avec les doigts.

304. CETTE préparation qui est bien simple, étant faite, on prend une petite éponge qu'on trempe dans cette liqueur ; on la passe sur les deux côtés de chaque feuille, qu'on ôte à mesure, & qu'on étend sur des cordes pour les faire sécher. Il faut avoir soin que l'éponge passe sur toute la superficie des feuilles : autrement le parfum jaunissant toujours un peu, il se trouverait des endroits de la feuille qui seraient moins blancs que d'autres, ce qui occasionnerait une difformité sensible.

205. MAIS il y a encore un procédé bien plus simple pour parfumer un livre ; il consiste à mettre dans une armoire où on enferme le livre , une fiole dans laquelle il y ait du musc. On a vu des livres ainsi parfumés , étant en feuilles ou brochés , prendre si bien l'odeur du musc , que la relieure ne la leur faisait point perdre : plus on les battait , plus l'odeur se faisait sentir , & elle se soutenait encore long-tems après que le livre était revenu de chez le relieur. On peut aussi parfumer de même les livres déjà reliés.

EXPLICATION DES FIGURES.

PLANCHE I.

FIGURE 1, O, plioir du relieur.

Figure 2, marteau du relieur. *b*, le manche ; *c*, la tête ; *d*, la panne.

Figure 3, espece de scie à main , appelée *grecque* , avec laquelle on fait des entailles au dos des livres pour loger la *grecquure* , ou les nerfs de ceux qui sont reliés à la grecque.

Figure 4, le coufoir. *B*, la table ; *llll*, montans de bois qui forment les pieds de la table ; *mm*, traverses ; *nn*, barre qui affujettit les pieds ; *cc*, entaille qui reçoit les ficelles *dddd* ; *rrr*, nœuds par lesquels on attache aux entre-nerfs les ficelles *d*, qui forment les nerfs ; *ssss*, entre-nerfs ; *f, o*, vis de bois posées perpendiculairement dans la table ; *f*, le manche ou la poignée de ces vis ; *ec*, arbre sur lequel passent ces entre-nerfs , & qui tient les deux vis dans une situation horizontale ; *pp*, quarrés percés de trous taraudés en écrou , dans lesquels passent les vis ; *qq*, boutons qui terminent ces écrous ; *hh*, templet , ou regle de bois qui sert à fermer l'entaille *cc*, où passent les ficelles ; *gg*, les chevillettes. On voit sur la même table , l'aiguille courbe qui sert à coudre , le peloton de fil & les ciseaux.

Figure 5, pointe à couper le carton.

Figure 6, maniere dont on pique les cartons , & dont on les attache avec les pointes des nerfs ; *abc*, trous qui doivent recevoir les pointes.

Figure 7, bouts des entre-nerfs qui se collent en-dedans sur le carton , & forment ce qu'on appelle les gardes.

Figures 8, 9, presses à endosser ; l'une est assemblée ; dans l'autre les pieces sont vues séparément. *LL*, *MN*, les jumelles ; *oooo*, les clefs qui servent à les assembler ; *m, m, m, m*, les vis ; *M*, la jumelle d'en-bas ; *p*, la mortaise par où passent les clefs ; *n*, trous des vis ; *N*, la jumelle d'en-haut ; *pp*, mortaises des clefs ; *ss*, trous des vis ; *QQ*, ais à endosser ; *R*, livre qu'on endosse ; *r*, blanc de la vis ; *qq*, trou par où passe le barreau à serrer la vis.

Figure 10, porte-presse. *iiii*, montans ; *kk*, traverses ; *hh*, planches de sapin qui forment le coffre *G*.

Figure 11, poinçon à endosser.

Figure 12, grattoir formé comme un ciseau de menuisier, & dont l'extrémité est armée de dents pour piquer le dos du livre, & faire mieux entrer la colle.

Figure 13, frotoir à former la courbure du dos.

Figure 14, couteau à rogner. N, O, Q, R, sont les pièces qui composent l'espece de petite presse, dont l'assemblage fait la monture du couteau. O, jumelle de la droite, qu'on appelle le talon; N, celle de la gauche, appelée l'écrou. On voit sur cette jumelle les deux trous *pp*, qui reçoivent les clefs *QQ*, l'écrou *q*, de la vis *R*, & la rainure *oo*, qui s'emboîte dans la tringle à queue d'aronde de la grande jumelle de la presse à rogner. *QQ*, les deux clefs; *R*, la vis qui fait marcher la lame du couteau. Sur la jumelle *O* de la droite, on voit les mortaises *qq* des clefs *QQ*, l'écrou *r* de la vis, l'entaille carrée *p*, qui reçoit le talon *q* de la lame du couteau. Au fond de cette entaille, on voit un trou carré qui répond à celui *q* du talon du couteau, dans lequel on introduit le clou à vis *S*, dont la tête arrête le talon du couteau. *S*, clou à vis; *T*, écrou de fer qui arrête fermement le couteau contre la jumelle.

Figure 15, couteau à rogner à l'allemande.

Figure 16, racloir pour gratter la tranche.

Figure 17, compas à couper l'or.

Figure 18, brunissoir fait d'agate.

Figure 19, dent de loup ou de chien, servant à brunir la tranche des livres.

Figure 20, livre tranche-filé. *AC*, tranche-file double. *BD*, tranche-file simple. *gh*, passe faite à l'aiguille pour assujettir la tranche-file; *n*, nœud pour arrêter.

Figure 21, noyau pour la tranche-file simple.

Figure 22, deux noyaux servant à la tranche-file double. *aa*, gros noyau qui conserve le nom de tranche-file; *bb*, petit noyau appelé chapiteau.

Figure 23, la tranche-file double. *aa*, le gros noyau; *bb*, le chapiteau; *dd*, une des aiguillées de soie; *crsate*, seconde aiguillée qui passe par-dessus la première *dd*; *q*, la petite chaînette.

Figure 24, dague à ratifiser les peaux. *g*, manche de bois. A l'autre bout on voit une autre manière d'emmancher cette dague, en l'entortillant seulement d'un morceau de cuir.

Figure 25, manière de fouetter les livres.

Figure 26, livre serré entre deux ais *F* appelés *membrures*, pour être endossé.

PLANCHE II.

Figure 1, *A*, couteau à couper l'or,

Figure 2, *x*, couchoir de buis.

Figure 3, palette à bordure.

Figure 4, roulette à filets.

Figure 5, livre doré avec des fers détachés, ce qui se pratique aux *in-folio* & aux *in-quarto*. *a, e*, petits milieux. *d, h*, grands milieux; *bb, gf*, coins; *ci, ci*, petits fers qui remplissent les vuides d'entre les coins & les grands milieux. *kk*, armes.

Figure 6, livre doré, portant une dentelle qui se fait avec un seul fer de cette grandeur, qu'on appelle *plein-or*.

Figure 7, presse à tirer les armes.

Figure 8, fer à armoiries, vu par-dessous pour faire appercevoir les deux tenons *bb*, qui entrent dans le carton.

Figure 9, *f*, monture faite de plusieurs cartons collés l'un sur l'autre; *1, 2*, les trous dans lesquels entrent les deux tenons de la *figure 8*.

Figure 10, livre vu par le dos, sur les nervures duquel on a représenté les différentes sortes de filets qui s'y poussent.

Figure 11, livre vu par le côté de la tranche. *ab*, représente le bord de la tranche du carton. Sur la tranche des *feuillet*s on voit des dessins de différens goûts, qu'on exécute sur les livres, qu'on appelle *antiqués sur tranche*. On voit dans le milieu de cette tranche un *cartouche*, qu'on peint quelquefois en miniature.

Figure 12, fer à polir le cuir de la couverture sur le plat en-dehors.

Figure 13, façon de passer la lanier de peau, pour faire la tranche-file des gros livres de chœur.

Figures 14, 15, *A*, partie de la patte qui est sur le plat de la couverture d'un grand livre, reliure de Lyon, vue par-dessous & collée sur un fort papier *d*. On y voit la maniere de passémenter ces pattes avec des cordonnets.

Figure 16, livre chinois relié & couvert d'étoffe de soie. On a ouvert un peu la première feuille pour faire appercevoir la maniere dont ces livres sont imprimés. *AA*, le côté de la tranche par où se forme le dos du livre. *BB*, le côté où le livre est plié en deux, & qui répond à celui que nous appellons la *gouttiere*, ou la *tranche*. *DD*, marge du livre; *ff*, couture qui embrasse le livre dans sa longueur; *bb, cc, dd*, autres coutures transversales; *F, F*, doubles coutures qu'on fait en tête & en queue des livres auxquels on veut donner plus de solidité & d'agrément; *G*, étoffe à fleurs, dont on fait la couverture; *II*, bande de papier qui borde le dos du livre.

EXTRAIT des registres de l'académie royale des sciences,
du 4 Septembre 1771.

Messieurs DUHAMEL & PINGRÉ, qui avaient été nommés pour examiner la description de l'art du relieur-doreur de livres, par M. Dudin, en ayant

fait leur rapport, l'académie a jugé cet ouvrage digne de son approbation, & d'être imprimé dans la description des arts qu'elle donne au public; en foi de quoi j'ai signé le présent certificat. A Paris, le 14 mai 1772.

GRANDJEAN DE FOUCHY, *secrétaire perpétuel*
de l'académie royale des sciences.

T A B L E D E S C H A P I T R E S ,

A R T I C L E S E T S O M M A I R E S .

A V E R T I S S E M E N T . §. 1	De la couture à nerfs.	§. 74
I N T R O D U C T I O N & plan de l'ouvrage.	De la couture à la grecque.	81
	De la couture à nerfs fendus.	82
C H A P I T R E I. Opérations qu'il faut faire avant que de couvrir le livre en carton.	A R T I C L E V I. Détortiller & épointer.	88
A R T I C L E I. Pliment des feuilles en général.	C H A P I T R E I I. Des opérations qu'on fait au livre avant que de le couvrir en peau,	90
Méthode de plier les feuilles.	A R T I C L E I. Du choix des cartons,	91
Du plioir, & de la manière de s'en servir.	Manière de couper les cartons; & description de la pointe ou couteau qui sert à les couper,	102
Pliment de l'in-folio.	Coupe des différens formats.	103
Pliment de l'in-quarta.	Coupe pour l'in-folio.	104
Pliment de l'in-octavo.	Coupe pour l'in-quarta.	105
Pliment de l'in-douze.	Coupe pour l'in-octavo.	108
Pliment de l'in-dix-huit.	Coupe pour l'in-douze.	110
Pliment de l'in-vingt-quatre.	Battre les cartons,	112
Pliment de l'in-vingt-quatre d'un seul cahier.	Piquer les cartons,	113
Pliment de l'in-trente-deux.	Passer en carton.	115
Pliment de l'in-soixante-douze.	Cogner les ficelles.	116
Pliment de l'in-cent-vingt-huit.	A R T I C L E I I. De l'endossement,	117
A R T I C L E I I. Du collationnement des feuilles, placement des cartons & des figures.	Passer en parchemin,	118
Collationnement.	Endosser.	124
A R T I C L E I I I. Battre les feuilles.	Description de la presse à endosser.	126
A R T I C L E I V. Grecquer.	Coller & tremper les dos,	131
A R T I C L E V. De la couture	A R T I C L E I I I. Du rognement.	134
Description du cousoir.	Description de la presse à rogner, & de son couteau.	135
	Rogner.	143
	Rabaïsser ou refaire le bord de la	

gouttiere.	§. 148	CHAPITRE IV. <i>Des ornemens qu'on fait à la couverture.</i>	§. 217
ARTICLE IV. <i>Des embellissemens de la tranche.</i>	149	Des préparations nécessaires pour mettre le cuir en état de recevoir l'or.	221
De la couleur rouge.	153	Glairer le dos & les bords.	222
De la jaspure.	155	Passer l'éponge à l'huile ou à l'eau.	223
De la marbrure.	157	Appliquer l'or.	226
De la dorure sur tranche.	161	Des fers en général.	231
Mettre les signets.	170	Maniere de dorer avec les fers à palettes & à roulettes.	237
ARTICLE V. <i>De la tranche-file.</i>	172	Maniere de dorer avec les fers en écuillons ou armes.	240
Faire les mords.	177	Maniere de faire la dorure qu'on appelle à compartimens.	244
CHAPITRE III. <i>De la couverture.</i>	179	CHAPITRE V. <i>Des opérations qu'on fait au livre quand il est couvert & doré.</i>	246
De la couverture en veau & en mouton.	182	Coller les gardes.	247
Préparation des peaux de veau.	183	Mettre en presse.	249
Coupe du cuir.	185	Glairer & polir.	256
Parure du cuir.	187	Tirer les signets & cambrer.	259
Collage du cuir sur le carton.	190	CHAPITRE VI. <i>Reliures qui sont moins d'usage.</i>	261
Fouetter.	195	Reliure en parchemin simple.	262
Défouetter, mettre les pieces blanches & battre les cartons.	200	Reliure en chagrin.	263
De la marbrure; de la couleur qu'on met sur les couvertures.	203	Reliure des antiphoniers.	268
Des couvertures en veau fauve.	205	Reliure à la grecque à dos brisé.	272
De la marbrure en noir. Marbrure à l'éponge.	206	De la couture des livres d'atlas & grands livres d'estampes.	274
Marbrure au pinceau.	207	De la reliure de Lyon.	277
Marbrure soupe de lait.	208	De la reliure des livres chinois.	285
Marbrure en veau brun.	209	CHAPITRE VII. <i>Maniere de laver les feuilles, de les régler & de les parfumer.</i>	293
De la marbrure en rouge ou en écailles.	211	Régler ou encadrer les feuilles.	300
Marbrure en rouge ou en écailles, faite au pinceau.	212	Parfumer.	302
Marbrure à petites écailles ou porphyre.	213		
Marbrure à l'éponge.	214		
Jeter l'eau-forte.	215		
Mettre les pieces pour les titres.	216		

TABLE DES MATIERES,

Et explication des termes employés dans l'art du relieur.

A

AFFINER le carton ; c'est coller dessus des feuilles de papier ou de parchemin , pour lui donner de la fermeté.

§. 112.

AIS : on donne ce nom à des planches de bois de hêtre très-polies , de la largeur du merrain dont se servent les tonneliers. Les relieurs ont plusieurs de ces ais ; savoir , les ais à endosser , 128 ; à presser , 134 ; à rogner de devant , de derrière , 145 ; à fouetter , 195. Les relieurs appellent aussi *ais* , un carton qui sert pour couvrir certains livres. 95, 99.

ANE , coffre de planches de sapin , qui sert à porter les différentes presses.

On l'appelle plus volontiers *porte-
presse*. 141.

ANTIQUER sur tranche ; c'est faire sur la tranche d'un livre divers ornemens. 149 , 169.

ARMES. On donne ce nom à des fers à dorer , qui se tirent avec la presse & qui se mettent sur le milieu des couvertures. 235.

ASTÉRISQUE , petite étoile que les imprimeurs mettent à côté des lettres de signature au bas des pages d'un livre , pour indiquer que ce sont des cartons. 54

B

BASANE, peau de mouton passée au tan , que les relieurs emploient au lieu de veau à couvrir les livres. Il y en a de très-bien préparées & qui imitent assez bien le veau pour qu'on y soit trompé au premier coup-d'œil. 182.

BATTÉ , en allemand *Lagen*. On ap-
Temé VIII.

pelle ainsi la portion des feuilles d'un livre qu'on bat sur la pierre ; suivant que le livre est plus ou moins gros , on le partage en plus ou moins de battées. 59.

BATTRE , en all. *schlagen* ; c'est applatir les feuilles d'un livre avec un marteau , pour rendre les livres faciles à s'ouvrir : il y a des papiers difficiles à battre. Les relieurs battent les cartons quand ils sont attachés au volume , pour que la peau s'applique mieux dessus. 190. Enfin on dit *battre les ficelles* pour en applatir le bout ; *battre les plats* du livre. 58.

BERCER ; c'est balancer un peu de droite & de gauche les feuillets du livre , pour les faire remonter du dos vers la gouttière. 145.

BORD du carton ; c'est l'extrémité de la coupe du carton , tant à la tête & à la queue , qu'au côté opposé au dos. 222.

BORDURE du carton ; c'est la partie du carton en-dedans de la couverture , qui excède la tranche du livre. *ibid.*

BOURSOUFFLER ; c'est à peu près la même chose que *bercer*. 145.

BROCHER ; c'est , après avoir plié les ficelles d'un livre & les avoir assemblées , les coudre ensemble à deux nerfs seulement , & les couvrir de papier bleu ou marbré sans les battre ni les couper. Usage de la brochure. 6. Il y a des livres qui , par le peu de mérite ou la petitesse du volume , ont pris le nom de *brochures*. Les libraires vendent beaucoup

M m m m

- de livres brochés, parce que bien des gens veulent faire relier leurs livres à leur goût.
- BRUNIR. 168.
- C
- CAHIER** (gros) : nom qu'on donne à la partie la plus considérable de la feuille des *in-douze*, *in-vingt-quatre* & autres; la plus petite s'appelle *petit cahier* ou *feuilleton*. 27, 38.
- CAMBRER**; c'est en effet donner aux plats de la couverture une convexité extérieure dans le sens de leur longueur, pour que les bords du carton serrent davantage les feuilles. 259.
- CAMELOTES**, nom qu'on donne à de petits livres d'heures ou de dévotion, qui se vendent à bas prix. 62.
- CARTON**. On appelle ainsi dans les imprimeries, des feuilles qu'on imprime séparément, pour substituer à d'autres feuilles d'un ouvrage, dans lesquelles il y a des fautes trop considérables pour pouvoir être mises à l'errata du livre. Les cartons proprement dits, dont les relieurs se servent pour couvrir les livres, ont différens noms; savoir, le *grand-aigle* ouvert, la *grande-bible*, le *catholicon* sans barre, le *petit ais* sans barre, le *saint-augustin*, la *grande-bible* ordinaire, le *catholicon* ordinaire, le *petit ais* ordinaire. 54-91, & suiv.
- CASSER** la battée, se dit quand le batteur ne dirigeant pas bien son marteau, des feuilles se trouvent coupées. 61.
- CHAÎNETTE**, espèce de petite boucle qu'on fait avec le fil qui sert à coudre les cahiers sur les nerfs, en l'arrêtant dans la grecque de la tête & de la queue. 65.
- CHAIR** du parchemin ou d'une peau, est le côté qui touche la peau de l'animal; le côté du poil s'appelle la *feur*.
- CHAPITEAU**, petit noyau de la tranche-filure double. 176.
- CHARNIERE**, nom que les papetiers, qui font la reliure de Lyon, donnent à ce que les relieurs nomment le *mords du livre*. 282.
- CHASSE**: on dit donner de la chasse au carton; c'est lui donner assez de jeu pour qu'il puisse se mettre à volonté au niveau de la tête ou de la queue, jusqu'à ce que le livre ait été rogné; car après la rognure on l'affujettit fermement. 113.
- CHEVILLETTE**, en allem. *Queerstifte*, instrument de cuivre qui sert à arrêter sous la table du coufoir, les ficelles qui forment les nerfs du livre, note 20.
- COEFFER** la tranche-fil; c'est rabattre dessus le cuir de la tête & de la queue. 194.
- COINS**, fers de figure triangulaire, qui servent pour faire des ornemens dans les angles du dos ou du plat de la couverture. 233, 238.
- COLLATIONNER**; c'est parcourir toutes les feuilles d'un livre, depuis la première jusqu'à la dernière, après qu'elles ont été pliées en cahiers, pour s'assurer s'il n'en manque point, si elles sont bien placées, en un mot si le volume est complet. 50, note 6.
- COLLER** les livres imprimés sur papier sans colle, en all. *planiren*, note 6. Coller un livre à endosser. 131.
- COMPARTIMENS** (dorure à); c'est une magnificence de dorure & de pièces de rapport en cuir de toutes sortes de couleurs & rapportées, formant des dessins & ornemens de bon goût. Elle ne se pratique guère. 217.

COMPAS, instrument de fer qui sert aux doreurs sur tranche, à coucher l'or sur la tranche. 164.

COUDRE un livre, en all. *hefften*. 75, note 21.

COUPER le carton ; c'est en séparant un morceau en deux. 102. On dit aussi *couper les cahiers*, pour dire en séparer la totalité en plusieurs lots, pour n'en battre qu'une petite quantité à la fois. 59.

COUSOIR, en all. *Hefflade*, table qui porte un chaffis vertical servant à coudre les feuilles d'un livre. 69. Cousoir à l'allemande, n. 20.

COUTEAU à couper le carton. 102, n. 24. *Couteau* à rogner, en allem. *Schnittobel*. 137, n. 27. *Couteau* à parer. 187. *Couteau* à dorer. 227.

COUTURE simple. 75. *Couture* propre. 77. *Couture* commune. 78. *Couture* à la grecque. 81. A nerfs fendus. 82.

CUL (faire du) : on dit qu'un livre fait du cul quand il est plus rogné vers l'ouverture que vers le dos. 144.

D

DAGUE, espece de lame d'épée, qui sert aux relieurs à ratifier leur cuir. 184.

DÉFOUETTER, c'est ôter les ficelles qui serraient le livre entre les ais pour le faire sécher au feu. 200.

DÉTORTILLER les ficelles ; c'est en effet détordre le bout des ficelles qui forment les nerfs du livre. 88.

DORER sur tranche, 161. Dorer à l'allemande, note 30. A l'eau. 229. A l'huile. 223.

DOS du parchemin. Voyez *fleur*.

DOUVE, planche mince qui a à peu près la forme d'une douve de tonneau, sur laquelle on ratiffe le cuir. 184.

DRAPEAUX, lambeaux de linge usé, qui servent à essuyer le cuir qu'on a doré. 236.

E

ECAILLE, nom qu'on donne à la couleur rouge qu'on met sur les couvertures. 212.

ECUSSONS ou *armes*, nom qu'on donne à des fers qui servent pour faire des ornemens sur le plat de la couverture. 231. Voyez *armes*.

ENCARTER, se dit quand le petit cahier ou feuilleton se met dans le gros cahier. 27.

ENDOSSER, former la rondeur du dos que doit avoir un livre relié. 90, 117. *Endosser* à l'allemande, n. 25.

ENTRE-DEUX, ais de merrain qui servent lorsqu'on endosse un livre. 128.

ENTRELACER, passer un parchemin simple tout le long du dos, entre chaque nerf. 121.

ENTRE NERFS : on appelle ainsi les boucles de corde, pendantes de l'arbre du cousoir, auxquelles on attache les ficelles qui doivent former les nerfs. On donne aussi ce nom à l'espace qui est entre chaque nerf sur le dos du livre. 118, 238.

EPOINTER ; c'est racler avec un couteau les bouts de ficelles qui forment les nerfs, pour leur faire faire la pointe. 88.

ERRATA, état des fautes qui se trouvent dans un volume, & qu'on imprime à la fin pour la commodité du lecteur. 54.

ESSORÉ se dit d'un livre qui commence à être presque-sec.

F

FENDRE LE CARTON ; c'est le couper seulement à moitié, sans détacher les deux parties l'une de l'autre. 105.

FERS, en allem. *Stempel*, nom qu'on donne à des instrumens de cuivre, qui servent à imprimer divers ornemens sur la couverture des livres ; on leur donne différens noms, selon

M m m m ij

- les places où ils doivent servir ; on les appelle *fers à dos*, *écussions*, *armes*, &c. 217.
- FEUILLETON**, nom du petit cahier de la feuille *in-douze* & autres. 27, 38.
- FLEUR** ou dos du parchemin ; c'est le côté de la peau où se trouvait la laine ou le poil. Le côté opposé, celui qui touche la chair de l'animal, s'appelle *poil*.
- FORMATS** des livres reliés, manière de les distinguer. 4, n. 5.
- FOUETTER**, c'est ferrer le livre couvert de cuir entre deux ais avec de fortes ficelles, pour empêcher qu'il ne s'ouvre au feu. 195.
- FROTTOIR**, instrument qui sert lors de l'endossement, à frotter le dos du livre. 131.
- FUST**, espèce de petite presse qui porte le couteau à rogner. 137.
- G.
- GARDES**, en all. *Vorsetz-papir*. On appelle ainsi deux feuilles, l'une de papier blanc, l'autre de papier marbré, qu'on met à la tête avant le frontispice du livre, & à la fin. On donne aussi ce nom au bout de la bande de parchemin qui forme les entre-nerfs. 68, 119.
- GLAIBER**, c'est passer une couche de blanc d'œuf sur le plat de la couverture d'un livre, aux endroits qu'on veut dorer. 164.
- GODURE**, plis qui se forment sur les feuilles quand elles n'ont pas été battues avec assez de précaution. 62.
- GOUTTIÈRE**, c'est la partie des feuillets par laquelle on ouvre son livre, & qui est opposée au dos. 145.
- GRATTOIR**, espèce de ciseau armé de dents, qui sert à gratter le dos pour faire entrer la colle entre les cahiers. 131.
- GRECQUE**, *pl. 1, fig. 3*, scie à main avec laquelle on fait au dos des livres les entailles dans lesquelles on loge les chainettes. 66. Ces entailles se nomment *grecquure*, & l'opération *grecquer*. 65.
- J.
- JASPER**, c'est peindre la tranche ou la couverture des livres en couleur de jaspe. 154.
- L.
- LISSER**, se dit quand au battement, les feuilles s'écartent l'une de l'autre & se maculent. 61.
- LIVRET** ou livre d'or en feuilles, c'est en effet une espèce de petit livre, entre les feuillets duquel on met l'or battu & réduit en feuilles. 226.
- M.
- MACUBER**, en all. *durchschiefen*, est la même chose que *kiffer*. Ce mot se dit aussi quand un livre ayant été battu trop tôt après être sorti de la presse, l'encre s'étend & fait des taches noires. 58.
- MARGE** (fausse marge). On appelle ainsi les feuilles d'un livre, qui, avant d'être rognées, descendent moins bas que les autres. 145.
- MARQUE**, espèce de règle de carton, qui, lors de la couture, sert à espacer également les nerfs. 70.
- MARTEAU** du relieur. 62, *pl. 1, fig. 2*.
- MARBRURES**, en all. *Marmor-schuitte*, 157, n. 29; à mouches, 158; à frisons, *ibid.* Sablé, *ibid.* en ciel, *ibid.* à demeurer, *ib.* à l'éponge, 206; au pinceau, 207; en soupe de lait, *ib.* en veau brun, 208; en rouge, 211.
- MEMBRURES**, ais qui servent à l'endossement des livres. 128.
- MORDS**, ce mot se prend en plusieurs sens : on dit *donner le mors au carton*, lorsqu'on le coupe un peu en biseau. 102. *Mords du livre*, est la saillie que fait le dos du livre sur

chaque côté du plat. Cette saillie est nécessaire pour loger le carton. 71. 177.

N

NERFS ; ce sont les ficelles qui sont sur le dos des livres, les petites éminences qu'on y voit, & qui portent aussi le nom de *nerfs*. L'espace compris entre deux de ces ficelles, s'appelle *entre-nerfs*. La reliure où se voient ces nerfs, s'appelle *reliure à nerfs* ; celle où ils ne sont point apparents, s'appelle *reliure à la grecque*. 74.

NERFS fendus. 85.

O

ONGLET, petite bande de papier qu'on laisse à une feuille pour coller dessus un carton. 17.

OUVRAGE (le grand) ; les relieurs appellent ainsi les *in-folio* & les *in-octavo*. 147.

P

PALETTES, fers qui servent pour dorer en appuyant, sans pousser devant soi comme ceux à roulettes. 231.

PARER ; c'est diminuer l'épaisseur des bords de la pièce de cuir qui sert à couvrir un livre. 189.

PARTAGER le carton ; c'est le placer de manière qu'il débordé également le livre en-haut & en-bas. 110.

PASSER. Les relieurs se servent souvent de ce mot : ils disent *passer en carton*, pour attacher le carton aux nerfs ; *passer en parchemin*, mettre les parchemins sur le dos. 118. *Passer en peau*, couvrir les livres de peau. *Passer en croix*. 115. *Passer en tête* & *en queue*. 119. *Passer double*. 122.

PIECES-BLANCHES ; on appelle ainsi les pièces qu'on met à la couverture sur les défauts du cuir. 200.

PIERRE à battre, 63 ; à parer, 116, 187.

PINCE A NERF, 198.

PIQUER le carton. 113.

PLEIN-OR, fers à dorer qui se tirent avec la presse. 235.

PLIMENT des livres. 16 & suiv. De l'in-folio. 23. De l'in-quarto. 25. De l'in-octavo. 26. De l'in-douze. 27. De l'in-dix-huit. 32. De l'in-vingt-quatre. 35. de l'in-trente-deux. 40. De l'in-soixante-douze. 45. De l'in-cent-vingt-huit. 47.

PLIOIR, en all. *Falzbein*, pl. 1, fig. 1. 21, n. 11.

POINTE ; espece de couteau qui sert à couper le carton. 102. On dit qu'un livre fait de la *pointe*, quand il est plus rogné vers le dos que du côté de l'ouverture. 144.

POINTURES, languettes de fer attachées par une vis aux deux côtés du tympan de la presse de l'imprimeur. 23.

FORTE-PRESSE, bâti de menuiserie qui supporte la presse à rogner. 129.

PRESSE, machine de bois composée ordinairement de deux jumelles & de deux vis. Les relieurs se servent de plusieurs fortes de presses, auxquelles ils donnent différens noms, suivant les usages auxquels ils les emploient : la *grande presse*, la *presse à endosser*, à rogner, en all. *Beschneide-pressen*, 135, n. 27 ; à *tranche-filer*, 174 ; à dorer, 125.

R

RABAISSE ; c'est couper avec la pointe le carton à la hauteur convenable, pour qu'il n'excede pas trop la tranche du livre. 148.

RACLOIR. 163.

RECLAME, en all. *Custos*, terme d'imprimerie. C'est un mot qu'on met au bas de la dernière page de chaque cahier ; ce mot est le premier de la page qui doit commencer le cahier

suivant. 51.
REGISTRUM, terme dont on se servait dans les anciennes imprimeries, qui revient à peu près au même sens que le mot *réclame*. Voyez ce mot. 50.

RELIER un livre. 5.

RELIEUR; antiquité de cet art, n. 3.
 Communauté des relieurs en France. 7.

ROGNER un livre. 134. 142.

ROULETTES (fer à), en all. *Kolleisen*. 231.

S

SABLER. Les relieurs appellent de l'ouvrage *sablé*, les livres qui ne sont battus & cousus que très-légèrement. Cela ne se fait que pour les ouvrages de peu de valeur. 62.

SEPHER, nom hébreu des livres en forme de table. n. 4.

SIGNATURE, terme d'imprimerie; ce sont des lettres capitales qu'on met au bas des premiers pages, & aux pages suivantes des cahiers d'un livre. 23. a.

SIGNET, petit ruban de faveur qu'on place dans un livre pour pouvoir marquer l'endroit où l'on est resté de sa lecture. 170.

T

TABIS, sorte de gros taffetas ondé. On l'emploie quelquefois à faire des gardes dans un livre. 243.

TABLE; on donne ce nom au sommier d'en-bas de la grande presse à presser. 250.

TABLETTES de cire, sur lesquelles on écrivait, n. 1.

TEMPLET ou *temploir*; c'est une petite tringle de bois qu'on pose dans l'en-

taille de la table du coufoir, pour retenir les chevilletes contre la table, & assujettir les ficelles qui forment les nerfs. 69.

TRANCHE; c'est l'extrémité haut & bas & opposée au dos des feuillets d'un livre; en un mot, les trois côtés par où il a été rogné. La tranche opposée au dos s'appelle particulièrement *gouttiere*. 140 & suiv.

TRANCHE-FILE, ornement de soie ou de fil de diverses couleurs, qu'on met au haut & au bas d'un livre, il sert à assujettir les cahiers. 162. 172.

TRAVERSE, bande qu'on leve sur un carton pour éviter les fausses coupes. 1100

TREMPER le dos d'un livre à endosser. 131.

TRINGLE. La tringle à dorer est une es-
 pece de latte qu'on met entre les feuillets & le carton d'un livre, qu'on veut dorer sur tranche. 162.
 La tringle à rabaisser est une regle de fer dont on se sert quand on veut rabaisser les cartons après les avoir rognés. 148.

V

UNIR le cuir; c'est appuyer fortement le cuir sur le carton avant que la colle soit sèche, pour qu'il s'applique immédiatement sur le carton. 192.

VEAU FAUVE: on appelle ainsi le veau sur lequel on n'a mis aucune couleur; il n'a que celle qu'il a prise à la tannerie. 205.

VOLUMES couverts de planches, n. 4.

VOLUMINA, volumes, nom latin des livres qui se roulaient, lorsqu'on écrivait sur des peaux, n. 4.

Fin de l'art du relieur & du huitieme volume.

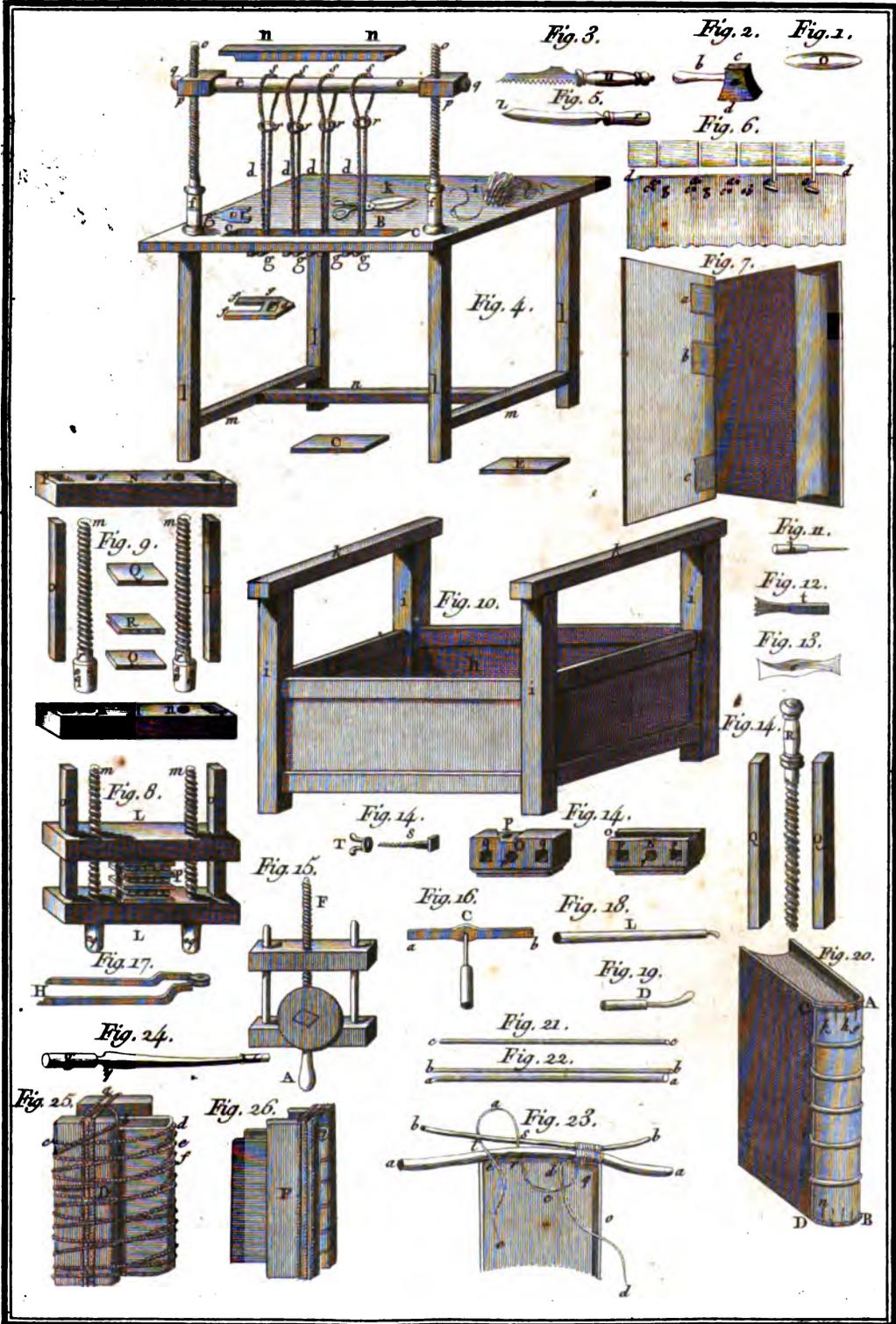


Fig. 9.



Fig. 8.



Fig. 4.



Fig. 3.



Fig. 2.



Fig. 1.



Fig. 10.



Fig. 7.



Fig. 6.



Fig. 5.



Fig. 11.



Fig. 12.

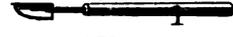


Fig. 13.



Fig. 15.

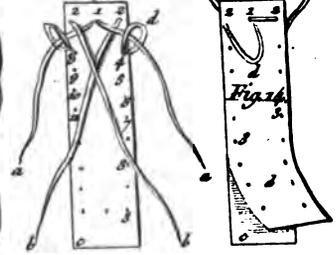


Fig. 16.

